This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astor Collection.
Presented in 1884.

COLLECTION MICHEL LÉVY

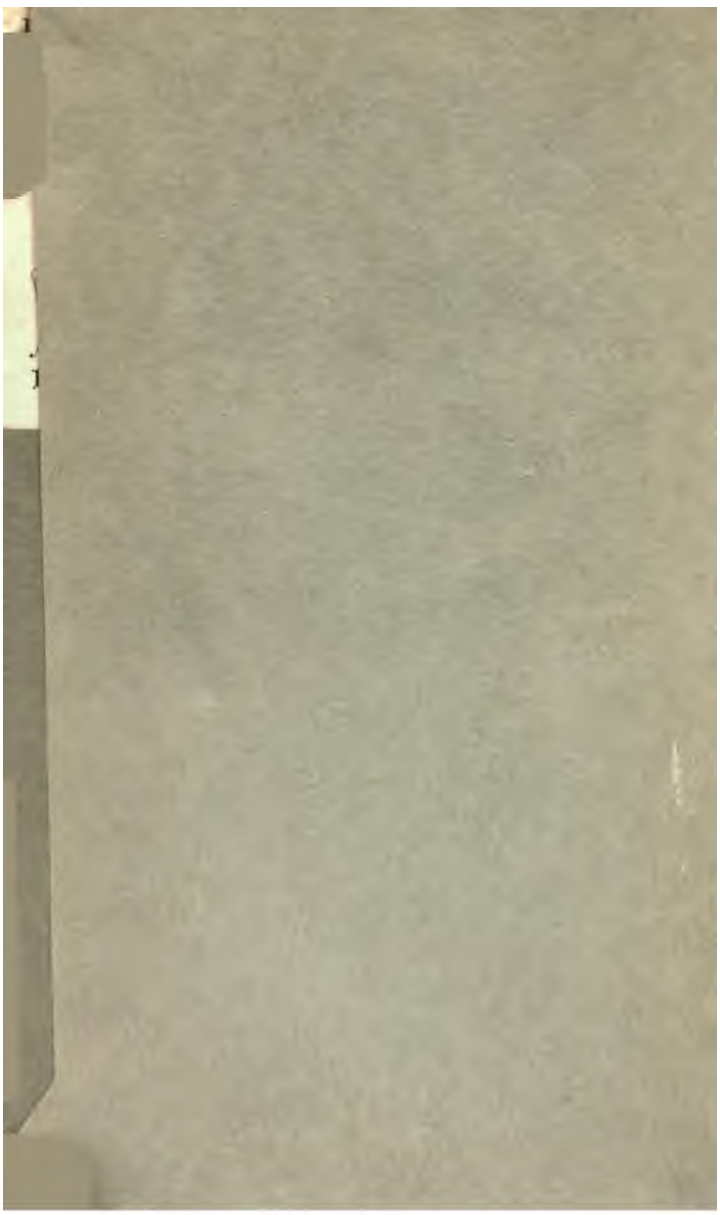
ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

VI

ASTOIN NEW-YORK



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

VI

ASTOR NEW-YORK

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté. 1
Amaury. 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'amour. 1
Aventures de John Davys. . . . 2
Les Baleiniers. 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black. 1
Les Blancs et les Bleus. 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige. 1
Bric-à-Brac. 2
Un Cadet de famille. 3
Le Capitaine Pamphile. 1
Le Capitaine Paul. 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. 1
Causeries. 2
Cécile. 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine. . . . 1
Le Château d'Eppstein. 2
Le Chevalier d'Harmental. . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais, 1
Le Comte de Monte-Cristo. . . . 6
La Comtesse de Charny. 6
La Comtesse de Salisbury. . . . 2
Les Compagnons de Jéhu. . . . 3
Les Confessions de la marquise. 2
Conscience l'Innocent. 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. 2
— La Fille du Marquis. . . . 2
La Dame de Monsoreau. 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. 3
Les Deux Reines. 2
Dieu dispose. 2
Le Drame de 93. 3
Les Drames de la mer. 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman. 2
La Femme au collier de velours. 1
Fernande. 1
Une Fille du régent. 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . 1
Le Fils du forçat. 1
Les Frères corses. 1
Gabriel Lambert. 1
Les Garibaldiens. 1
Gaule et France. 1
Georges. 1
Un Gil Blas en Californie. . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César. 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes. 2
Histoire d'un casse-noisette. . . 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope. 1
L'Ile de Feu. 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— *Une Année à Florence*. . . 1
— *L'Arabie Heureuse*. 3
— *Les Bords du Rhin*. 2
— Le Caucase. 2
— Le Corricolo. 2
— Le Midi de la France. . . . 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. . . . 1
— En Russie. 2
— Le Speronare. 1
— Le Véloce. 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue. 2
Isabel de Bavière. 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis. 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. 2
Louis XIV et son Siècle. 1
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution. . . 2
Les Louves de Machecoul. . . . 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes. 1
Les Mariages du père Olifus. . . 1
Les Médicis. 1
Mes Mémoires. 8
Mémoires de Garibaldi. 2
Mémoires d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes. . . . 2
Les Mohicans de Paris. 2
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. 3
Le Page du duc de Savoie. . . . 2
Parisiens et Provinciaux. 2
Le Pasteur d'Ashbourn. 1
Pauline et Pascal Bruno. 1
Un Pays inconnu. 2
Le Père Gigogne. 1
Le Père la Ruine. 1
Le Prince des Voleurs. 2
La Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora. 1
Les Quarante-Cinq. 3
La Regence. 1
La Reine Margot. 2
Robin Hood le Proscrit. 1
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris). 2
Souvenirs d'Antony. 1
Les Stuarts. 1
Sultanetta. 1
Sylvandire. 1
La Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin. . 1
Théâtre complet. 6
Trois Maîtres. 3
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'enfer. 1
La Tulipe noire. 1
Le Vicomte de Bragelonne. . . 6
La Vie au Désert. 2
Une Vie d'artiste. 1
Vingt Ans après. 2

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

VI

CALIGULA

PAUL JONES — L'ALCHIMISTE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

Droits de reproduction et de traduction réservés

NEW YORK

CALIGULA

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE

Théâtre-Français. — 26 décembre 1837.

Il y avait, pendant la soirée du 26 décembre 1837, dans la salle du Théâtre-Français, un homme à qui je dédie ce drame: il ignore qu'il doive lui être offert: mais peut-être devinera-t-il, en lisant ces lignes, que c'est à lui qu'il est adressé. S'il en est ainsi, c'est tout ce que je veux; car alors il n'aura pas plus douté de ma reconnaissance que, dans l'occasion, je n'ai douté de son appui.

ALEX. DUMAS.

30 décembre 1837.

PRÉFACE

Il y a cinq ans que l'idée de cette tragédie m'est venue, et, depuis cinq ans, il ne s'est point passé un jour sans que je m'en occupasse.

C'est que ce n'était plus, comme *Antony*, une œuvre de sentiment; comme *la Tour de Nesle*, un drame d'improvisation; ni comme *Angèle*, un tableau de mœurs.

C'était toute une époque inconnue, ou, qui pis est, mal connue; une époque que, arrivés à un certain âge, nous ne revoyons plus qu'à travers les souvenirs fastidieux du collége, et qu'il fallait reconstruire sur le terrain mouvant du théâtre, dans les limites étroites de la scène et d'après l'architecture sévère des unités.

Ajoutez à cela que l'antiquité, telle que nous l'avait montrée dans ses tragédies l'école voltairienne, était tombée dans

un si merveilleux discrédit, que l'ennui qu'elle traînait à sa suite était devenu proverbial; c'était donc plus qu'une innovation que je tentais : c'était une réhabilitation.

Aussi, une fois déterminé à entreprendre mon œuvre, rien ne me coûta pour l'accomplir; les souvenirs imparfaits du collége étaient effacés; la lecture des auteurs latins me parut insuffisante; et je partis pour l'Italie, afin de voir Rome; car, ne pouvant étudier le cadavre, je voulais au moins visiter le tombeau.

Je restai deux mois dans la ville aux sept collines, visitant le jour le Vatican, et la nuit le Colisée; mais, après avoir tout rebâti dans ma pensée, depuis les prisons Mamertines jusqu'aux bains de Titus, je m'aperçus que je n'avais vu qu'une face du Janus antique; face grave et sévère qui était apparue à Corneille et à Racine, et qui, de sa bouche de bronze, avait dicté à l'un *les Horaces*, et à l'autre *Britannicus*.

C'était Naples, la belle esclave grecque, qui devait m'offrir ce second visage, voilé, pour nos grands maîtres, sous la lave d'Herculanum et la cendre de Pompéi; visage gracieux comme une élégie de Tibulle, riant comme une ode d'Horace, moqueur comme une satire de Pétrone. Je descendis dans les souterrains de Resina; je m'établis dans la maison du Faune; pendant huit jours, je vécus m'éveillant et m'endormant dans une habitation romaine, touchant du doigt l'antiquité, non plus l'antiquité élevée, poétique et divinisée, telle que nous l'ont transmise Tite-Live, Tacite et Virgile, mais l'antiquité familière, matérielle et confortable, comme nous l'ont révélée Properce, Martial et Suétone. Alors *la nation togée* commença pour moi à descendre de son piédestal, à revêtir une forme palpable, à prendre une allure vivante : je peuplai ces maisons vides de leurs habitants disparus, depuis le palais du patricien jusqu'à la boutique du marchand d'huile; et tous les degrés de l'échelle immense, qui commençait à l'empereur pour ne s'arrêter qu'a l'esclave, m'apparurent dans un rêve pareil à celui de Jacob, distinctement remplis d'êtres semblables à nous, qui montaient et qui descendaient. Ce n'était

point assez encore : j'allai à eux, j'ouvris leur tunique, je soulevai leur manteau, j'écartai leur toge, et partout je trouvai l'homme d'Homère et de Diogène, de Dante et de Swift, avec sa taille de pygmée et ses désirs de géant.

Alors, de la connaissance des hommes, j'essayai de passer à la science des choses ; je tentai de me rendre compte de ces époques qui nous ont été transmises, mais non pas expliquées ; je vis des empereurs insensés et un peuple esclave, cent soixante millions d'hommes victimes de l'astuce d'un tigre ou de la férocité d'un lion. Je cherchai un motif à ces crimes inouïs et à cette patience sans terme ; et voici ce que je crus deviner, en abandonnant la philosophie pour la foi, et en regardant le monde païen au point de vue providentiel :

A cette époque, Rome était non-seulement la capitale de l'empire, mais encore le centre du monde ; elle faisait un si grand bruit à la surface de la terre, que l'on n'entendait pas même le murmure des autres villes ; elle couvrait de ses maisons tout l'espace qui s'étend de Tivoli à Ostia, et de Pontemolle à Albano. Dans cette immense ruche bourdonnaient, comme des abeilles, cinq millions d'habitants, c'est-à-dire six fois la population de Paris et quatre fois celle de Londres. Elle avait un superbe jardin qui s'étendait du Vésuve au mont Genèvre, un voluptueux gynécée qu'on appelait Baïa, une splendide maison de campagne que l'on nommait Naples, et deux immenses greniers toujours pleins de blé et de maïs, la Sicile et l'Égypte. De plus, soit par captation, soit par force, elle avait hérité des trésors de Babylone et de Tyr, ses aïeules, du commerce de Carthage et d'Alexandrie, ses rivales, et de la science d'Athènes, son institutrice.

Aussi, de cette centralisation d'hommes, d'or et de science, était-il résulté des mœurs étranges, un luxe insensé, une corruption gomorrhéenne : le colosse romain, tout puissant qu'il était en apparence, éprouvait parfois de subites commotions, de souterraines secousses et de mystérieux tremblements. C'est que la terre était alors pareille à une femme dont la grossesse touche à son terme ; elle sentait tressaillir son fruit

dans ses entrailles; fruit inconnu, prédit par la Salutation angélique et attendu par la Foi. Le monde antique craquait de vétusté; l'Olympe païen se lézardait de l'orient à l'occident; l'univers était dans la torpeur d'un serpent qui change de peau. Un frissonnement mortel courait par cette société, qui essayait de combattre le pressentiment de l'orgie, et qui, d'une main chaude de luxure, tentait d'effacer avec du vin et du sang les mots fatals écrits par le doigt de l'ange sur les murs suants du festin. Enfin Rome n'osait plus se fier ni à la terre ni au ciel : elle était entre un volcan et un orage; elle avait sous ses pieds des catacombes pleines, et sur sa tête un Olympe vide!

C'est qu'elle venait d'être choisie pour les desseins du Seigneur; c'est que, cité prédestinée, d'écueil, elle allait devenir phare; c'est que, creuset immense où le genre humain se transformait en bouillonnant, elle était en même temps le moule gigantesque duquel devait sortir un nouveau monde.

Or, comme les révolutions humaines, quoique conduites par la main du Seigneur, ne peuvent s'accomplir que par des moyens humains, Dieu voulut saper à la fois cette forteresse d'iniquités par la tête et par la base : il envoya la folie aux empereurs et la foi aux esclaves.

Aussi voyez-les tour à tour, ces Césars, comme, à peine montés à ce faîte qu'on appelle l'empire, ils sont pris d'un vertige soudain, d'une folie incroyable, d'un aveuglement inouï, qui commence à Tibère et qui finit à Julien! Voyez comme cette démence sanglante anéantit imprudemment tout ce qui peut lui servir d'appui, en frappant sur la chevalerie et le patriciat, ces soutiens naturels de toute monarchie. Voyez comme cette noblesse éperdue se détruit elle-même, et, sur un mot, sur un geste, sur une parole de son tyran, tend la gorge, s'ouvre les veines, ou se laisse mourir de faim! c'est une soif de mort, une monomanie de néant; et Rome n'a pas un palais d'où ne sortent des cris, des râles et des soupirs.

Maintenant, jetez les yeux sur l'extrémité opposée de la société : au lieu du désespoir, la consolation; en place des

bourreaux armés de la hache, des vieillards portant la croix et l'Évangile; au contraire d'une main qui creuse la terre, un doigt qui montre le ciel.

Ainsi la colère de Dieu descendait sur les grands, et sa clémence s'étendait sur les petits ; ces deux envoyées du Seigneur marchaient au-devant l'une de l'autre; l'une descendant de l'empereur au peuple, l'autre montant du peuple à l'empereur; elles se rencontrèrent dans le milieu de la société, chacune ayant fait son œuvre. Dès lors, il y eut un pape au lieu d'un César, des martyrs en place des gladiateurs, des chrétiens et plus d'esclaves. Une seconde Genèse était accomplie; à la lumière des yeux succédait la lumière de l'âme. Dieu avait refait un nouveau monde avec les débris de l'ancien!

Une fois arrivé à ce point de vue, on doit comprendre tout ce qu'offrait de poétique et d'élevé à mon esprit cette lutte du paganisme mourant et de la foi naissante. Je ne m'occupai donc plus qu'à choisir dans ces trois siècles de transformation une époque avantageuse au développement de mon sujet. La fin du règne du successeur de Tibère me parut la plus appropriée à mes théories providentielles; sur trois types dont j'avais besoin, l'histoire m'en offrait deux, et, depuis longtemps, mon imagination avait enfanté le troisième : ces trois types étaient Messaline, Caligula, Stella.

Or, je vous le demande : ouvrez Tacite, Suétone et Juvénal, et dites-moi si, pour s'incarner dans une femme, le luxe, la débauche et le crime eussent choisi quelque autre que Messaline? N'était-elle pas belle, voluptueuse et souillée comme la société qu'elle représente, cette courtisane impériale qui, après douze ans de débauches infinies et de puissance absolue, abandonnée un jour de ses amants, de ses sujets et de ses esclaves, ne trouva, pour aller au-devant de la mort, d'autre guide qu'un boueur, et d'autre char que le tombereau qui servait à voiturer les immondices?

Dites-moi, Caïus César, que les soldats appelaient Caligula, n'était-il pas bien le fou qu'il me fallait pour faire ressortir les vues mystérieuses de la Providence? Pouvais-je trouver

mieux que le maître d'Incitatus, le mari de la Pleine-Lune, le rival de Jupiter, pour porter le premier coup au vieux Panthéon, devenu trop étroit à six mille dieux? et devais-je croire aveuglément, avec ceux qu'il faisait mourir, que la cause de sa démence n'était autre que l'hippomane versé dans sa coupe par l'amoureuse Césone?

Quant à Stella, cette étoile chrétienne qui remonte d'occident en orient, je n'ai point, ce me semble, besoin d'expliquer autre chose que son apparition prématurée sur l'horizon romain. Ce n'est que l'an 59 ou 60 de l'ère moderne, je le sais, qu'il fut question de martyrs, et Suétone est, je crois, le premier des auteurs latins qui constate vers cette époque *des rixes arrivées à propos d'un certain Christ*. Aussi ai-je été au-devant de l'objection, quelque infime qu'elle fût, en encadrant dans ma tragédie la tradition provençale de la Madeleine, si vivante et si respectée encore aujourd'hui sur la côte de la Camargue et dans la vallée que domine la Sainte-Beaume : or, selon cette tradition, ce fut l'an 40 du Christ que les saints exilés touchèrent les champs de Marius; il n'y a donc rien d'étonnant qu'un an après, cette tradition soit racontée à Rome par la jeune convertie qui avait assisté à leur débarquement.

Une fois ma tragédie établie et tournant aux yeux des spectateurs sur ce triple pivot, on conçoit combien facilement j'abandonne le reste à la critique. Que ceux qui font un mérite à Racine d'avoir vieilli Junie me fassent un crime d'avoir rajeuni Cherea, dont ils ne savent pas même écrire le nom; que ceux qui admirent la mort de Mercutio au second acte de *Roméo et Juliette* s'étonnent que j'aie fait ouvrir les veines à Lepidus avant la fin du prologue de *Caligula;* que ceux enfin qui ont crié à l'immoralité d'Antony et de Marguerite de Bourgogne, me reprochent la chasteté de Messaline, peu m'importe : ceux-là n'ont vu de mon œuvre que la forme; ils ont tourné autour de la tente, sans voir l'arche qu'elle abritait; ils ont examiné les vases et les chandeliers de l'autel, mais ils n'ont point ouvert le tabernacle.

Seul, le public a compris instinctivement qu'il y avait sous cette enveloppe visible une chose mystérieuse et sainte; il a suivi l'action dans tous ses replis de serpent; il a écouté pendant quatre heures, avec recueillement et religion, le bruit de ce fleuve roulant des pensées qui lui ont paru nouvelles et hasardées peut-être, mais chastes et graves: puis il s'est retiré la tête inclinée, et pareil à un homme qui vient d'entrevoir en rêve la solution d'un problème qu'il avait souvent et vainement cherché pendant ses veilles.

Et, maintenant que le nouveau navire que je viens de lancer sur l'océan de la critique a arboré son véritable pavillon, vienne le calme ou la tempête, il est prêt pour l'un comme pour l'autre.

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

CALIGULA	MM.	LIGIER.
CLAUDIUS		AUGUSTE.
AFRANIUS		FONTA.
CHEREA		FIRMIN.
CAIUS LEPIDUS		MENJAUD.
ANNIUS MINUCIANUS		REY.
CORNELIUS SABINUS		MIRECOUR.
PROTOGÈNE		SAINT-AULAIRE.
AQUILA		BEAUVALLET.
BIBULUS		ARSÈNE.
APELLE, LE PRÉTEUR URBAIN, UN LICTEUR, UN SOLDAT		MONTLAUR.
UN PORTIER, UN AFFRANCHI		MATHIEN.
UN GARÇON DE BAINS, CHEF DE PRÉTORIENS	MM.	FAURE.
UN SOLDAT, UN MENDIANT, UN ESCLAVE		ALEXANDRE.
MESSALINE	Mlles	NOBLET.
STELLA		IDA FERRIER.
JUNIA	Mmes	PARADOL.
PHŒBÉ, HEURE DU JOUR		LARCHÉ.
HEURE DE LA NUIT		ABIT.

SÉNATEURS, FLAMINES, CLIENTS, LICTEURS, SOLDATS, ESCLAVES, AFFRANCHIS, etc.

Le prologue, à Rome; le premier acte, à Baïa; les deuxième, troisième, quatrième et cinquième actes, à Rome. An du Christ 41. —

Une rue donnant sur le Forum. Au premier plan, à gauche, une boutique de barbier, avec ces mots écrits au-dessus de la porte : BIBULUS, TONSOR. Au deuxième plan, du même côté, la maison du consul Afranius, avec les deux haches pendues à la porte. Au deuxième plan, à droite, l'entrée d'un bain public, surmontée du *Balnea*. Au premier plan, une petite maison appartenant à Messaline. Au milieu du théâtre, la voie Sacrée, remontant la scène et passant au septième plan, derrière les temples de la Fortune et de Jupiter Tonnant. Au fond, la roche Tarpéienne.

—

SCÈNE PREMIÈRE

PROTOGÈNE, DEUX GARDES et DEUX ESCLAVES, entrant par le troisième plan de droite, traversant la scène, et allant frapper à la porte du Barbier.

PROTOGÈNE.

Holà ! barbier, holà! lève-toi.

UN DES GARDES.

Le pauvre homme
En est sans doute encor, maître, à son premier somme,
Et rêve en ce moment que Jupiter Stator
Pour enseigne lui fait don de sa barbe d'or.

PROTOGÈNE.

Raison de plus, s'il fait un rêve sacrilége,
Pour l'éveiller! Holà! la porte.

UN DES GARDES, s'apprêtant à frapper du pommeau de son épée.

Enfoncerai-je?

(Bibulus ouvre sa fenêtre.)

PROTOGÈNE.

C'est heureux, à la fin! Eh!

BIBULUS.

Que me voulez-vous?

PROTOGÈNE.

Au nom de l'empereur, à l'instant ouvrez-nous.

BIBULUS.

Pardon, maître, on y va.

(Il referme sa fenêtre. Au même moment, la porte de Messaline s'ouvre, et une Esclave nubienne y passe la tête et examine ceux qui sont dans la rue.)

PROTOGÈNE.

N'attendez pas qu'il sorte,
Et, dès qu'il paraîtra sur le seuil de sa porte,
Saisissez-le chacun par un bras.

LES DEUX GARDES, exécutant l'ordre.

Viens ici.

BIBULUS.

Maîtres! au nom des dieux, que veut dire ceci?
Pauvre, obscur, inconnu, de race populaire,
Je n'ai point de César encouru la colère;
Maître, songez-y bien, cela ne se peut pas.

PROTOGÈNE.

Le regard de César ne descend point si bas;
Il porte au ciel un front radieux et superbe,
Et c'est à d'autres yeux à regarder sous l'herbe
Si quelque insecte impur, vainement épié,
Ne rampe pas vers lui pour le piquer au pié.

BIBULUS, vivement.

Oui, César est un dieu! Jupiter est son père,
Diane est son épouse, et chacun sait, j'espère,
Que jamais par un mot ma folle impiété
N'osa porter atteinte à sa divinité.
Je jure par César et par sa sœur Drusille
Que l'empereur n'a pas d'esclave plus docile
Que le pauvre barbier qui, courbé devant vous,
De sa bouche tremblante embrasse vos genoux.

PROTOGÈNE.

Aussi n'est-ce pas toi qui dois craindre à cette heure.

BIBULUS, se relevant.

Oh!

PROTOGÈNE.

Non; mais on m'a dit, barbier, que ta demeure,
Toujours pleine de beaux qu'attirent tes talents,
Était le rendez-vous de jeunes insolents
Dont la langue imprudente, en ses discours frivoles,
Critique de César les faits ou les paroles.

BIBULUS.

Et qui donc oserait à Rome, sans terreur,
Parler imprudemment du divin empereur?

PROTOGÈNE.

Je ne sais; mais malheur à qui prend tant d'audace!

Je vais dans ta maison m'établir à ta place;
Je suis à mon souhait servi par le hasard :
N'est-ce pas aujourd'hui que triomphe César?
En cette occasion, la foule, ce me semble,
Avide de spectacle, au Forum se rassemble.
Autour du mille d'or, centre de l'univers,
Il se presse en ce cas tant de peuples divers,
Que, peut-être, en planant sur ce confus mélange,
Au vol j'arrêterai quelque parole étrange,
Telle, m'assure-t-on, que l'écho quelquefois
Autour de ta maison en dit à demi-voix.

BIBULUS.

Fais à ta volonté, car César est le maître.
César, comme les dieux, a droit de tout connaître;
César distinguera le crime de l'erreur.
Vive César! César est un grand empereur.

PROTOGÈNE, entrant chez Bibulus.

Allez!

(Les Gardes emmènent Bibulus; Protogène referme la porte.)

SCÈNE II

L'ESCLAVE, CHEREA, MESSALINE.

L'ESCLAVE, qui a suivi des yeux les Gardes, revenant à la porte de Messaline.

Ils sont partis, la rue est solitaire ;
Seigneur, tu peux sortir.

CHEREA, descendant le premier et s'arrêtant au bas du seuil de la porte.

Ah ! quand donc, sans mystère;
Quand donc, ô ma beauté, pourrai-je, jusqu'au jour,
Entre tes bras chéris endormir mon amour,
Sans craindre que l'esclave, assise à notre porte
Pour compter les moments que le plaisir emporte,
Ne vienne tout à coup dire, quand je me croi
Depuis une heure à peine au ciel ou près de toi :
« Allons, jeune homme, allons, debout, le temps te presse;
Il faut te séparer de ta belle maîtresse,
Car voici que déjà vers l'orient lointain
Scintille Lucifer, l'étoile du matin. »
Oh! quand serai-je donc, en mon amour tranquille,

Pareil au laboureur qui, sous sa faux agile,
Voit tomber les épis l'un sur l'autre couchés
Et ne quitte ses champs qu'entièrement fauchés?
Le ciel me fera-t-il ce bonheur sans mélange
Qu'il donne au vigneron ardent à sa vendange,
Qui, du matin au soir dans sa treille perdu,
Cueille le raisin mûr sur son front suspendu?
Et n'aurai-je jamais cette joie où j'aspire
Du pêcheur qui reçut sa barque pour empire,
Mais qui, tant qu'il lui plaît, fouille le flot amer
Et rejette vingt fois ses filets à la mer?
Oh! ce loisir si doux que l'homme aux dieux envie
Et que j'achèterais de dix ans de ma vie,
Déesse de mon cœur, oh! dis-moi, quand le sort
Me l'accordera-t-il?

MESSALINE.

Quand César sera mort.

CHEREA.

Eh quoi! toujours mêler des paroles sanglantes
Aux baisers suspendus à nos lèvres brûlantes,
Et faire à chaque instant briller à mon regard
En ton œil la vengeance, en ma main le poignard
Oh! que tu devrais mieux, délices de mon âme,
Tout entière à l'amour par qui règne la femme,
De même qu'à l'instant je le ferais pour toi,
Oh! que tu devrais mieux oublier tout pour moi,
Pour moi qui, sur un mot de ta bouche chérie,
Quitterais aussitôt amis, parents, patrie,
Mon aigle consulaire et mes vieux vétérans,
Frères qui m'ont vu naître et grandir dans leurs rangs!
Veux-tu changer, fuyant cette Rome funeste,
En un trésor d'amour l'avenir qui nous reste?
Quitte ton vieil époux et ton royal amant.
Pour nous soustraire à tous, nous pourrons aisément
Trouver quelque retraite éloignée et profonde.

MESSALINE.

César étend son bras et touche au bout du monde.

CHEREA.

César, toujours César! Il revient aujourd'hui,
Et je m'en vais afin que tu sois mieux à lui;
Voilà de ces pensers qui brisent, qui torturent,

Et rendent insensés ceux-là qui les endurent.
Oh! tu ne m'aimes pas, cruelle, toi qui peux
Partager sans mourir un seul cœur entre deux.

MESSALINE.

Crois-moi, César n'a point consulté mon envie;
César m'a demandé mon amour ou ma vie.
Il n'obtint l'un ni l'autre en son désir brutal,
Mais en place il reçut un présent plus fatal;
Et, depuis ce moment, sa luxure, abusée,
A caressé ma haine en plaisir déguisée.
Tu te plains quand tu peux te venger,... insensé!
Oh! que si seulement mon bras mieux exercé,
Tribun, savait par où la pointe d'une lame
Peut ouvrir dans le corps un passage pour l'âme,
Que, seule accomplissant mes projets résolus,
L'Olympe compterait bientôt un dieu de plus!
Alors, plus de terreurs, alors plus de mystère;
César au ciel, plus rien à craindre sur la terre,
Plus rien entre nous deux pour troubler nos plaisirs,
Qu'un fantôme d'époux sans droits et sans désirs,
Qui, pourvu qu'on le laisse, en une basse orgie,
S'endormir chaque soir sur la table rougie,
Ne songera jamais, ivre jusqu'au matin,
A chercher d'autre lit que celui du festin.
Alors, mon Cherea, plus d'esclave importune
Qui trouble ces instants donnés par la Fortune,
Et qui prenne, avant l'heure effrayant notre amour,
La lueur de Phœbé pour les rayons du jour.
Alors au moissonneur la moisson sans pareille,
Alors au vigneron les trésors de sa treille,
Alors au beau pêcheur qui vers moi voguera
Un océan d'amour...

CHEREA.

C'est bien, César mourra.

L'ESCLAVE, accourant.

On vient de ce côté; rentre vite, maîtresse.

MESSALINE, entraînée par l'Esclave.

Adieu, mon Cherea, je t'aime.

(Elle rentre.

CHEREA.

Enchanteresse,

Te tromper en amour est, dit-on, malaisé;
J'accepte le défi : c'est bien, au plus rusé !

SCÈNE III

CHEREA, caché contre la porte; ANNIUS MINUCIANUS, CORNELIUS SABINUS, CAIUS LEPIDUS.

Les trois nouveaux arrivants entrent couronnés de fleurs, les vêtements en désordre et riant aux éclats.

CHEREA.

Quels sont ces jeunes fous?

ANNIUS.

Que Cerbère m'emporte,
Si je ne vois là-bas, debout contre une porte,
Quelque chose qui prend forme de corps humain!

SABINUS.

Holà! qui va de nuit sur le pavé romain?

LEPIDUS.

Es-tu coupeur de bourse ou quêteur de caresses,
Et viens-tu nous voler notre or ou nos maîtresses?

SABINUS.

Ton nom, vite, ton nom, car nous sommes pressés.

CHEREA.

Patience, seigneurs; je ne sais point assez,
Pour vous répondre encor, qui vous êtes, vous autres;
Je vous dirai mes noms quand je saurai les vôtres.

LEPIDUS.

C'est trop juste, et Minerve a parlé par ta voix.
Écoute : celui-là qu'à ma droite tu vois,
Ou que tu ne vois pas, tant cette nuit avare
Est noire à défier la gueule du Tartare,
C'est Annius; son père et le mien autrefois
Furent amis; de plus, républicains, je crois.
Attends!... oui, c'est cela... D'être exact je me pique.
Sais-tu ce que c'était, toi, que la République?
Dis-le, s'il t'en souvient encore par hasard.
Du reste, vieux Romain, plus noble que César,
Et qui descend tout droit de la première pierre
Qui par Deucalion fut jetée en arrière.
Cet autre maintenant qu'à ma gauche voici...

Où donc es-tu? Voyons, arrive par ici...
Cet autre dont la main cherche à toucher la mienne,
C'est Sabinus, tribun dans la prétorienne.
Il me faut l'avouer, c'est un homme nouveau;
Mais c'est un élégant, ce qu'on appelle un beau.
Il grasseye en parlant, met des mouches, du rouge;
Ce qui n'empêche pas qu'en quelque ignoble bouge
Avec des libertins il n'aille, chaque nuit,
Jouer à la tessère et boire du vin cuit.
Au reste, plein d'esprit, mais de propos infâmes;
Ce qui fait que le drôle est adoré des femmes,
Et que quiconque est père, époux ou même amant,
Ne doit pas le quitter des yeux un seul moment.
Quant à moi, qui te fais leur portrait de la sorte,
A moi, ton serviteur, qui, quoique Romain, porte
Le costume persan, par la raison, mon cher,
Qu'il est plus élégant et tient plus chaud l'hiver,
Mon nom est Lepidus; mon père pour Athènes,
Avec un pédagogue appelé Callisthènes,
Depuis bientôt trois ans, m'a fait partir, et, là,
J'ai fort étudié la sagesse... Voilà!
Mais la sagesse écrite en toute la nature,
Et qu'en ce livre immense enseignait Épicure.
Donc, j'ai philosophé si longtemps et si bien,
Que je doute de tout et ne crois plus à rien,
Si ce n'est au plaisir, divin rayon de flamme,
Que Jupiter a mis dans le vin et la femme.
Battu d'un ouragan par les dieux envoyé,
Et la preuve est que mon professeur s'est noyé,
Avant-hier, j'ai touché le rivage d'Ostie;
Pour fêter mon retour, nous avons fait partie
D'aller souper ensemble à la taverne, hier soir;
Ce qui s'est accompli, comme tu peux le voir.
Là, nous avons passé de nos nuits la plus belle,
Avec... devine qui? des prêtres de Cybèle,
Des faiseurs de cercueils, des juifs, des bateleurs,
Enfin, tout ce que Rome a de mieux en voleurs :
De façon qu'au sortir du bouge, tout hilares,
Nous n'avons pas voulu rentrer chez nos dieux lares
Sans rosser quelque peu les cohortes des nuits,
Cette occupation ici nous a conduits;

Si bien que, nous trouvant auprès de la boutique
Du barbier Bibulus, sur le Forum antique,
Nous avons résolu de voir passer César,
Qui, ce matin, mon cher, triomphe par hasard.
Ah! ah! ah! que la vie est amusante, et comme
Jupiter a dû rire alors qu'il créa l'homme!
Et maintenant, mon cher, n'ayant plus de raisons
De refuser encor de nous dire tes noms,
Parle, ainsi que j'ai fait, sans crainte et sans mystère.

CHEREA.

Vous vous trompez, amis, je dois toujours les taire;
Car vous ne m'étiez pas assez connus tantôt,
Et voilà maintenant que je vous connais trop.
Ainsi donc trouvez bon qu'incognito je passe.

SABINUS.

Oh! la plaisanterie alors change de face;
Elle a, comme Janus, deux visages; c'est bien,
L'un rit et l'autre mord: face d'homme et de chien.

CHEREA.

Me laissez-vous passer?

ANNIUS.

La chose est impossible.

CHEREA.

Prenez garde!

SABINUS, riant.

Ah! ah! ah! sa colère est risible.

CHEREA, tirant son épée.

Arrière!

LEPIDUS, à Annius.

Que dis-tu de ce ton menaçant?

CHEREA, se couvrant le visage de son manteau.

Je vous dis que l'on passe et le prouve en passant.

(Il sort en passant entre Annius et Lepidus.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, hors CHEREA.

LEPIDUS, se débattant dans les bras d'Annius, qui le retient.

Que fais-tu?

ANNIUS, lui montrant Cherea, qu'il a reconnu.

Cherea, l'amant de Messaline.

LEPIDUS.

C'est autre chose alors... Devant toi je m'incline,
Toi qui presses, trois fois et quatre fois heureux,
Un si riche trésor dans tes bras amoureux.
Je veux, pour mériter des faveurs aussi grandes,
A cette porte aussi suspendre des guirlandes,
Et verser, dès demain, sur son seuil embaumé
Et la myrrhe odorante et le nard parfumé;
Oui, dès ce soir.

SABINUS.

Permets! du moment que l'orgie
Dégénère en idylle et tourne à l'élégie,
Je n'en suis plus; bonjour... Près d'ici, je connais
Une honnête maison où l'on joue... et j'y vais.

LEPIDUS.

Aurais-tu de l'argent?

SABINUS.

Quelques mille sesterces
Résultant de mes trocs, produit de mes commerces
Avec un usurier, qui, sur gage, mon cher,
Me prête à vingt pour cent; hein! ce n'est pas trop cher,
Pour qui connaît le taux où l'argent est à Rome?
Je veux te présenter un jour à ce brave homme.
Où te retrouverai-je?

LEPIDUS.

Ici, chez le tondeur,
En face de l'objet de ma nouvelle ardeur.

SCÈNE V

LEPIDUS, ANNIUS.

ANNIUS.

Écoute, Lepidus. De nous trois, le moins ivre,
Sans contestation, c'est moi.

LEPIDUS.

Soit!

ANNIUS.

Veux-tu vivre?
Veux-tu mourir? Choisis.

LEPIDUS.

Moi?

ANNIUS.

Toi!

LEPIDUS.

Mauvais plaisant!

ANNIUS.

Réponds.

LEPIDUS.

J'aime mieux vivre.

ANNIUS.

Alors, allons-nous-en.

LEPIDUS.

Moi, m'en aller sans voir cette femme divine?

ANNIUS.

Insensé! qui demande à voir la Messaline!
O trois fois insensé!

LEPIDUS.

Voyez comme en tous lieux
Le mérite après lui traîne des envieux!

ANNIUS.

Mais tu ne sais donc pas ce qu'elle est, cette femme?

LEPIDUS.

Je sais que son beau corps enferme un cœur de flamme,
Et que l'Amour, à qui tous destins sont connus,
La donna pour prêtresse à sa mère Vénus.

ANNIUS.

Eh bien donc, c'est à moi de te dire le reste;
Écoute : mieux pour toi vaudrait, ainsi qu'Oreste,
Avoir, par un forfait exécrable, odieux,
Amassé sur ton front la colère des dieux,
Qu'avoir guidé sur toi, par quelque vœu profane,
Le regard dévorant de cette courtisane.
Crois-moi, n'arrête pas, en étendant la main,
Le Malheur qui suivait l'autre bord du chemin;
Crains cette femme aux yeux sombres, aux lèvres pâles,
Et qui naquit, dit-on, dans les ides fatales;
Car ne va pas penser, enfant, que son amour

Soit un amour joyeux et qui chante au grand jour,
Un amour que, le soir, au feu de la résine,
Reconduise à ton seuil la flûte tibicine,
Et qui, las de bonheur, s'éveille le matin,
Sur un lit tout jonché des roses du festin.
Non pas, ami! ce sont des amours taciturnes,
Cherchant des voluptés étranges et nocturnes,
Qui veulent des plaisirs d'autres plaisirs suivis,
Qui, lassés quelquefois, mais jamais assouvis,
Vont dans l'ombre, laissant sur leur passage infâme
Quelque corps inconnu d'enfant, d'homme ou de femme,
Car le Tibre déjà, complice aux flots prudents,
Roule à la mer la tête, un bâillon dans les dents.
Crois-moi, ne tentons pas les desseins qu'elle couve,
Nous avons bien assez du tigre sans la louve.

LEPIDUS.

Que dis-tu?

ANNIUS.

Je te dis ce que chacun tout bas
Te dirait... ou plutôt, non, ne te dirait pas;
Car nul de nous ne sait, alors qu'à la lumière
Il ouvre, le matin, sa joyeuse paupière,
Dans quel cachot maudit ou quel tombeau pieux,
Le soir, captif ou mort, il fermera les yeux.
Aussi celui qui sait le péril, s'il le brave,
Affranchissant bientôt son plus fidèle esclave,
Lui met sous sa tunique un fer court et discret,
Afin d'avoir sans cesse un assassin tout prêt,
Qui, dans l'occasion, d'une main prompte et sûre
Bourreau reconnaissant, lui sauve la torture.
Oui, c'est qu'incessamment nous sommes épiés,
Épiés par le flot qui vient braver nos pieds,
Épiés par l'oiseau qui sur nos têtes passe,
Par le serpent qui fuit et qui n'a point de trace,
Par l'herbe de la plaine et par l'arbre des bois,
Qui tous trouvent un son, un langage, une voix,
Pour redire aussitôt à des maîtres farouches
Le complot qu'en un rêve ont murmuré nos bouches.
Tu doutes?

LEPIDUS.

Oui,

ANNIUS.

C'est bien, tu verras.

LEPIDUS.

La terreur
T'a rendu fou, mon cher ! Je crois bien l'empereur
Disposé quelquefois à faire trembler Rome,
Mais, à tout prendre enfin, l'empereur est un homme
Né du sein d'une femme, et qui fut, en naissant,
Comme un autre nourri de lait et non de sang.
Si c'est un tigre, alors qu'on le mette à la chaîne.

ANNIUS.

On voit bien, pauvre fou ! que tu reviens d'Athène,
Et que tu n'as pas vu comme nous de tes yeux
Sa colère monter des hommes jusqu'aux dieux.
Oui, c'était un enfant comme un autre; son âme
S'ouvrait aux sentiments humains; mais cette femme
Pour quelque noir dessein, dans sa coupe a versé
Un breuvage d'amour qui l'a fait insensé,
Si bien que ce n'est plus César, mais Messaline
Qui règne au Palatin, la royale colline !
C'est pourquoi doublement il faut fuir son regard,
Miroir incestueux, si brûlant, que César
Ne voit pas, ébloui du feu de sa prunelle,
Parmi tous ces amants qui tombent derrière elle,
Cherea, seul debout, qu'elle tient attaché,
Et laisse vivre encor dans quelque but caché.

LEPIDUS.

Eh bien, soit ! de conseils ma prudence pourvue.
Renonce à son amour, mais non pas à sa vue.

(La porte de Messaline s'ouvre.

ANNIUS.

Tiens, ton désir fatal est exaucé; voilà
Messaline qui va passer, regarde-la.
J'ai fait ce que j'ai pu; libre à toi de la suivre.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MESSALINE, couchée dans une litière de pourpre à fleurs d'or, éclairée intérieurement par une lanterne avec des dessins dorés, portée par quatre Esclaves, dont les deux premiers ont des colliers et des rênes d'or, et précédée de son Esclave nubienne.

MESSALINE, traversant la scène.

Que cette nuit est douce et qu'il fait bon de vivre!

(Elle sort par le troisième plan de gauche.)

ANNIUS.

Au palais la voilà qui rentre impunément;
C'est bien : le soleil peut paraître au firmament.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PROTOGÈNE en barbier; puis LE CONCIERGE de la maison d'Afranius, UN MENDIANT, LE CONSUL AFRANIUS, CLIENTS, PEUPLE, venant demander la sportule; JEUNES ROMAINS, venant se faire raser, coiffer et épiler.

LEPIDUS.

Maintenant, Annius que j'ai fini mon rêve,
Si nous faisions lever Bibulus ?

ANNIUS.

Il se lève.

PROTOGÈNE sort de la boutique et fait enlever par les deux Esclaves les contrevents fermés par une chaîne de fer. Il s'avance vers les deux jeunes gens.

Salut, mes chevaliers.

LEPIDUS.

Bonjour, maître.

(A Annius.)

Allons-nous
Nous faire coiffer?

ANNIUS.

Soit.

PROTOGÈNE.

Maîtres, je suis à vous;
Un instant seulement pour ranger ma boutique.

(En riant.)

Mettons les fers au feu, voilà de la pratique.

LEPIDUS.

Veux-tu me dire un peu ce que vient faire ici,
Avec le jour naissant, la foule que voici?

ANNIUS.

Tu le vois, elle vient demander la sportule
Au noble Afranius, son consul.

LEPIDUS.

Par Hercule!
Encore un dont en vain je cherche les exploits,
Et que j'entends nommer pour la première fois.
Quel est cet homme? est-il More, Gaulois ou Scythe?
Est-il tombé du ciel ou monté du Cocyte?
A-t-il une famille, un père, des aïeux?

ANNIUS.

S'il en a, je crois bien! ses parents sont des dieux,
Des dieux comme il en faut pour les honneurs qu'il brigue,
Son père a nom l'Orgueil, et sa mère l'Intrigue.

(Le Portier du Consul ouvre la porte et chasse la foule; il est enchaîné par le milieu du corps et tient à la main une baguette.)

LE PORTIER.

Holà! drôles, holà! vous êtes bien pressés.
Plus loin, seigneur poëte!... arrière! Vous, passez.
Passe, noble Caïus; tu trouveras mon maître.
Quant à vous, attendez qu'il lui plaise paraître.

LEPIDUS, continuant.

Et comment a-t-il donc gagné le consulat?
Est-ce par la débauche ou par le péculat?
A-t-il vendu sa sœur, prostitué sa fille,
Ou prêté de l'argent au frère de Drusille?

ANNIUS.

Non, mieux que tout cela: le noble Afranius
S'est offert en victime ainsi que Curtius.

LEPIDUS.

En victime?

ANNIUS.

Oui, mon cher; oh! c'est toute une histoire,
Si plaisante, ma foi, qu'on a peine d'y croire.

LEPIDUS.

Est-elle longue?

ANNIUS.

Non.

LEPIDUS.

Alors, raconte-la.

ANNIUS.

Le divin empereur César Caligula,
Atteint d'un mal dont nul ne connaissait la cause,
S'acheminait tout droit vers son apothéose,
Et, malgré les honneurs qui l'attendaient là-haut,
Paraissait peu flatté de passer dieu sitôt.
De sorte que, pareil à la nymphe Pyrène,
Chaque œil de courtisan se changeait en fontaine,
Et, parmi tous ces yeux, ceux qui pleuraient le plus
Étaient ceux du futur consul Afranius.
Si bien que, se voyant près de fondre en rivière :
« Jupiter, cria t-il, exauce ma prière,
Prends mes jours, et pour eux rends-nous ceux de César.
Soit que l'offrande plût au ciel, soit par hasard,
Ou que le médecin, mettre en son art sublime,
Ait d'avance d'un mieux prévenu la victime,
Dès ce moment, César, qui marchait au trépas,
Suspendit le voyage et revint sur ses pas ;
Si ravi de revoir la céleste lumière,
Qu'il fit Afranius consul pour sa prière.

(Entrée des Licteurs.)

LEPIDUS.

Ne va-t-il pas sortir? J'aperçois les licteurs.

ANNIUS.

Oui; sans doute qu'au temple avec les sénateurs,
Il va pour l'empereur consulter les auspices.

AFRANIUS.

Romains n'en doutez pas, les dieux seront propices.
Vers les temples courez; que de joyeux festons
Rampent à la colonne et pendent aux frontons;
De leurs armures d'or revêtez les statues,
Répandez les parfums et les fleurs par les rues ;
Dans nos murs aujourd'hui César rentre en vainqueur.
Vive César ! César est un grand empereur !

(Il sort, suivi des Licteurs et des Clients.)

LE PEUPLE.

Vive César !

PROTOGÈNE.

Seigneurs, êtes-vous prêts?

LEPIDUS.

Sans doute.

PROTOGÈNE.

Maître, veux-tu t'asseoir?

LEPIDUS.

Très-volontiers.

(Écartant la main de l'Esclave, qui veut lui mettre du linge autour du cou.)

Écoute :
Bibulus, donne-moi la pince et le miroir,
Et je m'épilerai moi-même.

PROTOGÈNE.

Sans rasoir?

LEPIDUS.

Sans rasoir.

(Protogène les lui donne.)

C'est très-bien.

PROTOGÈNE.

Quel mode de coiffure
Veux-tu faire donner, maître, à ta chevelure?

LEPIDUS.

Je veux que sur l'épaule elle tombe en anneaux

PROTOGÈNE, à l'Esclave coiffeur.

Tu comprends?

ANNIUS.

N'as-tu pas les *Actes diurnaux?*

PROTOGÈNE, les lui donnant.

Oui, seigneur.

LEPIDUS, s'épilant.

C'est très-bien, fais-nous-en la lecture
Cela nous distraira.

UN MENDIANT, tenant à la main une écuelle.

(Il a la tête rasée, il s'appuie sur un bâton entouré de bandelettes; il porte au cou, pendu à une ficelle, un petit tableau représentant un naufrage.)

Maître, je te conjure
D'avoir quelque pitié d'un pauvre naufragé,
Qui vit, voilà six mois, tout son bien submergé,
Près du cap Pachynum, par un affreux orage,
Auquel il n'échappa lui-même qu'à la nage,

Et qui porte à son cou, peinte fidèlement,
La reproduction de cet événement.

LE GARÇON DE BAINS, criant.

Au bain, seigneur, au bain.

LE MENDIANT, criant.

Ah! mon maître, ah!

LEPIDUS, lui donnant un philippus.

Tiens, di

LE MENDIANT.

De l'or!

(Il baise la pièce.)

ANNIUS, lisant la date des *Actes diurnaux*.

Le quinze de janvier... Ils ont déjà cinq jours!

PROTOGÈNE.

Ce sont les plus nouveaux.

LEPIDUS.

Allons donc, lis toujours.

ANNIUS, lisant.

« Deux jumeaux étaient hier exposés au Vélabre;
Un riche commerçant, venant de la Calabre,
Et n'ayant point d'enfant, tous les deux les a pris
Et reconnus pour siens. »

LEPIDUS.

L'honnête homme!

ANNIUS, continuant.

« Surpris,
Au moment qu'il gagnait de nuit la grande route,
Le banquier Posthumus, qui faisait banqueroute,
Fut conduit aussitôt chez le préteur urbain,
Puis écroué. »

LEPIDUS.

Voleur!

LE GARÇON DE BAINS.

Au bain, seigneur, au bain.

ANNIUS, continuant.

« Le vingt et un janvier prochain, jour de comices,
Quand les prêtres auront offert les sacrifices,
César imperator et maître tout-puissant,
Dans Rome rentrera... »

LEPIDUS.

Voilà l'intéressant.

ANNIUS.

« Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie... »

LEPIDUS, se regardant dans le miroir.

Voilà, par Jupiter, une étrange manie,
Parce qu'on est le fils d'un soldat, d'un guerrier,
De vouloir, à son tour, se coiffer de laurier.
C'était bon pour César, chauve jusqu'à la nuque,
Mais non pas pour Caïus, qui porte une perruque.

ANNIUS, effrayé.

Lepidus!

PROTOGÈNE, l'arrêtant.

Pas un mot.

LEPIDUS, se mettant à arracher sa barbe.

Hein ?

ANNIUS.

Rien.

LEPIDUS.

Tu lis tout bas?

ANNIUS.

Non, j'ai fini...

LEPIDUS.

Pourquoi ?

ANNIUS.

Parce que je suis las.

LEPIDUS.

Las?

ANNIUS.

Oui, las! que veux-tu de plus que je te dise?

PROTOGÈNE, prenant le manuscrit.

Mon maître, te plaît-il qu'à sa place je lise?

LEPIDUS.

Certes, je veux la fin de mon commencement.

(A Sabinus, qui entre.)

Par Hercule, mon cher, tu viens au bon moment:
Nous en étions restés à la cérémonie.

PROTOGÈNE, reprenant.

« Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie,
Ramenant, pour parer les temples de nos dieux,
Vingt chariots chargés des objets précieux
Dont il a dépouillé les plus lointains rivages... »

LEPIDUS.

Quatre sacs de cailloux et deux de coquillages.

PROTOGÈNE.

« Et trainant après lui, comme Germanicus,
Les fiers enfants du Nord enchaînés et vaincus. »

LEPIDUS.

Oui, nous savons cela; c'est en sortant de table
Que César a livré ce combat redoutable
Où soixante Gaulois, déguisés en Germains,
Sont tombés tout vivants dans ses vaillantes mains.
Est-ce tout?

PROTOGÈNE, rentrant chez lui.

Oui, c'est tout.

LE MENDIANT, se levant et passant près de Lepidus.

Prends garde à toi, jeune homme!
Il est plus d'espions que de pavés dans Rome.

ANNIUS.

Fuis, Lepidus, sans perdre un seul instant de plus.

LEPIDUS.

Et pourquoi?

SABINUS.

Ce barbier, ce n'est pas Bibulus;
C'est quelque délateur qui, pour notre disgrâce,
Aura pris aujourd'hui ses habits et sa place.

ANNIUS.

Vois, tous ont déserté la maison du maudit.

LEPIDUS.

Mais tu prends peur à tort, mon cher; je n'ai rien dit.

ANNIUS.

Rien dit!... Tu viens d'en dire, en ce temps où nous sommes
Autant qu'il en faudrait pour la mort de trois hommes.

LEPIDUS.

Je vous ai compromis?

SABINUS.

Non, pas nous, mais bien toi.

LEPIDUS.

Par Castor! n'avons-nous à craindre que pour moi?

ANNIUS.

Pour toi seul!

LEPIDUS.

En ce cas...

SABINUS.

Fuis donc !

LEPIDUS.

Non pas, je re

ANNIUS.

Oh ! quel aveuglement misérable et funeste !

SABINUS.

Songes-y, ce n'est pas seulement le trépas,
C'est la torture !

LEPIDUS.

Aussi ne l'attendrai-je pas !

ANNIUS.

Alors tu vas donc fuir ?

LEPIDUS.

Que Jupiter m'en garde !

SABINUS.

Je ne te comprends plus.

LEPIDUS.

Moi ! que je me hasarde
A courir à travers les plaines et les bois,
Chassé par des soldats comme un cerf aux abois,
Ou, comme Marius en mes terreurs nocturnes,
A m'enterrer vivant aux marais de Minturnes ?
Moi ! que j'aille, d'un jour pour retarder ma fin,
Subir le froid, le chaud, et la soif et la faim ?
Oh ! non pas !

ANNIUS.

Cependant la torture ou la fuite...

LEPIDUS.

N'est-il pas un moyen de tromper leur poursuite ?
Dis !

SABINUS.

Je n'en connais pas.

LEPIDUS.

Sabinus, sur mon sort
Ton amitié t'aveugle ; il en est un.

ANNIUS.

La mort,
N'est-ce pas ?

LEPIDUS.

Allons donc !

SABINUS.

Toi, mourir à ton âge?
Impossible.

LEPIDUS.

Et pourquoi vivrais-je davantage?
L'homme ne compte pas par les temps accomplis,
Frères, mais par les jours lumineux et remplis.
J'ai vu dans les plaisirs ma jeunesse ravie,
Si bien que j'ai vécu toute une longue vie.
Laissez-moi donc mourir, mes frères, il est temps;
C'est un bienfait des dieux de mourir à vingt ans,
Et de ne pas sentir de nos jeunes années
Se sécher à nos fronts les couronnes fanées.
Aujourd'hui pour jamais si je ferme les yeux,
Je meurs candide et pur, croyant encore aux dieux,
Au bonheur du foyer, à la douce patrie,
A l'amour consolant, à l'amitié chérie;
Tandis qu'en attendant, dépouillé de tout bien,
Peut-être je mourrais ne croyant plus à rien.
Puis, fidèle auditeur des paroles du maître,
D'avance, à ce moment, j'avais dû me soumettre,
Et c'est bien ! car plus tôt que je ne l'espérai
La mort, qui vient à moi, me trouve préparé.
D'ailleurs, qu'est cette mort tant crainte par les hommes?
Un voile entre Phœbus et la terre où nous sommes
Si le mal et le bien naissent du sentiment,
Le sentiment éteint, l'homme, au même moment,
Cesse de distinguer le plaisir et la peine;
Il est libre, que d'or ou de fer fût sa chaîne;
La mort n'a point de prise aux esprits résolus.
Je suis, elle n'est pas; elle est, je ne suis plus.

ANNIUS.

Lepidus!

SABINUS.

Frère!

LEPIDUS.

Assez.

(Faisant signe à l'Esclave des bains.)

Esclave!

L'ESCLAVE.

Maître?

LEPIDUS.

Avance.
Dans une chambre, enfant, prépare-moi d'avance
Un bain voluptueux, et tiède et parfumé,
Où l'on puisse dormir d'un sommeil embaumé.
Va.

(L'Esclave rentre.)

SABINUS.

Tu veux donc toujours?

LEPIDUS, lui passant au cou son collier d'or.

Cette chaîne est la tienne;
C'est le don d'une jeune et belle Athénienne.

(A Annius.)

Ce poignard est à toi; quand tout te manquera,
C'est un ami fidèle et qui te secourra.
Maintenant, quittons-nous, car mon destin s'achève.
Le maître a dit : « La mort est un sommeil sans rêve; »
Adieu, je vais mourir!

ANNIUS.

O Lepidus! un dieu
Bientôt te vengera.

LEPIDUS, sur le seuil des bains.

J'en ai l'espoir... Adieu!

(Il entre. Les deux amis se confondent dans la foule.)

LE PEUPLE.

Un courrier! un courrier!

AFRANIUS, regardant du côté d'où vient le courrier.

L'oncle de César... Place!

SCÈNE VIII

AFRANIUS, LES LICTEURS, LE PEUPLE, CLAUDIUS, entrant vêtu d'une tunique, sans toge ni manteau, et portant à la main une lettre entourée de lauriers.

AFRANIUS.

Le noble Claudius?

CLAUDIUS.

Lui-même; mais, par grâce,

Mets tes licteurs en cercle et défends ces clameurs.

AFRANIUS, à ses Licteurs.

(A Claudius.)

Entourez-nous. Qu'as-tu?

CLAUDIUS.

De fatigue je meurs.
César (que la faveur ne me soit pas fatale!)
M'a choisi pour porter la lettre triomphale :
Un autre eût désigné quelqu'un qui pût courir;
Mais moi qui marche à peine... Ah! c'est pour en mourir!

AFRANIUS, avec mystère.

N'importe! Claudius, c'est le ciel qui t'envoie.

CLAUDIUS.

C'est l'enfer, bien plutôt... Cette maudite voie,
Elle est d'une longueur...

AFRANIUS, à demi-voix.

Les augures sont pris.

CLAUDIUS.

Quels sont-ils?

AFRANIUS.

Malheureux!

CLAUDIUS.

Je n'en suis pas surpris,
Ils présagent ma mort.

AFRANIUS.

Crains que le coup ne porte
Plus haut que toi.

CLAUDIUS.

Plus haut? En ce cas, peu m'importe;
Mais enfin quels sont-ils?

AFRANIUS.

Dans le ciel, cette nuit,
On a vu des soldats se heurter avec bruit;
Une louve a mis bas son fruit, informe ébauche;
Le tonnerre a brillé venant de droite à gauche;
En marchant à l'autel, la génisse a mugi;
Et, quand le victimaire eut, de son bras rougi,
Avec le fer sacré creusé les deux entailles,
En vain il a cherché le cœur dans les entrailles :
Même chose arriva, soit présage ou hasard,
Quand, frappé par Brutus, tomba le grand César.

CLAUDIUS.

Eh bien, que penses-tu de tout cela?

AFRANIUS.

Qu'Octave
N'eût jamais oublié, ne fût-il qu'un esclave,
L'homme qui, le premier sur son chemin placé,
L'eût instruit du péril dont était menacé
Celui-là qui, tombant sur les degrés du trône,
Devait faire à ses pieds rouler une couronne!
Si terrible qu'il soit, un présage irrité
Se peut envisager sous un heureux côté;
Car, fatal au soleil dont la course s'achève,
Il devient favorable à l'astre qui se lève.
Qu'en dis-tu, Claudius?

CLAUDIUS.

Silence, parlons bas.
Ces présages, consul...

AFRANIUS.

Eh bien?

CLAUDIUS.

Je n'y crois pas.
Et maintenant, adieu; j'ai repris quelque force.

(Il continue sa course vers le Capitole.)

AFRANIUS, le regardant s'éloigner.

Le vieux renard a vu le piége sous l'amorce.
Tout insensé qu'il est ou qu'on le dit, je croi
Que cet homme est encor plus prévoyant que moi.

SCÈNE IX

AFRANIUS, AQUILA, STELLA, puis PROTOGÈNE.

UN DÉCURION, entrant et rangeant ses Prétoriens de l'autre côté du théâtre.

César! Vive César!

LES LICTEURS, repoussant le Peuple.

C'est l'empereur! arrière!

UN LICTEUR, dans la coulisse.

Descends de ton cheval, et toi de ta litière;
A terre *tous les deux!*

AQUILA, dans la coulisse.

Malheur à toi, licteur!
Si ta main...

(Entrant et apercevant Afranius.

N'es-tu pas consul ou sénateur?

AFRANIUS.

Je suis consul.

AQUILA.

Eh bien, près de toi je réclame.

AFRANIUS.

Que veux-tu?

AQUILA.

Tes licteurs insultent une femme,
Consul; ordonne-leur de nous laisser passer.

AFRANIUS.

Impossible, jeune homme, on ne peut traverser.
Voilà César qui vient.

AQUILA, à part.

C'est vrai, sur ma parole.

AFRANIUS.

Vois-tu le messager qui monte au Capitole?

LE PEUPLE.

Vive César!

AFRANIUS.

Vois-tu l'empereur sur son char,
Là-bas?

AQUILA.

Oui, je le vois.

(Faisant un mouvement pour entrer dans la coulisse.)

Stella, viens voir César.

AFRANIUS, l'arrêtant.

A tes longs cheveux blonds tombant sur tes épaules...

AQUILA, vivement.

Je me nomme Aquila, je suis né dans les Gaules,
J'ai droit de citoyen.

(Prenant Stella par le bras.)

Viens, ma Stella.

STELLA, voilée.

J'ai peur.

AQUILA.

Viens donc.

AFRANIUS.

Et cette enfant?

AQUILA.

De César est la sœur,
Si l'on peut nommer sœur celle qui fut nourrie
Du même lait que nous.

AFRANIUS.

Et Rome est ta patrie,
Jeune fille?

STELLA.

Oui, seigneur; mais ma mère à Baïa
Demeure... Connais-tu ma mère Junia?

AFRANIUS.

Sans doute... et sur César elle a toute puissance.

STELLA, levant son voile.

Je viens la retrouver après cinq ans d'absence.

AFRANIUS.

Approche donc... Licteurs, protégez cette enfant.

STELLA.

Merci!

LE PEUPLE.

Vive César, vainqueur et triomphant!

PROTOGÈNE, entrant avec ses premiers habits.

Consul!

AFRANIUS.

Hein?... Ah! c'est toi!

PROTOGÈNE.

Pour un ordre suprême,
Donne-moi deux licteurs.

AFRANIUS.

Prends-les.

(Aux Licteurs.)

Comme à moi-même,
A l'ami de César que vous reconnaissez,
Sans hésitation, licteurs, obéissez.

(Protogène prend les deux Licteurs et entre avec eux aux bains. Le cortége commence à défiler. Les Soldats, portant les trophées, entrent les premiers; puis Incitatus, le cheval de guerre de César, conduit par deux Sénateurs; puis des Enfants couronnés de roses, qui jettent des fleurs; puis enfin César, sur un char d'ivoire et d'or, attelé de quatre chevaux blancs conduits par les Heures du jour et de la nuit. Derrière le char, les Prisonniers vaincus; derrière les Prisonniers, les Soldats.)

LES HEURES DU JOUR, tenant des palmes d'or à la main.

Nous sommes les Heures guerrières
Qui présidons aux durs travaux.
Quand Bellone ouvre les barrières,
Quand César marche à ses rivaux,
Notre cohorte échevelée
Pousse dans l'ardente mêlée
La ruse fertile en détours;
Et sur la plaine, vaste tombe
Où la moisson sanglante tombe,
Souriant à cette hécatombe,
Nous planons avec les vautours.

LES HEURES DE LA NUIT.

Nous sommes des Heures heureuses
Par qui le Plaisir est conduit;
Quand les étoiles amoureuses
Percent le voile de la nuit,
Près de la beauté qui repose,
Œil entr'ouvert, bouche mi-close,
Vers un lit parfumé de rose,
Nous guidons César et l'Amour.
Et, là, nous demeurons sans trêve
Jusqu'au moment où, comme un rêve,
L'Aube naissante nous enlève
Sur le premier rayon du jour.

(Un nuage descend et s'abaisse près du char; Messaline paraît en Vict une couronne d'or à la main.)

MESSALINE.

Et moi, Romains, je suis la Victoire fidèle,
Dont la puissante main enchaîne le hasard,
Qui tresse au conquérant la couronne immortelle,
Et qui descend du ciel pour couronner César.

CALIGULA.

Et maintenant, ô fils et de Mars et de Rhée,
Peuple nourri du lait de la louve sacrée,
Vous pouvez contre tous combattre impunément,...

(Il enlève Messaline de son nuage et la met près de lui sur son char.)

Car la Victoire a pris César pour son amant.

(En ce moment, Protogène sort, précédant une litière sur laquelle est Lop *étendu, recouvert* d'un manteau. On ne voit que ses longs cheveux, qui *dent mouillés*, et un de ses bras, dont l'artère saigne encore.)

SABINUS, montrant le cadavre à Annius.

Lepidus !

ANNIUS.

C'est le temps des courtes agonies.

CALIGULA, au Peuple.

Au Capitole, enfants !

PROTOGÈNE

Lecteurs, aux gémonies.

LE PEUPLE.

Vive César !

STELLA, effrayée, à Aquila.

Regarde !

ANNIUS et SABINUS.

O vengeance !

STELLA.

O terreur !

LE PEUPLE.

Vive César ! César est un grand empereur !

(Les deux cortéges se croisent ; les chants recommencent.)

ACTE PREMIER

Une chambre élégante, sur le modèle de la maison du Faune, à Pompéi. A gauche, au premier plan, dans un enfoncement voûté, les dieux lares ; devant les dieux, un petit autel ; un lit de repos en bronze, plusieurs meubles de forme antique. Une porte s'ouvrant au fond sur l'impluvium ; deux portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE

JUNIA, priant à l'autel de ses dieux.

Pénates familiers, divinités rustiques,
Qui veillez au bonheur des foyers domestiques,
Qui, protecteurs du champ, gardiens de la maison,
Les défendez du vol et de la trahison,
Si j'ai, *chaque matin*, pour couronner vos têtes,

Tressé fidèlement l'ache et les violettes,
Et si j'ai, chaque automne, offert sur vos autels
Les plus beaux de mes fruits, ô mes dieux paternels !
Daignez vous souvenir de ma piété sainte
Et redoubler de soins autour de cette enceinte ;
Car, d'une longue absence interrompant le deuil,
Aujourd'hui ma Stella doit en franchir le seuil.
Vous vous souvenez bien de cette enfant rebelle?
N'est-ce pas que déjà vous la trouviez bien belle,
Avec son doux sourire, avec son front si pur,
Et ses yeux qui du ciel réfléchissaient l'azur,
Et ses cheveux noyant son épaule adorée,
Et soulevés au vent comme une onde dorée?
Eh bien, c'est cette enfant, grande et plus belle encor,
Cet espoir de mon cœur, ce précieux trésor,
Qu'agitée aujourd'hui d'une vague chimère,
Vous confie en tremblant la terreur d'une mère.

(Phœbé paraît à la porte, conduisant Stella et Aquila; elle veut s'avancer vers Junia; mais Stella la retient et descend doucement la scène avec Aquila, de manière à se trouver derrière sa mère.)

Si vous la gardez bien, votre culte en ces lieux
Égalera pour moi le culte des grands dieux !
Alors à votre autel, outre les donatiques,
Outre l'orge et le miel, ô mes dieux domestiques,
Je verserai le vin le plus pur du cellier,
Je vous immolerai tous les mois un bélier ;
Et, lorsque, accomplissant le cercle de l'année,
Avril ramènera la joyeuse journée
Où Lucine permit qu'ouvrit son œil au jour
Cette fille, doux fruit d'un chaste et tendre amour,
Pour fêter sa naissance, une blanche génisse,
O mes dieux ! vous sera conduite en sacrifice !
Mais bien vite d'abord ramenez ma Stella,
Car j'ai soif de la voir...

SCÈNE II

JUNIA, STELLA, AQUILA.

STELLA.

Ma mère !... me voilà !

JUNIA, se jetant dans ses bras.

Ma Stella, mon enfant, ma fille... Oh! oui, c'est elle!

(Lui prenant les mains et la regardant.)

Oh! laisse-moi te voir... Comme elle est grande et belle!

STELLA.

Ma mère!

JUNIA.

Laisse-moi toucher tes longs cheveux.
Veux-tu que je t'embrasse encor?

STELLA.

Si je le veux!
Toujours, toujours...

JUNIA.

Enfant!... oh! que je suis heureuse!

STELLA.

Et moi donc!... N'est-ce pas que l'absence est affreuse? Dis!

JUNIA.

Ne m'en parle plus, j'ai retrouvé mon bien.

STELLA, montrant Aquila à sa mère.

Et lui, ma mère, et lui, ne lui dis-tu donc rien?

JUNIA, tendant la main au jeune homme.

Si!... sois le bienvenu, fils aîné de mon frère.

AQUILA, s'inclinant.

O noble Junia!

JUNIA.

Nomme-moi donc ta mère!

AQUILA.

Ma mère, que ce nom m'est doux à prononcer!

JUNIA.

Mon fils ne vient-il pas à son tour m'embrasser?

(A demi-voix en le retenant dans ses bras et lui montrant sa fille.)

Aquila, suis-je donc aveugle en ma tendresse,
Et n'est-elle point belle?

AQUILA.

Oh! comme une déesse!

JUNIA.

Ma fille, un bon génie a protégé tes jours.

STELLA, lui montrant Aquila.

Ce bon génie est là, les protégeant toujours.

Oh ! si tu l'avais vu, pendant ce long voyage,
Conduisant ma litière, écartant du passage
L'obstacle, quel qu'il fût, sur mon chemin placé !

JUNIA.

Il faisait son devoir de tendre fiancé,
Et sa crainte veillait, prévoyante et jalouse,
Un peu sur mon enfant, beaucoup sur son épouse.
Ah ! voilà que ce mot te fait rougir... Allons,
C'est bien, n'en parlons plus; asseyons-nous, parlons
D'autrefois.

STELLA, s'asseyant.

C'est ma place...

JUNIA.

Oui, ta place chérie...
Attends.

(Lui montrant un ouvrage d'aiguille commencé.)

Reconnais-tu ?

STELLA.

Quoi ?

JUNIA.

Cette broderie ?

STELLA.

Ce voile que pour toi...

JUNIA.

Vois, il a demeuré
Cinq ans interrompu.

STELLA.

Je te le finirai.

JUNIA.

As-tu bien reconnu toute notre famille ?
Notre vieille Géta, qui t'appelait sa fille,
Cette bonne Phœbé, que tu nommais ta sœur,
Et le chien peint au mur qui te faisait tant peur ?
Mais je parle toujours, vois-tu, c'est du délire...
A toi !... Tu dois avoir cent choses à me dire...
Je t'écoute, voyons.

STELLA.

Oui, ma mère, j'ai là
Un grand secret.

JUNIA.

Vraiment!... un secret, ma Stella !
Parle donc.

STELLA.

Et d'abord, ô ma mère chérie,
Mon nom n'est plus Stella, je m'appelle Marie.

JUNIA.

Que dis-tu là, ma fille, et d'où vient que le nom
Que je t'avais choisi n'est plus le tien ?

STELLA, joignant les mains.

Pardon !

JUNIA.

Marie !

STELLA, avec religion.

Oh ! c'est le nom d'une vierge sacrée.

JUNIA.

Mais l'autre était celui...

STELLA, l'interrompant.

Qu'une mère adorée
Me donna, je le sais ; à ce titre, je veux
Le conserver aussi ; laisse-les-moi tous deux.

JUNIA.

Mais d'où vient?

STELLA.

Le voici : cette tante si bonne,
La mère d'Aquila, possédait à Narbonne
Une maison d'hiver ; mais elle avait, de plus,
Dans ces champs appelés les champs de Marius,
Une villa d'été s'élevant sur la plage :
De grands pins la couvraient de fraîcheur et d'ombrage,
Silencieux le jour, mais qui, le soir venu,
Parlaient avec la mer un langage inconnu ;
Et moi, je me plaisais, quand de sa fraîche haleine
La nuit assombrissait au loin l'humide plaine,
A venir lentement au rivage m'asseoir,
Et, me penchant alors sur l'immense miroir,
J'écoutais cette voix solennelle et sauvage
Dont j'espérais toujours comprendre le langage ;
Puis, quand j'avais cherché longtemps, mon cœur, jaloux,
Rappelant mon esprit à des pensers plus doux,
J'interrogeais tout bas cette onde intelligente

Qui roule de Sagonte au golfe d'Agrigente,
Et je lui demandais si, passant à Baïa,
Ses flots n'avaient point vu ma mère Junia !...

JUNIA.

Chère enfant!

STELLA.

Une nuit qu'en cette solitude
J'étais restée encor plus tard que d'habitude...

JUNIA.

Comment t'exposais-tu seule ainsi, ma Stella?

AQUILA, souriant.

O ma mère, jamais je n'étais loin !

STELLA, continuant.

Voilà
Que je vois s'avancer, sans pilote et sans rames,
Une barque portant deux hommes et deux femmes,
Et, spectacle inouï qui me ravit encor,
Tous quatre avaient au front une auréole d'or
D'où partaient des rayons de si vive lumière,
Que je fus obligée à baisser la paupière;
Et, lorsque je rouvris les yeux avec effroi
Les voyageurs divins étaient auprès de moi.
Un jour, de chacun d'eux, et dans toute sa gloire,
Je te raconterai la merveilleuse histoire,
Et tu l'adoreras, j'espère; en ce moment,
Ma mère, il te suffit de savoir seulement
Que tous quatre venaient du fond de la Syrie:
Un édit les avait bannis de leur patrie,
Et, se faisant bourreaux, des hommes irrités,
Sans avirons, sans eau, sans pain et garrottés,
Sur une frêle barque échouée au rivage,
Les avaient à la mer poussés dans un orage.
Mais à peine l'esquif eut-il touché les flots,
Qu'au cantique chanté par les saints matelots,
L'ouragan replia ses ailes frémissantes,
Que la mer aplanit ses vagues mugissantes,
Et qu'un soleil plus pur, reparaissant aux cieux,
Enveloppa l'esquif d'un cercle radieux !...

JUNIA.

Mais c'était un prodige.

STELLA.

Un miracle, ma mère !
Leurs fers tombèrent seuls, l'eau cessa d'être amère,
Et deux fois chaque jour le bateau fut couvert
D'une manne pareille à celle du désert.
C'est ainsi que, poussés par une main céleste
Je les vis aborder.

JUNIA.

Oh ! dis vite le reste !

STELLA.

A l'aube, trois d'entre eux quittèrent la maison :
Marthe prit le chemin qui mène à Tarascon,
Lazare et Maximin celui de Massilie ;
Et celle qui resta, c'était la plus jolie,
Nous faisant appeler vers le milieu du jour,
Demanda si les monts ou les bois d'alentour
Cachaient quelque retraite inconnue et profonde
Qui la pût séparer à tout jamais du monde.
Aquila se souvint qu'il avait pénétré
Dans un antre sauvage et de tous ignoré,
Grotte creusée aux flancs de ces Alpes sublimes
Où l'aigle fait son aire au-dessus des abîmes.
Il offrit cet asile, et, dès le lendemain,
Tous deux, pour l'y guider, nous étions en chemin.
Le soir du second jour, nous touchâmes la base.
Là, tombant à genoux dans une sainte extase,
Elle pria longtemps ; puis vers l'antre inconnu,
Dénouant sa chaussure, elle marcha pied nu,
Nos prières, nos cris restèrent sans réponses :
Au milieu des cailloux, des épines, des ronces,
Nous la vîmes monter, un bâton à la main,
Et ce n'est qu'arrivée au terme du chemin,
Qu'enfin elle tomba sans force et sans haleine...

JUNIA.

Comment la nommait-on, ma fille ?

STELLA.

Madeleine,
Ma mère ! Cette femme, insensible aux douleurs,
Avait pourtant, parmi les parfums et les fleurs,
Au sein des voluptés *par le ciel* condamnées,

Dissipé le trésor de ses jeunes années.
Mais dans ses faux plaisirs le malheur apparut :
Son frère bien-aimé, malgré ses soins, mourut.
Pour la première fois, la prière à la bouche,
Elle veillait auprès de la funèbre couche,
Pleurant et gémissant, lorsqu'elle apprit soudain,
D'un homme nommé Jean, qui venait du Jourdain,
Qu'allait bientôt passer, allant à Samarie,
Celui qu'on appelait Jésus, fils de Marie,
Prophète vénéré, que le peuple, en tout lieu,
Suivait avec amour, en criant : « Gloire à Dieu! »
Car cet homme, puissant à briser les obstacles,
Comptait depuis longtemps ses jours par des miracles.
Madeleine était faible : elle alla vers le port,
Et, tombant à genoux, cria : « Mon frère est mort!...
Mort!... et, si cependant vous vouliez, sa paupière,
Quoique close à jamais, reverrait la lumière;
Car votre voix commande aux mers, aux aquilons,
A la vie, à la mort!... » Jésus lui dit : « Allons. »
Ils vinrent; ô douleur! déjà des mains fidèles
Avaient enseveli les dépouilles mortelles.
Madeleine, en pleurant, tendit au ciel les bras!
Mais le Sauveur lui dit : « Femme, ne pleure pas. »
Et, marchant aussitôt vers le sépulcre avare
Où pour l'éternité s'était couché Lazare,
Jésus, devant le peuple immobile d'effroi,
Dit, étendant la main : « Lazare, lève-toi!... »
A peine eut retenti cette voix tutélaire,
Que, brisant de son front le marbre tumulaire,
Lazare, obéissant au cri qui l'appela,
Se dressa dans sa tombe, en disant : « Me voilà. »
Alors, à ce spectacle, éperdue, hors d'haleine
Joyeuse et repentante à la fois, Madeleine
Courut vers sa maison, et, prenant au hasard
Un vase précieux plein de baume et de nard,
Elle le versa tout aux genoux du prophète;
Puis, jusque dans la poudre humiliant sa tête,
En murmurant tout bas de pénibles aveux,
Elle essuya ses pieds avec ses beaux cheveux...
Mais, prenant en pitié cette grande détresse,
Le Sauveur releva la sainte pécheresse,

Disant : « Il te sera par un Dieu désarmé
Beaucoup remis, ô femme, ayant beaucoup aimé... »

JUNIA.

Sans doute on éleva des autels à cet homme?

STELLA.

Ma mère, il fut traîné chez le préteur de Rome ;
Car il disait tout haut que le faible et le fort
Sont égaux devant Dieu comme devant la mort;
Et, lorsqu'il ne pouvait, par d'ouvertes paroles,
Exprimer sa pensée, alors ses paraboles
Poursuivaient les puissants... Les puissants eurent peur !
Ils dirent que c'était un prophète trompeur!
Sa mort fut résolue, et, sur leur insistance,
Un juge se trouva qui rendit la sentence.
Mais aux regards des Juifs, au Calvaire assemblés,
Tandis que les bourreaux, par la haine aveuglés,
Croyaient clouer ses bras contre une croix immonde,
Ma mère! ils étendaient ses deux mains sur le monde...
Voilà l'homme divin dont j'ai reçu la loi.

(Se mettant à genoux.)

Si j'ai failli, ma mère, alors pardonne-moi.

JUNIA.

Sa loi ne défend pas que l'on aime sa mère?

STELLA.

Elle en fait un devoir et pieux et sévère.

JUNIA.

Toute loi qui prescrit le respect et l'amour
Pour ceux à qui l'on doit la lumière du jour,
O ma fille, crois-moi, c'est une loi de l'âme.
Ton culte n'a donc rien que je redoute ou blâme,
Et notre Panthéon est assez spacieux
Pour recevoir un dieu de plus parmi nos dieux!
Sans doute que mon fils a la même croyance?

AQUILA.

Non, ma mère.

JUNIA.

Et pourquoi?

STELLA, souriant.

C'est que, dans ma science,
Étant mal assurée encor, je n'ose point,
O ma mère, *presser Aquila* sur ce point;

Car ce n'est qu'en partant que j'ai senti moi-même
Couler sur mes cheveux l'eau sainte du baptême.
Son tour viendra sans doute; en ma foi je l'attends;
Et Dieu m'inspirera quand il en sera temps.

(Phœbé entre.)

JUNIA.

Que nous veux-tu, Phœbé?

PHŒBÉ.

Maîtresse, à notre porte
D'hommes et de chevaux s'arrête une cohorte.

JUNIA, se levant.

Quelque noble romain, qui nous vient par hasard
Saluer en passant.

AQUILA, qui a regardé.

Ma mère, c'est César!...

STELLA.

Oh! je sors!

JUNIA.

Et pourquoi, Stella? C'est presque un frère.

STELLA.

Mais on le dit méchant?

JUNIA.

Non.

STELLA.

N'importe, ma mère.

JUNIA.

Pour moi, je ne puis croire à cette cruauté.

AQUILA.

Vous l'avez nourri, vous.

STELLA.

Il vient de ce côté.

JUNIA.

Allez donc, mes enfants.

(Aquila et Stella sortent.)

SCÈNE III

JUNIA, CALIGULA, AFRANIUS.

JUNIA, de la porte du fond.

Jupiter m'est propice;
César dans ma maison!

CALIGULA.

Oui, moi-même, nourrice.
Je venais à Pouzzole, et, si près de Baïa,
J'ai voulu saluer ma mère Junia;
Depuis plus de six mois, je ne l'avais pas vue.

JUNIA.

C'est un dieu qui me fait cette joie imprévue.
Mais oserai-je encor appeler mon enfant
Celui que je revois vainqueur et triomphant?

CALIGULA, s'appuyant sur le lit de repos.

Tu sais donc mes combats chez ces peuples farouches?

JUNIA.

César, la Renommée a-t-elle pas cent bouches?

CALIGULA.

Tu me flattes aussi!

JUNIA.

Je dis la vérité.

CALIGULA, s'étendant sur le lit.

Tiens, nourrice, tais-toi, tu m'as toujours gâté.

JUNIA.

Nous avons eu grand'peur : le maître du tonnerre,
Jaloux, dit-on, du dieu qui règne sur la terre,
L'a voulu détrôner... Juge de nos transports.

CALIGULA.

Oui, comme Thésée, oui, j'ai vu les sombres bords,
Et déjà le rocher de l'Achéron avide
M'appelait à grand cris... Mais voilà mon Alcide :
Aux portes du Ténare il m'est venu chercher!
Tu sais son vœu?

JUNIA.

Je sais qu'il est un nom bien cher,
Que Rome, avec un cri de piété profonde,
A dit à la province, et la province au monde;
Un nom qui fait pâlir celui de Curtius;
Et ce nom, c'est celui du noble Afranius.
Du salut de son fils la mère te rend grâce.

AFRANIUS.

J'ai fait ce que tout autre aurait fait à ma place.
Je n'avais pas, d'ailleurs, un grand risque à courir,
César est dieu! César ne pouvait pas mourir!

CALIGULA.

N'importe, tant de dieux ont visité Cerbère,
Du divin Romulus jusqu'au divin Tibère,
Qu'avant de prononcer un vœu si hasardé,
Tout autre eût à deux fois peut-être regardé!

JUNIA, montrant à Caligula Phœbé, qui apporte sur un plateau du vin et des fruits.

César me fera-t-il cette faveur insigne
De boire de ce vin récolté dans ma vigne,
De manger de ces fruits cueillis dans mon jardin?

CALIGULA.

Oui; mais il me semblait qu'une plus noble main
D'échanson près de moi devait remplir l'office.

JUNIA, prenant l'amphore.

C'est juste!

CALIGULA, l'arrêtant.

Que fais-tu?

JUNIA.

Je te sers.

CALIGULA.

Toi, nourrice!

JUNIA.

Mon fils me voudrait-il ravir cette douceur?

CALIGULA.

J'aurais cru que c'était un devoir pour ma sœur
De verser, quand je viens visiter notre mère,
Le vin hospitalier dans la coupe d'un frère...

JUNIA.

Ah! tu sais donc qu'elle est de retour en ce lieu?

AFRANIUS.

César sait-il pas tout?... César n'est-il pas dieu?

JUNIA.

Phœbé va nous chercher Stella.

(Phœbé sort.)

Depuis une heure
A peine elle a touché le seuil de ma demeure,
Et ce jour, mes enfants, qui vois vos deux retours,
Est un jour bien heureux parmi mes heureux jours.
Tiens, la voilà qui vient; regarde, qu'elle est belle!

CALIGULA.

Et quel est celui-là qui s'approche avec elle?

JUNIA.

C'est notre fiancé.

SCÈNE IV

LES MÊMES, AQUILA, STELLA.

STELLA, s'agenouillant.

Te protègent les dieux,
Divin César!

AQUILA, s'inclinant.

Salut, empereur radieux!

AFRANIUS, bas, à Caligula.

Eh bien, t'ai-je trompé?

CALIGULA.

Non, par ma sœur Drusille!
(A Junia.)
Comment as-tu donc pu d'une pareille fille
Te séparer cinq ans? Sans doute il t'a fallu,
A toi, si tendre mère, un motif absolu.
Raconte-moi cela, ma sœur?

STELLA.

Jamais ma mère
Ne m'a dit la raison de cette absence amère;
Un jour, je l'ai quittée, et, depuis ce jour-là,
J'ai bien pleuré; c'est tout ce que je sais...

JUNIA, appelant sa fille.

Stella!

CALIGULA, souriant.

Voilà, par Jupiter! des mystères étranges.

JUNIA.

Stella, va nous cueillir les plus belles oranges
Que tu pourras trouver.

CALIGULA.

Tu pars?

JUNIA.

Pour un moment.
Va, ma fille.

(Stella sort.)

César, tu veux savoir comment
J'ai pu me séparer de cette fleur chérie?
C'était de crainte, hélas! qu'elle ne fût flétrie;
Souviens-toi de Tibère et de ses derniers jours,
Lorsque, pour réchauffer ses débiles amours,
Le vieux bouc de Caprée, au sein de nos familles,
Par de vils affranchis faisait voler nos filles:
Pouvais-je, dans ces temps de misère et d'effroi,
Garder imprudemment ta sœur auprès de moi,
Afin que, quelque soir, une barque furtive
M'enlevât mon enfant errante sur la rive,
Et qu'un flot me rendît son cadavre plus tard
Tout meurtri des baisers de l'infâme vieillard?...
Mais, de pareils sonpçons n'étant plus alarmée,
J'ai rappelé vers moi mon enfant bien-aimée;
Car, en cas de danger, maintenant elle aurait
Un frère tout-puissant qui la protégerait...
N'est-ce pas?

AQUILA.

Un Gaulois s'en remet à lui-même
Du soin de protéger la maîtresse qu'il aime;
Et, sans l'aide d'aucun, j'espère parvenir
A garder le trésor qui doit m'appartenir.

JUNIA, effrayée.

César pardonnera ces paroles altières.

CALIGULA.

Oh! de mes vieux Gaulois je connais les manières;
J'aime leur parler rude: ainsi rassure-toi.
Puis ton gendre, d'ailleurs, est un frère pour moi,
O femme! laisse donc, toute à tes soins vulgaires,
Les hommes discourir de chasses et de guerres!

(Junia sort. Caligula, se retournant vers Aquila.)

Eh bien, mon jeune brenn, quand l'orage en courroux,
Avec sa forte voix gronde au-dessus de nous,
A courber notre front pouvons-nous nous résoudre,
Ou croisons-nous toujours nos traits avec la foudre?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et, quand la mer, gigantesque lion,
Terrible et rugissante en sa rébellion,

Franchit de nos rochers la barrière sauvage
Et de flots insensés couvre notre rivage,
Pour punir ses clameurs et repousser ses flots,
Lui lançons-nous toujours nos hardis javelots?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et, si jamais un second Alexandre,
Phénix macédonien renaissant de sa cendre,
Vous demandait encor quel danger pour vos jours
Peut vous faire trembler, lui diriez-vous toujours
Que vous ne craignez rien, impassibles athlètes,
Si ce n'est que le ciel ne tombe sur vos têtes?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et voilà l'arc à nos mains familier,
Les traits dont nous perçons l'ours et le sanglier,
Alors que nous chassons parmi nos bois antiques?

AQUILA.

Hélas! nous n'avons plus nos forêts druidiques!...
J'étais encore enfant, quand un jour sont venus
D'un pays ignoré des faucheurs inconnus,
Dont les profanes mains, changeant nos bois en plain
Ont comme des épis moissonné nos vieux chênes
Ils venaient, envoyés par un maître odieux,
Renverser nos autels et proscrire nos dieux;
Et leur haine, fertile en funestes exemples,
Abattit les forêts qui leur servaient de temples!
Depuis ce moment-là, non, César, hélas! non,
Il n'est plus de chasseur qui mérite ce nom;
Car ce n'est point chasser qu'à quelque daim timide,
De loin, traîtreusement, lancer un trait perfide,
Où que frapper d'en bas l'aigle dont l'œil vermeil
Ne pouvait pas nous voir, regardant le soleil.

CALIGULA.

Pourtant de cette chasse, aujourd'hui méprisée,
Ton adresse parfois s'est sans doute amusée,
Et ton habile main sûrement enverrait
La flèche droit au but où l'œil la guiderait?

AQUILA.

Je crois assez souvent en avoir fait l'épreuve
Pour en être certain.

CALIGULA.

Donne-m'en donc la preuve.

AQUILA, allant à la porte.

César, ne vois-tu pas là-haut, comme un point blanc,
Ce cygne épouvanté que poursuit un milan?
Lequel des deux veux-tu qu'en sa course j'empêche?

CALIGULA.

De si loin?

AQUILA.

Hâte-toi.

CALIGULA.

Le milan.

AQUILA, visant et tirant.

Suis la flèche.

CALIGULA.

Par Castor! le voilà qui tombe en tournoyant.
Un tel coup ne se peut croire qu'en le voyant.
Va le chercher.

AQUILA.

J'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE V

CALIGULA, AFRANIUS.

CALIGULA, redescendant vivement la scène.

Nous voilà seuls! Écoute,
Dès demain, entends-tu, dès demain, quoi qu'il coûte
Il me faut cette enfant.

AFRANIUS.

Bien, César, tu l'auras.
Et le Gaulois?

CALIGULA.

Fais-en tout ce que voudras,

SCÈNE VI

LES MÊMES, STELLA, JUNIA, puis AQUILA.

STELLA, apportant une corbeille de fruits.

César, en ce moment, nos vergers sont arides.

CALIGULA, montrant les oranges.

Mais voilà les fruits d'or du champ des Hespérides.

JUNIA.

Ce champ par le dragon, hélas ! est mal gardé.

AQUILA, entrant et jetant aux pieds de César le milan percé d'une flèche.

Tiens, voilà le milan que tu m'as demandé.

CALIGULA.

C'est bien.

(Prenant la coupe.)

Verse, ma mère. A tes amours, jeune homme !

(Il boit une partie du vin, et passe la coupe à Aquila.)

AQUILA.

Merci, César.

(Il boit.)

STELLA, offrant la corbeille.

Un fruit ?

CALIGULA.

Oui, je prends cette pomme;
Mais, pareil au berger dont Vénus fit un dieu,
Ce n'est que pour la rendre à la plus belle... Adieu !

JUNIA.

Adieu, consul ! Adieu, mon noble fils ! j'espère
Que nous te reverrons à Baïa.

CALIGULA.

Oui, ma mère.

AQUILA.

Salut, César.

STELLA.

Salut.

(Il commence à faire nuit.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors CALIGULA et AFRANIUS.

JUNIA.

Eh bien, pour l'empereur,
Enfant, conserves-tu toujours même terreur?

STELLA.

Non, ma mère ; César paraît bon, César t'aime,
Comment pourrais-je donc ne pas l'aimer moi-même?

JUNIA.

Et tois, mon fils?

AQUILA.

César a respecté nos lois,
César n'a jamais fait aucun mal aux Gaulois;
Les dieux gardent César de douleur et de peine !...

JUNIA.

Bien!... Mon fils a, je crois, droit de cité romaine?

AQUILA.

Je suis né sous le droit latin; mais, dès longtemps,
Ayant rempli là-bas des emplois importants,
J'ai rang de citoyen.

JUNIA.

Tu sais qu'il est d'usage,
En ce cas, toute fois qu'on achève un voyage,
Chez le préteur urbain d'aller, le même jour,
Pour faire constater arrivée ou retour :
Le préteur Lentulus non loin d'ici demeure...
Pour cette course, à peine il faut le quart d'une heure,
Allez donc, mes enfants... Revenez aussitôt.

AQUILA.

Sois tranquille, ma mère.

JUNIA, embrassant sa fille.

Au revoir.

STELLA.

A bientôt.

SCÈNE VIII

JUNIA, PHOEBÉ, entrant et allumant un grand candélabre de bronze.

JUNIA.

Phœbé!

PHŒBÉ.

Maîtresse?

JUNIA.

Viens. As-tu, selon mon ordre,
De ce premier moment réparé le désordre?

PHŒBÉ

Je l'ai fait.

JUNIA.

Les parfums?

PHŒBÉ.

Attendent préparés.

JUNIA.

L'officine des bains?

PHŒBÉ.

Chauffe, et, quand vous voudrez,
Sans crainte de retard, vous pourrez vous y rendre.

JUNIA, frissonnant.

Phœbé!...

PHŒBÉ.

Quoi?

JUNIA.

N'as-tu pas?...

(Écoutant.)

Rien!... Je croyais entendre
Comme des cris... Dis-moi, la chambre de Stella...
Est-elle?... Écoute donc!

PHŒBÉ.

De quel côté?

JUNIA, étendant la main du côté où sont sortis ses enfants.

Par là.

PHŒBÉ.

Rien.

JUNIA.

Non... As-tu choisi sa chambre bien-aimée,
Et dans les lampes d'or versé l'huile embaumée?

PHŒBÉ.

Oui, moi-même.

AQUILA, dans le lointain.

Ma mère !

JUNIA.

Ah ! cette fois, j'y cours !
Une plaintive voix appelle du secours ;
Tu vois, ce n'était pas une vaine chimère.

AQUILA, plus rapproché.

Ma mère !

JUNIA, se précipitant vers la porte.

C'est la voix d'Aquila ! Viens !

SCÈNE IX

LES MÊMES, AQUILA, puis LE PRÉTEUR URBAIN, PROTOGÈNE, DEUX TÉMOINS, DEUX LICTEURS.

AQUILA, l'épée à la main, les habits en désordre et pleins de sang, s'élançant en scène et rencontrant Junia à la porte.

Ma mère !

JUNIA, reculant épouvantée.

Qu'as-tu fait de Stella ?

AQUILA, étouffant.

Des brigands...

JUNIA.

Honte à toi !
Tu l'as mal défendue.

AQUILA, lui montrant ses blessures.

Oh ! mais regarde-moi !

JUNIA.

Du sang !

AQUILA, vivement.

Le mien.

JUNIA.

Blessé ?

AQUILA.

Qu'importe !

JUNIA.

Mais ma fille ?

AQUILA.

Ils étaient dix !... Écoute, assemble ta famille;
Armons tout et courons... Oh! je les rejoindrai,
Ma mère, et, par le ciel ! oui, je te la rendrai.

JUNIA, égarée.

Oui, tu l'as dit; c'est bien, qu'on s'arme et qu'on s'apprête,
Esclaves, serviteurs, et courons tous...

(Le Préteur urbain, Protogène et les deux Témoins paraissent à la porte. Ils sont suivis de Licteurs.)

LE PRÉTEUR.

Arrête !

JUNIA.

Que veux-tu?

AQUILA.

C'est encor quelque autre trahison.

JUNIA.

A moi, mes serviteurs!

LE PRÉTEUR.

Silence ! En ta maison
Tu viens de recevoir, aujourd'hui même, femme,
Un esclave gaulois que son maître réclame.

JUNIA.

Tu te trompes.

LE PRÉTEUR.

Assez.

JUNIA.

Nul fugitif...

LE PRÉTEUR, appelant.

Holà !

JUNIA.

N'est venu, je te dis.

PROTOGÈNE, s'avançant et montrant Aquila.

Tu mens, car le voilà.

AQUILA.

Esclave, moi ?

PROTOGÈNE.

Toi !

AQUILA.

Moi ?

PROTOGÈNE.

M'oses-tu méconnaître...

Moi, ton maître?

AQUILA.

Toi? toi?

PROTOGÈNE.

Moi-même!

AQUILA.

Toi, mon maître?

Préteur, cet homme est fou!

PROTOGÈNE.

Préteur, j'ai mes témoins.

JUNIA.

Mais c'est mon fils.

LE PRÉTEUR.

Silence!

JUNIA.

Entendez-moi du moins!

LE PRÉTEUR, aux Témoins.

Avancez.

AQUILA, les amenant violemment.

C'est cela, regardons-nous en face!

Me reconnaissez-vous?

PREMIER TÉMOIN.

Oui.

AQUILA.

Vous dites?

JUNIA.

De grâce,

On te trompe, préteur, écoute... un seul moment

AQUILA.

Vous me reconnaissez, moi... moi?

PREMIER TÉMOIN.

Parfaitement.

LE PRÉTEUR, présentant aux Témoins deux pierres qu'il a ramassées dans la cour.

Jurez.

PREMIER TÉMOIN.

Par *Jupiter*, par le divin Auguste

Je jure dans tes mains que la demande est juste,

(Montrant Aquila.)

Et que je reconnais cet homme que voilà

(Montrant Protogène.)

Pour l'esclave acheté, payé par celui-là.
Si je mens, Jupiter loin de lui me rejette,
Ainsi que ce caillou que loin de moi je jette.

(Il jette la pierre derrière lui.)

LE PRÉTEUR, au deuxième Témoin.

Fais-tu même serment?

DEUXIÈME TÉMOIN.

Je le fais.

AQUILA, anéanti et laissant tomber son épée.

Imposteurs!

LE PRÉTEUR.

Tout est dit; emmenez cet esclave, licteurs.

(Les Licteurs s'emparent d'Aquila, et tous sortent, excepté Junia.)

SCÈNE X

JUNIA, seule.

Seule!... Aquila... Stella!... Seule! oh! le sort avide
A tout pris... La maison comme mon cœur est vide!
Et cela devant moi! cela devant mes yeux!...
Au foyer domestique, à l'autel de mes dieux,
Encor tout couronnés des fleurs que j'ai tressées,
Quand je priais pour eux! prières insensées!

(Marchant vers les dieux.)

Qui vous ôta la force ou qui vous aveugla,
Que vous n'avez pas vu ce qui s'est passé là?
Ou bien que, l'ayant vu, pour les réduire en poudre,
Vous n'ayez pas sur eux fait descendre la foudre?
En quels jours vivons-nous? et nos temps odieux,
Changés pour les mortels, le sont-ils pour les dieux?
O simulacres vains! quand vous étiez d'argile,
Une mère pouvait vous confier sa fille;
Dans sa virginité vous gardiez ce trésor.

(Portant la main sur eux.)

Mais, depuis qu'on vous fait d'airain, de marbre ou d'or,

Stériles défenseurs, égoïstes emblèmes,
Vous n'avez plus de soin qu'à vous garder vous-mêmes;
Quand vient la trahison, vous détournez les yeux!

(Les brisant et les foulant aux pieds.)

Soyez anéantis! vous êtes de faux dieux!

ACTE DEUXIÈME

Une terrasse du palais de César au mont Palatin. Elle est entourée d'une galerie régnant en dehors d'une colonnade; elle est toute tendue d'étoffe attalique, et à la manière du vélarium d'un théâtre. Deux portes latérales. Une porte au fond sortant du plancher et figurant le haut d'un escalier tournant. A droite du spectateur, un lit de bronze. A gauche, une table avec un coffre en bois de cèdre. Au lever du rideau, un orage terrible gronde.

SCÈNE PREMIÈRE

CALIGULA; PLUSIEURS ESCLAVES.

CALIGULA, se cramponnant à deux Esclaves.

Demeurez tout le temps qu'au-dessus de ma tête,
Esclaves, grondera cette horrible tempête;
Tant qu'un dernier éclair sillonnera les cieux,
Esclaves, sur vos jours, ne quittez pas ces lieux.
C'est le maître du ciel dont la jalouse rage
Dirige contre moi cet effroyable orage.
O Jupiter Tonnant, apaise ton courroux!
Je ne suis pas dieu! non. Un éclair! à genoux!..
Allons, encore un coup qui passe sans m'atteindre.

UN ESCLAVE.

Maître, l'orage fuit, et tu n'as rien à craindre.

CALIGULA.

Dis-tu vrai? Par les dieux protecteurs des serments,
Je jure d'affranchir toi, ta femme...

(Un coup de tonnerre.)

Tu mens.

L'ESCLAVE.

César voit que le bruit s'éloigne.

CALIGULA.

Ah! oui, c'est juste.
Écoute, Jupiter! je te veux, comme Auguste,
Fonder un temple...

(Éclair.)

Attends!... que soutiendront...

(Tonnerre.)

Encor!...
Des colonnes de bronze et des chapiteaux d'or.
L'ouragan diminue enfin, et je respire.
Je suis toujours César, l'arbitre de l'empire,
Le maître souverain... tout-puissant en tout lieu,
Devant qui Rome tremble et qu'elle appelle dieu.
Ah! la foudre, effrayée, a fui devant ma gloire,
Et Jupiter, vaincu, me cède la victoire.
Allez! et que pas un ne reste en cette erreur
Que Caïus est un homme et que César eut peur.

SCÈNE II

PROTOGÈNE, CALIGULA.

PROTOGÈNE.

Sois tranquille, César, ni torture ni gêne
Ne tireraient rien d'eux.

CALIGULA.

Ah! c'est toi, Protogène?
Crois-tu que l'ouragan soit tout à fait passé?

PROTOGÈNE.

Oui, le dernier éclair au ciel est effacé;
De tout danger présent Jupiter nous délivre.

CALIGULA.

N'y pensons plus alors, et laissons-nous revivre.
Eh bien, dans l'entreprise avons-nous réussi?

PROTOGÈNE.

Oui.

CALIGULA.

La blanche colombe...?

PROTOGÈNE.

Elle doit être ici,

CALIGULA.

A notre ardent Gaulois a-t-on mis les entraves?

PROTOGÈNE.

Ce soir, on le conduit au marché des eselaves.

CALIGULA.

Allons! je suis encore le maître du destin.

PROTOGÈNE.

César en doutait-il? En effet, ce matin,
César est pâle.

CALIGULA.

Un rêve, ensuite cet orage.

PROTOGÈNE.

César n'ignore pas que tout rêve est présage.

CALIGULA.

Celui-là qui saurait trouver un sens au mien,
Par Drusille! serait un grand magicien.

PROTOGÈNE.

César a quelquefois éprouvé ma science;
En veut-il de nouveau faire l'expérience?

CALIGULA.

Soit! écoute-moi donc... Serein et radieux,
J'étais assis au ciel près du maître des dieux,
Quand vers moi tout à coup il tourne un front austère,
Et, me poussant du pied, me lance sur la terre.
Je crus soudain passer de l'Olympe au néant;
Enfin j'allai rouler au bord de l'Océan.
Le reflux emportait les flots loin de leur rive;
Mais voilà qu'aussitôt l'heure du flux arrive,
Et, changeant de couleur, que l'onde, s'avançant,
De verte qu'elle était, prit la teinte du sang.
Je voulus fuir; mais, faible ainsi qu'en une orgie,
Je fus rejoint bientôt par cette mer rougie,
Qui, passant la limite assignée à ses eaux,
Enveloppa mes pieds de ses mille réseaux,
Et, sûre que j'étais enchaîné sur la plage,
Alors continua d'envahir son rivage!
Cependant, par le flot me voyant submerger,
J'appelais du secours, ne sachant pas nager,
Lorsqu'une voix sans corps, effroyable mystère,

Répondant à mes cris, m'ordonna de me taire.
J'obéis, et tout fut au silence réduit,
Car cette onde en roulant ne faisait aucun bruit,
Et se gonflait pourtant, si bien que ma poitrine
Commençait d'étouffer sous la vague marine.
J'espérais que la mer cesserait de monter,
Quand, prodige nouveau, terrible à raconter,
Chaque flot élevé sur la sanglante plaine
A son rouge sommet prit une tête humaine,
Et ces têtes étaient à tous ceux dont les jours
Furent tranchés par moi... La mer montait toujours!
Je vis passer ainsi devant moi sur l'abîme
Depuis Antonia, ma première victime,
Jusqu'à ce Cassius Longenus, mort d'hier,
Dont l'oracle m'avait dit de me défier :
Chaque tête jetant, avec sa bouche blême,
Un nom que je savais aussi bien qu'elle-même.
Cela dura longtemps, car nos morts sont nombreux!
Enfin, me réveillant de ce sommeil affreux,
Haletant, l'œil hagard, sur mon lit je me lève,
Et trouve l'ouragan continuant mon rêve.
De ce double présage alors épouvanté,
J'ai fui, mêlant ensemble et rêve et vérité,
Jusqu'à ce que le jour, ennemi du mensonge,
Ensemble eût emporté la tempête et le songe.

PROTOGÈNE.

César! il ne faut pas, de soi-même oublieux,
Négliger les avis envoyés par les dieux.
A Rome, en ce moment, quelque chose s'apprête
Qui ressemble à ton songe, ainsi qu'à ta tempête.

CALIGULA.

Et quoi donc ?

PROTOGÈNE.

Le blé manque à nos greniers.

CALIGULA.

Le blé?

PROTOGÈNE.

Oui, César, et, hier soir, le peuple, rassemblé,
A, dès qu'il a connu la nouvelle funeste,
Forcé les magasins pour en piller le reste.

CALIGULA.

Et comment donc le blé peut-il manquer?

PROTOGÈNE.

Comment?

Parce que l'Italie entière, en ce moment,
Où poussaient autrefois de nourrissantes gerbes,
A semé des palais et des maisons superbes;
De sorte qu'un jour vint où palais et maisons
Ont sous leurs pieds de marbre écrasé les moissons,
Et qu'il fallut chercher de plus grasses contrées
Pour nourrir deux fois l'an nos famines dorées;
Ce qui fait qu'aussitôt que, défendant l'abord,
Un vent capricieux qui s'élève du port
Repousse quelque temps vers la mer en furie
La flotte de Sicile ou bien d'Alexandrie,
Alors, de ses greniers voyant bientôt la fin,
Le Latium entier comme un seul homme a faim,
Et, comme un mendiant, vient demander l'aumône
A César, empereur, et préfet de l'annone.

CALIGULA.

Bien ! comme un mendiant insensible à l'affront,
Qu'il vienne! et sous mon pied je courberai son front;
Car je suis las de voir ce peuple insatiable
Incessamment nourri des miettes de ma table;
Et, puisqu'il est trop fier pour récolter son pain,
Et qu'il manque de blé... tant mieux! il aura faim.
N'est-il pas un devin qui lise dans les astres,
Et me vienne annoncer pour lui d'autres désastres?
Car je le hais si fort, que j'offrirais beaucoup
Pour qu'il n'eût qu'une tête et la couper d'un coup.

PROTOGÈNE.

César ne veut-il pas qu'on arrête la course
De la rébellion, faible encore à sa source?

CALIGULA.

Non, laisse-la sortir de son obscur séjour,
Et, quand viendra son flot déborder au grand jour,
Sans relâche pressant sa retraite craintive,
Nous le forcerons bien de regagner sa rive;
Puis nous le châtirons avec nos fouets hardis,
Ainsi qu'à l'Hellespont Xerxès a fait jadis!
Ce danger-là n'est point de ceux que je redoute.

PROTOGÈNE.

César veut-il savoir le nom des chefs?

CALIGULA.

Sans doute!
Mais, pour conduire à fin ce projet hasardeux,
Sont-ils beaucoup au moins?

PROTOGÈNE.

Non, ils ne sont que deux.

CALIGULA, souriant avec mépris.

Voyons.

PROTOGÈNE.

C'est Annius que le premier se nomme;
Sa noblesse remonte aux premiers jours de Rome;
Le second, Sabinus, un tribun, que je croi;
Homme sans race, au reste.

CALIGUL

A merveille! ouvre-moi
Ce coffre, et tires-en les livres qu'il renferme :
Tous les deux de leurs jours demain sauront le terme,
Et ce terme, fixé, n'aura point de retard.

PROTOGÈNE, tirant du coffre deux livres sur lesquels les titres sont écrits en lettres de bronze doré.

César veut-il le *glaive*, ou veut-il le *poignard?*

CALIGULA.

Le glaive!...

(Prenant un roseau, le trempant dans l'encre et écrivant.)

Réservons l'arme qui doit feindre
Pour ceux à qui je fais cet honneur de les craindre;
Car c'est un luxe vain que, pour de tels héros,
Payer des assassins quand on a des bourreaux.

PROTOGÈNE.

César connaît le fond de la vertu romaine.

CALIGULA.

Prends les prétoriens et la garde germaine,
Et par les souterains amène et conduis-les
Dans les caveaux voûtés qui sont sous ce palais;
Surtout garde-toi bien que personne les voie.
Maintenant, Claudius.

PROTOGÈNE.

Tu veux?...

CALIGULA.

Qu'on me l'envoie.
J'ai, pour me conseiller, besoin d'un grand penseur,
Puis il me plaît assez d'avoir mon successeur,
Quand je suis à régler des affaires pareilles,
Pas trop loin de mes yeux et près de mes oreilles.

PROTOGÈNE.

Et Messaline?

CALIGULA.

Après?

PROTOGÈNE.

Veux-tu la voir aussi?

CALIGULA.

Sois tranquille, elle sait quel chemin mène ici,
Et peut-être déjà que, ce matin, m'arrive
Avec Afranius notre belle captive.

PROTOGÈNE.

A propos, j'oubliais... Ton médecin Cneius
A fait chez le préteur citer Afranius.

CALIGULA.

Dans quel but?

PROTOGÈNE.

Dans le but très-juste qu'il lui paye
Trente talents en bonne et valable monnaie,
Qu'il promit pour savoir l'instant où, sans hasard,
Il pouvait dévouer sa tête pour César.

CALIGULA.

C'est bien, merci.

(La porte s'ouvre; Afranius paraît.)

SCÈNE III

LES MÊMES, AFRANIUS.

AFRANIUS.

César!

CALIGULA.

Justement, c'est notre homme!
Salut, consul.

AFRANIUS.

César tient-il prête la pomme?

CALIGULA.

La déesse Vénus est-elle déjà là?

AFRANIUS.

Oui, César, elle attend.

CALIGULA.

Bien; qu'elle vienne.

AFRANIUS, appelant un Esclave.

Holà!

(Il lui donne des ordres tout bas.)

CALIGULA, à Protogène.

Passe chez Claudius au retour des casernes.

PROTOGÈNE.

Et s'il manque au palais?

CALIGULA.

Qu'on le cherche aux tavernes.

(Il fait sortir Protogène par la porte à droite.)

AFRANIUS, s'approchant.

César n'oubliera pas que c'est moi...

CALIGULA.

Non vraiment;
Et César sait le prix que vaut un dévouement.

AFRANIUS.

Par où César veut-il maintenant que je sorte,
Pour ne pas rencontrer Stella?

CALIGULA, le conduisant à la porte de gauche.

Par cette porte.
Adieu, consul.

AFRANIUS.

César ne commande plus rien?
D'ailleurs, je reviendrai.

CALIGULA.

César l'espère bien.

(Afranius sort.)

SCÈNE IV

CALIGULA, seul.

Allons, et maintenant viens, ô ma beauté blonde,
Viens, car César t'attend; César, maître du monde,

César, que tout un peuple implore pour ses jours,
Et qui répond: « Plus tard!... je suis à mes amours. »
Oui, j'aime, de mon lit, à voir ce peuple esclave
Gronder comme un volcan et répandre sa lave;
Par ses tressaillements mes plaisirs sont bercés,
Et, si je veux dormir, alors je dis: « Assez. »
Oui, j'aime à deviner que, dans sa frénésie,
Rôde à l'entour de moi l'ardente jalousie
De cette Messaline à l'œil sombre et perçant,
A la bouche de feu qui mord en embrassant;
Que je veux torturer un jour, pour savoir d'elle
D'où me vient cet amour étrangement fidèle,
Qui me laisse parfois chercher d'autres amours,
Mais qui dans ses liens me ressaisit toujours.
Oui, voilà ce qu'il faut à mes ardeurs blasées.
Tombez donc sur mon cœur, orageuses rosées,
Grondez, transports jaloux! rugis, rébellion,
Et servez de concert aux plaisirs du lion!

SCÈNE V

CALIGULA, assis; STELLA, conduite par deux hommes.

STELLA.

Où suis-je, et pourquoi donc m'avez-vous enlevée?
Quel est ce palais?

(Apercevant Caligula.)

Ah! César!

(Courant à lui et tombant à genoux.)

Je suis sauvée!

(Ceux qui l'ont amenée sortent.)

César, tu ne sais point que les gens que voilà
A ma mère m'ont prise en frappant Aquila,
Et qu'ils n'ont pas voulu retourner en arrière,
Malgré ma douloureuse et constante prière.
Ah! ce sont des méchants qui ne respectent rien,
Et tu les puniras.

CALIGULA.

Je m'en garderai bien.

STELLA.

Quoi ! tu peux tolérer un semblable désordre?
César, ce qu'ils ont fait...

CALIGULA.

Ils l'ont fait par mon ordre
Ils avaient mission de te conduire ici,
Et je les punirais s'ils n'avaient réussi.
Je t'aime, et te voulais revoir morte ou vivante.
Cela t'étonne, enfant?...

STELLA.

Oh ! cela m'épouvante !

CALIGULA.

C'est ainsi que j'en use avec mes bons Romains.
Ignorais-tu cela ?... Pourquoi donc dans mes mains
Jupiter eût-il mis sa puissance suprême,
Sinon pour que je fisse ainsi qu'il fait lui-même?
Seule veux-tu nier les dons qu'il m'accorda ?
Allons, adoucis-toi; viens, ma belle Léda.
Je sais que des vertus tu suis la route austère,
Mais un dieu t'affranchit des devoirs de la terre ;
Ne repousse donc plus ton divin ravisseur.

STELLA.

César, n'oubliez pas que je suis votre sœur.

CALIGULA.

Eh ! mais je m'en souviens, ce me semble, au contraire,
Et je fus de tout temps un bien excellent frère.
Mes trois sœurs ont été mes femmes tour à tour
Et pour Drusille on sait que tel fut mon amour,
Que, lorsqu'elle mourut, poussé d'un noir génie,
J'ai couru comme un fou toute la Campanie,
Et que, depuis ce jour, quand je fais un serment,
Par sa divinité je jure constamment.
Eh bien, je t'aimerai comme j'aimais Drusille ;
Mais les dieux complaisants et le destin docile
Nous feront, je l'espère, une plus longue ardeur.

(L'entourant de son bras.)

Viens donc, ma bien-aimée!

STELLA, abaissant son voile et croisant ses deux mains sur sa poitrine.

A moi, sainte pudeur !
Sur mon front rougissant viens épaissir mon voile.

CALIGULA.

C'est un tissu trop fin pour cacher une étoile.
Et puis tu me parais mal comprendre en ce jour
Que l'amour de César, ainsi qu'un autre amour,
N'a pas l'heureux loisir d'attendre qu'on lui cède,
Et que le sort lui mit, pour lui venir en aide,
Au cas où d'un refus il essuierait l'affront,
Le glaive dans la main et la couronne au front.
Enfant, ne fais donc pas de plus longues méprises,
Et songe, il en est temps ! qu'où tu vas, tu te brises,
Que ton bras est débile et que le mien est fort,
Et que, si je le veux, à l'instant, sans effort,

(Lui arrachant son voile.)

Comme cette rica que de ton front j'arrache
Pour voir en liberté les traits qu'elle me cache,
Chaldéen renommé par mes enchantements,
Je puis faire tomber ces vains ajustements,
Et, si dans ma vengeance un doux mot ne m'arrête,
Après eux et comme eux faire tomber ta tête.

STELLA, tombant à genoux.

O mon Dieu, donne-moi la force de souffrir,
Et pardonne ma mort à qui me fait mourir !

CALIGULA, la relevant.

Eh bien donc...

JUNIA, derrière la porte du fond.

Je vous dis qu'à César je suis chère,
Et que j'entre à toute heure.

STELLA, voulant s'élancer vers la porte.

O ma mère !

(Caligula l'arrête et lui met la main sur la bouche. D'une voix étouffée.)

Ma mère !

CALIGULA, l'entraînant vers la porte à droite, ouvrant cette porte et remettant Stella à des Esclaves.

Emmenez cette enfant et sur elle veillez;
Vous m'en répondez tous sur votre tête. Allez !...

(On entraîne Stella.)

SCÈNE VI

CALIGULA, JUNIA.

CALIGULA, courant à la porte du fond, où frappe Junia, et ouvrant cette porte lui-même.

Pourquoi n'ouvre-t-on pas? Pardonne-moi, nourrice,
J'ai reconnu ta voix; que me veux-tu?

JUNIA.

Justice!
On m'a pris mon enfant, on m'a volé ta sœur,
César!

CALIGULA.

Et connais-tu l'infâme ravisseur?

JUNIA.

Non; mais je viens à toi, le front couvert de poudre,
A toi, le tout-puissant, à toi qui tiens la foudre,
A toi, mon fils, à toi qui sais tout comme un dieu,
Redemander ma fille; à toute heure, en tout lieu,
Ton bras impérial peut librement s'étendre,
Et chez les plus puissants aller me la reprendre.
César, rends-moi Stella, ma fille, mon enfant,
Et vraiment tu seras l'empereur triomphant,
Qui, d'une main frappant l'ennemi comme un homme,
De l'autre, comme un dieu, sèche les pleurs de Rome.

CALIGULA.

Mais sais-je où la trouver, ma mère?

JUNIA.

Écoute-moi.
Ne perdons pas de temps... Viens!... j'irai devant toi;
L'instinct me guidera, noble fils d'Agrippine,
Comme il guida Cérès poursuivant Proserpine;
Et, comme elle allumant deux flambeaux tour à tour,
Pour chercher ma Stella la nuit comme le jour,
J'irai sans m'arrêter, dans mes douleurs amères,
Sur ma route, à grands cris, interrogeant les mères,
Et suivant tous chemins qui me seront offerts,
Dût celui qu'elle a pris me conduire aux enfers.

CALIGULA.

Mais Aquila nous peut aider dans cette tâche.

JUNIA.

Ah ! qu'un amour de mère est égoïste et lâche !
Je ne t'avais pas dit... je l'avais oublié...
Qu'ils l'ont, comme un esclave, abattu, pris, lié,
Conduit je ne sais où ! Tu vois bien qu'il est juste
A toi, César, à toi, le petit-fils d'Auguste,
De punir sans retard deux crimes odieux
Qui se sont accomplis près de toi, sous tes yeux ;
Et qu'il ne se peut pas que ta sœur outragée
Ait rougi d'un affront et ne soit pas vengée.

CALIGULA.

Enfin accuses-tu quelque noble Romain?

JUNIA.

Non, j'ai senti le fer et n'ai pas vu la main.
Mais d'avance on connaît ceux-là que sans injure
On devra soupçonner d'un rapt ou d'un parjure.
Plus d'un, autour de toi, du fait est coutumier :
Ton oncle...

CALIGULA.

Claudius?

JUNIA.

Oui, lui tout le premier.

CALIGULA, avec mépris.

Tu lui fais trop d'honneur lorsque tu le condamnes ;
Il faut à Claudius de basses courtisanes,
Voilà tout.

JUNIA.

Cherea peut être soupçonné...

CALIGULA, avec l'air du doute.

Le crime est bien pesant pour un efféminé
Qui, couché sur des fleurs, à Vénus boit sans trêve
Dans une coupe d'or plus lourde que son glaive.

JUNIA.

Sabinus...

CALIGULA, souriant.

Celui-là, nourrice, pour l'instant,
S'occupe avec succès d'un soin plus important :
Il conspire.

JUNIA.

Malheur!

CALIGULA.

Et maintenant, écoute.
Le coupable est un noble, homme puissant, sans doute,
Qui peut, craignant de voir ses crimes avérés,
Étendre jusqu'à toi ses coups désespérés.

JUNIA.

Soit !... il m'a fait la vie et non la mort amère.

CALIGULA.

Mais, moi, je dois veiller sur les jours de ma mère;
Tu ne sortiras plus; je veux, dès ce moment,
Te loger au palais, dans un appartement
Où, de peur que te suive une trame imprévue,
Mes soldats les plus sûrs te garderont à vue.
Quant à ma sœur, c'est moi qui la retrouverai.

JUNIA.

Oh ! je t'aimais, mon fils, mais je t'adorerai
Comme un dieu ! Ne perds pas une journée, une heure.

CALIGULA.

Si je perds un instant, ma mère, que je meure !
César ne promet pas vainement : de ma main
Ta fille te sera remise.

JUNIA.

Quand ?

CALIGULA.

Demain.

JUNIA.

O mon fils, mon César, mon empereur, mon maître !
Avec ce mot, demain, tu viens de me soumettre?
Où me faut-il aller? Conduis-moi, me voilà.
Oh ! demain, m'as-tu dit? demain ?

CALIGULA.

Oui.

JUNIA, tressaillant au bruit du Peuple qui commence à s'amasser au pied du palais.

Qu'est cela ?

CALIGULA.

Rien ! la réalité seulement suit le rêve.

JUNIA.

Ce bruit ?

CALIGULA.

C'est l'Océan qui monte sur la grève
Mais nous pouvons d'ici déjouer ses complots,

(Frappant du pied.)

Et ce roc est, ma mère, à l'épreuve des flots.

(Ils sortent par la porte du fond; au même moment, Messaline lève la tapisserie de la porte à gauche et les suit des yeux.)

SCÈNE VII

MESSALINE, seule.

Bien! écarte avec soin la fille de la mère,
Commande à chaque porte une garde sévère;
Malgré l'éloignement, et les soldats et toi,
Je les rapprocherai, s'il me convient, à moi.
Par Vénus! contre lui César même conspire,
Et le peuple est tout prêt pour un autre. Oh! l'empire,
L'empire à qui le monde apporte ses tributs,
Avec un empereur pareil à Claudius,
C'est-à-dire un manteau pour voiler notre épaule,
C'est-à-dire un acteur chargé d'un mauvais rôle,
Qui nous laisse fouiller, selon notre vouloir,
Dans cette mine d'or qu'on nomme le pouvoir!
Oh! malheur au dragon qui de mes mains avides
Défend seul ce nouveau jardin des Hespérides,
Qui du seuil me permet d'entrevoir ses fruits d'or,
Et qui veut m'empêcher d'atteindre à mon trésor!
Vainement par instinct contre moi tu te dresses,
Serpent des voluptés! un jour, de mes caresses
Je n'aurai qu'à serrer les liens assouplis,
Et je t'étoufferai dans mes mille replis!

SCÈNE VIII

CALIGULA, MESSALINE.

CALIGULA.

Je m'étonnais déjà de ne t'avoir point vue!

MESSALINE.

Je savais à César une tendre entrevue,

Et je ne voulais pas, dans un si doux moment,
Distraire l'empereur par mon empressement.

CALIGULA.

Nous sommes, ce matin, d'humeur bien complaisante;
Prends garde à toi, César !

MESSALINE.

Mon Jupiter plaisante;
Il imite le dieu dont il a pris le nom,
Et je ne serai pas plus fière que Junon.

CALIGULA.

O femme être mobile et changeant comme l'onde!

MESSALINE.

Eh bien, que dit César de cette beauté blonde?
Ses yeux bleus auraient-ils les funestes pouvoirs
De lui faire oublier à jamais les yeux noirs?
Ces femmes ont, dit-on, des grâces langoureuses
Dont le charme est puissant aux âmes amoureuses;
César est-il séduit par ces molles ardeurs?

CALIGULA.

Si César est séduit, ce n'est que par des pleurs.

MESSALINE.

Quoi! déjà l'innocente a répandu des larmes?
Oh! que nous savons bien toutes quels sont nos charmes,
Et combien est plus doux que le doux Orient
Un visage à la fois pleurant et souriant!

CALIGULA.

C'était, je m'y connais, une douleur amère,
Et des refus réels, j'en suis bien sûr.

MESSALINE.

Chimère!
Si César eût subi l'affront de ses refus,
L'audacieuse enfant déjà ne vivrait plus.

CALIGULA.

Ah! voilà que Junon dans sa colère oublie
Quel empire nous tient et quelle loi nous lie,
Et que tout front échappe au coup qu'il mérita,
Tant qu'il peut se parer du bandeau de Vesta.

MESSALINE.

Les filles de Séjan, dans un cachot jetées,
S'étaient sous cette égide en effet abritées:

Tibère leur choisit un geôlier de sa main,
Et toutes deux pouvaient mourir le lendemain.

CALIGULA.

Merci, l'avis est bon en ce qui me regarde,
Surtout!

MESSALINE.

Que dit César?

CALIGULA.

Que c'est moi qui la garde,
Et que, ne sachant point d'homme à qui me fier,
Je ne lui compte pas donner d'autre geôlier.
Mais on vient : c'est assez; sur ce point bouche close;
Car nous allons avoir à parler d'autre chose.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PROTOGÈNE, puis CHEREA, puis CLAUDIUS, AFRANIUS

PROTOGÈNE.

Les ordres de César sont remplis.

CALIGULA.

Je le sais.

PROTOGÈNE.

Que veut encor César?

CALIGULA.

Six licteurs!

PROTOGÈNE.

Est-ce assez?

CALIGULA.

Oui.

PROTOGÈNE.

Claudius est là.

CALIGULA.

Qu'il vienne.

PROTOGÈNE.

Seul?

CALIGULA.

N'importe.
Que tous puissent entrer, mais que pas un ne sorte.

MESSALINE.

Que veut dire ce bruit au pied du Palatin?

CALIGULA.

Ouvre donc ces rideaux à l'air pur du matin;
Le ciel est radieux, et son dernier nuage
A disparu, chassé par l'aile de l'orage.

MESSALINE.

Écoute donc, César! César, n'entends-tu pas?

CLAUDIUS.

Salut, César; sais-tu ce qui se passe en bas?

CALIGULA.

Ah! c'est toi, Claudius? Le ciel te soit propice;
Je t'ai fait appeler pour me rendre un service.

CLAUDIUS.

Parle.

CALIGULA.

Je te sais maître en l'art des orateurs.

CLAUDIUS.

César me flatte.

CALIGULA.

Non... Voilà : les sénateurs,
Sachant de mon cheval le merveilleux mérite,
Sont venus, l'autre jour, lui faire une visite.
Le président alors à ce noble animal
A dit un long discours, et qui n'était pas mal,
Mais auquel, à défaut d'avoir appris le nôtre,
Nous n'avons pu, ma foi, répondre l'un ni l'autre.
Comme le cas se peut présenter de nouveau,
D'avance, Claudius, tire de ton cerveau
Quelque chose de bien. Je pensais à Sénèque;
Mais c'est un vrai pédant, rat de bibliothèque,
Qui croit qu'à l'éloquence il dresse un monument
En entassant des mots, poussière sans ciment.

LE PEUPLE, d'en bas.

Du blé!

CHEREA.

Salut, César; j'accours prendre tes ordres
Après avoir commis d'effroyables désordres,
Le peuple est en tumulte au Forum assemblé.
Tiens! l'entends-tu crier?

LE PEUPLE.

Du blé! César, du blé!

CALIGULA.

Par Drusille! à ta vue, ami, je me rappelle
Qu'entre Muester le Mince et l'histrion Apelle
Un important débat s'est ouvert l'autre soir.
Écoute : il s'agissait simplement de savoir
Si l'on doit au théâtre, avec ou sans la lyre,
Chanter le vers tragique ou seulement le dire..
Ah! te voilà, consul!

AFRANIUS, entrant tout troublé.

Oui, César, oui, c'est moi.

CALIGULA.

Qu'as-tu donc à trembler ainsi?

AFRANIUS.

Je crains pour toi.

CALIGULA.

Vraiment!

AFRANIUS.

Ne vois-tu pas ces hordes insensées
Au pied du Palatin grondantes et pressées?
N'entends-tu pas leurs voix qui menacent d'en bas?

LE PEUPLE.

Du pain! César, du pain!

AFRANIUS.

Ne les entends-tu pas?

CALIGULA.

Tu te trompes, consul : ce sont des cris de fête.

AFRANIUS.

Ne raille pas, César, il y va de ta tête.
En sortant du palais, ces furieux m'ont pris;
Sans gardes, sans licteurs et sans armes surpris,
Je n'ai pu résister.

CALIGULA.

Mais, enfin éclairée,
La foule a reconnu ta majesté sacrée,
Puisque te voilà libre?

AFRANIUS.

Oui; mais il m'a fallu
Prêter entre leurs mains un serment absolu
Que je t'apporterais leur parole rebelle.

CALIGULA.

Ah! tu viens en héraut? Ta mission est belle :
Parle!...

AFRANIUS.

Que j'aille, moi, redire insolemment
Au divin empereur... ?

CALIGULA.

N'as-tu pas fait serment?
Au livre du destin tout serment fait demeure,
Et se doit accomplir lorque arrive son heure.

AFRANIUS.

Je ne transmettrai pas de si coupables vœux,
Que César ne l'ordonne.

CALIGULA.

Eh bien donc, je le veux.

AFRANIUS.

César, depuis un mois, une brise indocile
Repousse loin du port la flotte de Sicile,
Et, du rivage, on voit pilote et matelots
Essayant de lutter en vain contre les flots;
Si bien que, dans un vent si constamment contraire,
Le peuple a cru du ciel remarquer la colère,
Et pense que César aura fait... oh! pardon!
Quelque offense... c'est lui qui parle.

CALIGULA.

Achève donc!

AFRANIUS.

Quelque offense secrète à nos dieux, et que Rome
Porte dans ce moment la peine d'un seul homme
De sorte que le peuple, en sa prévention,
Exige de César une expiation!

CALIGULA.

Oui, le peuple a raison, et sa sagesse est haute;
Oui, César a commis une effroyable faute,
Et Jupiter enfin se sera souvenu
Qu'un serment lui fut fait qui ne fut pas tenu.
Mais réparer le crime est chose encor possible,
Et l'expiation sera prompte et terrible.
Consul, rappelle-toi que l'Aulide en son port
Vit les Grecs enchaînés par un calme de mort :
Le cas était pareil, pareille fut la peine;

Leur chef avait fait vœu d'une victime humaine,
Et puis il avait cru pouvoir impunément
Se jouer de Diane et trahir son serment!
Eh bien, d'Agamemnon, moi, j'ai commis le crime :
Un homme aux dieux pour moi s'est offert en victime.
Et je n'ai pas voulu, faible et compatissant,
De cet homme non plus, moi, répandre le sang;
Mais voilà que des dieux l'implacable colère
Me réclame ce sang par la voix populaire;
Sans doute, en y cédant, mon cœur se brisera,
Mais Jupiter le veut; c'est bien, il coulera!

AFRANIUS.

Que dis-tu ?

CALIGULA.

Que César se dévoue, et que Rome
Ne doit pas expier la faute d'un seul homme.

AFRANIUS.

Grâce!

LE PEUPLE.

Du pain, César!

CALIGULA.

Oui, peuple, je t'entends;
Patience!

AFRANIUS.

César!

CALIGULA.

Oui, dans quelques instants,
De même que les Grecs, après le sacrifice,
Virent soudain le vent redevenir propice,
De même tu verras, sitôt cet homme mort,
Notre flotte rentrer à pleine voile au port.

AFRANIUS.

Je porte de héraut le titre inviolable;
Songes-y bien, César, songes-y!

CALIGULA.

Misérable!

AFRANIUS.

Peuple, à moi!

LE PEUPLE.

Le consul! mort à Caligula!
Le consul! le consul!

CALIGULA.

Tu le veux?

(Précipitant Afranius du haut de la galerie.)

Le voilà.

Reçois, ô Jupiter, ta tardive hécatombe!

CHEREA, à Messaline.

Si nous profitions...

MESSALINE, l'arrêtant.

Vois, le peuple à genoux tombe.

LE PEUPLE.

Gloire à Caligula, l'empereur sans rival!
Qui nous donneras-tu pour consul?

CALIGULA, avec mépris.

Mon cheval.

ACTE TROISIÈME

L'atrium de la maison de Cherea; tout autour les portraits de ses aïeux; à gauche du spectateur, l'autel des dieux lares. Une porte au fond, deux portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE

CHEREA, SON AFFRANCHI.

CHEREA.

Personne n'est venu?

L'AFFRANCHI.

Personne.

(Il s'incline et veut sortir.)

CHEREA.

Bien, demeure.
Il est...?

L'AFFRANCHI.

Nous achevons, maître, la troisième heure.

CHEREA.

C'est bien.

L'AFFRANCHI.

Mon maître encore a-t-il besoin de moi ?

CHEREA.

Oui ; car je crois pouvoir me confier à toi :
Je vais donc te charger d'une mission grave.
Attelle un chariot et va prendre un esclave
Qu'en passant au Forum j'ai ce soir acheté,
Et qu'on a dû me mettre à part, seul, de côté.
Afin qu'il ne conserve aucun espoir de fuite,
Fais-lui lier les mains, bander les yeux ; ensuite,
Pour qu'il ne sache point où tu le conduiras,
Perds-le par des détours ; puis tu l'amèneras.

L'AFFRANCHI.

Faut-il le faire entrer ici même ?

CHEREA.

Sans doute.

L'AFFRANCHI.

Tu seras content, maître.

CHEREA,

Écoute encore, écoute...
Non, rien... Va sans retard, et fais ce que j'ai dit.

SCÈNE II

CHEREA, s'accoudant sur l'autel de ses dieux et se voilant la tête d manteau.

Pardon, mes dieux, pardon, si, muet, interdit,
Chaque fois qu'à vos pieds j'apporte mon hommage,
Du pan de mon manteau je voile mon visage !
C'est que je n'ose point lever sur vous les yeux,
O lares, qui savez ce qu'étaient mes aïeux !
Car, en vous regardant, patriotique emblème,
J'ai honte au fond du cœur de Rome et de moi-même !
De moi qui, jeune d'âge et pourtant vieux soldat,
De nos derniers beaux jours vis le dernier éclat,
Et que Germanicus, j'en ai gardé mémoire,
A fait centurion après une victoire ;
J'espère toutefois que vos regards perçants
De ma feinte mollesse ont pénétré le sens,
Et, dans tous les détours où ma ruse s'applique

Suivi l'amant pieux de la gloire publique.
Oh! si de mes ennuis seulement la moitié
Vous est connue,... alors vous aurez eu pitié :
Pitié quand vous m'avez, d'une voix ridicule,
Vu parler le jargon d'Ovide et de Tibulle;
Pitié quand vous m'avez vu porter mes amours
A cette Messaline, opprobre de nos jours,
Et pitié quand enfin aux insultes du maître
Vous avez vu mon cœur lâchement se soumettre.
Eh bien, vous le savez, tout cela n'est qu'afin
De mener mon projet à sa sanglante fin,
Et vous n'ignorez pas que, pour qu'il réussisse,
Je ne l'ai pas voilé d'un trop long artifice.
Oh! sans doute qu'au temps des antiques vertus,
Ce n'était point ainsi que conspirait Brutus,
Et c'était au grand jour que son poignard stoïque
Vengeait en plein sénat la sainte République!
Mais dans un tel projet était-il affermi,
Alors l'ami pouvait dans le sein d'un ami
Le déposer sans peur, car le secret sublime
Y tombait englouti comme dans un abîme.
Mais, aujourd'hui, soldats, citoyens, sénateurs,
Pour un ami discret offrent cent délateurs;
Si bien que, lorsqu'on veut un cœur loyal et brave,
Il faut l'aller chercher dans le sein d'un esclave.
O mes dieux! faites donc qu'en ce jeune Gaulois
Je trouve ce qu'en vain j'ai demandé cent fois
A ces Romains bâtards, race aveugle et flétrie,
Qui répond par des chants aux pleurs de la patrie.
On entre... Protogène... Et que vient faire ici
Cet espion bourreau?

SCÈNE III

CHEREA, PROTOGÈNE, ANNIUS, SABINUS, entre deux Licteurs.

PROTOGÈNE, s'avançant seul.

Salut, maître. Voici
Deux enfants que César, pour le temps où nous sommes,
Trouve trop disposés à devenir des hommes.
Tous deux ont été pris les armes à la main,

Croyant parler encore au vieux peuple romain,
Et voulant faire croire à notre plébicule
Un mensonge inouï tant il est ridicule :
C'est que, quand le blé manque, elle manque de pain,
Et que, le pain manquant, elle mourra de faim...
Heureusement, la foule a compris l'artifice,
Et nous les a remis pour en faire justice.
Or, le divin César, avant de les juger,
Te charge, Cherea, de les interroger,
Pour que tu saches d'eux si de telles idées
D'autres têtes encor ne sont point possédées.
Il sait ton dévouement, il compte sur ta foi,
Et veut te le prouver.

CHEREA, à part.

Douterait-il de moi ?

PROTOGÈNE, aux deux jeunes gens.

Avancez.

(A Cherea.)

Aussi loin que ton zèle t'emporte,
Ne crains rien ; des soldats veillent à cette porte,
Et, moi-même, en ce lieu je reste pour savoir
Si je n'ai pas de toi quelque ordre à recevoir.

(Il sort avec les Licteurs.)

CHEREA, à part.

Oui, je comprends, c'est bien, que ton zèle funeste
Espionne à loisir ma parole et mon geste :
Tous deux ont dès longtemps étudié, crois-moi,
La langue qu'il convient de parler devant toi.

(Se retournant vers les jeunes gens et les reconnaissant.)

Annius ! Sabinus !

ANNIUS.

Nous connaissions naguère
Un certain Cherea renommé dans la guerre ;
Mais nous ne savions pas qu'infatigable acteur,
Il remplît dans la paix l'emploi de quésiteur.
Soit.

CHEREA.

Parmi les emplois que l'empereur dispense
A titre de faveur ou bien de récompense,
J'engage mon honneur que, quel que soit le mien,
Le soldat n'aura pas honte du citoyen.

ANNIUS.

Que devons-nous penser et de l'un et de l'autre?

CHEREA.

Nos rôles sont tracés, gardons chacun le nôtre,
Et, tant qu'il ne plaît pas au sort de les changer,
Souvenez-vous que c'est à moi d'interroger.

SABINUS.

C'est vrai, par Jupiter! aussi te répondrai-je
Quand tu m'auras offert de m'asseoir.

CHEREA.

Prends un siége.
Et d'abord, Annius, quel génie insensé
A la rébellion aujourd'hui t'a poussé,
Toi, l'héritier d'un nom jusqu'ici plein de gloire?

ANNIUS

C'est qu'il m'est tout à coup venu dans la mémoire
Que l'un de mes aïeux, fameux par ses vertus,
Était mort à Philippe à côté de Brutus.

CHEREA.

Et toi, Sabinus?

SABINUS, jouant avec sa chaîne d'or.

Moi?

CHEREA.

Réponds.

ANNIUS.

Oui, réponds, frère.

SABINUS.

Ma foi, j'ai conspiré, tribun, pour me distraire.
Je suis, depuis huit jours, harcelé par le sort;
Lepidus, le meilleur de mes amis est mort.
J'ai contre le chagrin au jeu cherché ressource;
Le jeu m'a dévoré jusqu'au cuir de ma bourse.
Pour me faire oublier la perte de mon or,
Ma maîtresse restait comme un dernier trésor,
Je cours chez elle... Une heure avant mon arrivée,
L'athlète Sergius me l'avait enlevée!
Le peuple justement, quand m'advint cet ennui,
En tumulte courait; je courus après lui;
Il criait : avec lui, je criai quelque chose,
Comme « Mort à César! » á ce que je suppose,

Et ce fut au moment où je criais plus fort
Qu'on m'a pris; je me suis laissé prendre, et j'eus tort!

CHEREA.

A ce jeu, vous savez, insensés que vous êtes!
Que contre l'empereur vous jouez vos deux têtes?

ANNIUS.

Chacun de nous attend en joueur résigné;
César les prenne donc, c'est juste, il a gagné.

CHEREA.

Maintenant, faudra-t-il recourir aux supplices
Pour vous faire avouer le nom de vos complices?

SABINUS.

Fais comme tu voudras.

ANNIUS.

Des complices, tribun?
Quant à moi, j'eus longtemps l'espoir d'en trouver un;
Mais l'espoir aujourd'hui n'est qu'un éclair dans l'ombre,
Qui brille et disparaît, laissant la nuit plus sombre;
Cet homme, presque enfant, chez les Marses vaincus,
Simple décurion, suivit Germanicus;
Puis, du septentrion remontant à l'aurore,
Jusqu'à Nicopolis il le suivit encore;
Et, revenant enfin, en le suivant toujours,
Vers les champs désastreux, domaines des vautours,
Où blanchirent six ans les os de notre armée,
Il creusa de sa main, à vaincre accoutumée,
Un de ces grands tombeaux où dorment, disparus,
Les soldats que César demandait à Varus.
Mais, depuis, on m'a dit qu'oublieux de sa gloire,
Il avait de ce temps perdu toute mémoire,
Et que, traître à lui-même, il dépensait ses jours
Près d'une courtisane aux banales amours,
Dont il ne s'éloignait quelquefois à grand'peine
Que pour lécher la main qui nous met à la chaîne;
Ce nom jadis si haut et maintenant si bas,
Le connais-tu, tribun?

CHEREA.

Je ne le connais pas.

ANNIUS.

C'est bien!... Peut-on savoir quel sort tu nous destines?

CHEREA.

Vous serez reconduits aux prisons Mamertines,
Et, là, vous attendrez, déplorant votre erreur,
Ce que décidera le clément empereur.

SABINUS.

Tribun, si sa clémence était pour la torture,
Obtiens que des bourreaux nous sauvions la figure,
Afin qu'en descendant demain au sombre lieu,
Nous ne fassions pas peur à Proserpine... Adieu.

SCÈNE IV

CHEREA, seul.

Adieu, pauvres enfants aux âmes fraternelles,
Du feu républicain dernières étincelles,
Qui, vers un noble but trop ardents à courir,
N'ayant pas su l'atteindre, au moins saurez mourir!
Hélas! quoique mon cœur de vos deux cœurs soit frere,
Au sort qui vous attend je ne puis vous soustraire.
Oh! si j'avais pensé qu'à Rome fût encor
Perdue en notre boue une parcelle d'or,
J'aurais si bien cherché, qu'à cette heure au supplice,
Enfants, je marcherais comme votre complice,
Et qu'au même péril trop prompt à m'engager,
Je mourrais avec vous au lieu de vous venger!

SCÈNE V

CHEREA, L'AFFRANCHI, AQUILA, les mains liées, les yeux bandés.

L'AFFRANCHI.

Maître, nous sommes là.

CHEREA.

Bien, tu m'as su comprendre,
Et, maintenant, que nul ne vienne nous surprendre!

L'AFFRANCHI.

Sois tranquille.

(Il sort.)

AQUILA, arrachant le bandeau qui lui couvre les yeux, aussitôt que C lui a délié les mains.

Qu'est tu?

CHEREA.

Ton maître ou ton ami.

AQUILA.

Ne nous expliquons point, en ce cas, à demi,
Et parlons l'un à l'autre avec pleine franchise.

CHEREA.

Parle.

AQUILA.

Jouet d'un crime ou bien d'une méprise,
Malgré les droits sacrés des citoyens romains,
On m'a pris, insulté, mis ces cordes aux mains,

(Il les jette.)

Et sous l'œil du préteur, à Rome, aux bords du Tibre,
Vendu comme un esclave; et pourtant j'étais libre
Oui, libre!... j'en appelle aux dieux de ta maison,
Libre comme l'oiseau dont je porte le nom;
Mais ces affronts auxquels il fallut me soumettre
Ne te regardent point: tu m'as acheté, maître.
On t'a vendu ma chair, et je ne suis plus rien,
Plus rien qu'un homme à toi, ton esclave, ton chien!

CHEREA.

Après?

AQUILA.

Je sais tes droits; tu peux, à ton caprice,
Me frapper, m'enchaîner, ordonner mon supplice;
Tu peux me promener au Forum, aux marchés,
Avec les bras en croix sur la fourche attachés;
Tu peux, me condamnant aux tortures infâmes,
Labourer ma poitrine avec d'ardentes lames,
Ou, plus cruel encor, par un stigmate au front,
En moi de l'esclavage éterniser l'affront:
Voilà tes droits, tu vois que j'en connais le compte,
Et que j'ai mesuré ton pouvoir et ma honte.
Moi, je n'en ai qu'un seul en échange à t'offrir:
Lorsque je le voudrai, j'ai le droit de mourir;
Celui-là, quoique seul, rétablit, l'équilibre,
Si bien que, tu le vois, comme toi je suis libre.

Donc, parlons maintenant, seigneur, si tu veux bien,
Ainsi qu'un citoyen avec un citoyen.

CHEREA.

Soit !

AQUILA.

Fixe ma rançon en prisonnier de guerre ;
Crois-moi, je ne suis point un esclave vulgaire,
Et peux, selon la clause arrêtée entre nous,
Me racheter en or, en chevaux, en bijoux.
Voyons, est-ce de l'or que de moi tu réclames ?
J'en ai pour satisfaire aux plus cupides âmes !
Hélas ! plus que le fer, l'or est chez nous commun.
Donc, si pour ma rançon tu veux de l'or, tribun,
Calcule par talent et non point par sesterce,
Estime-moi le prix d'un satrape de Perse...
Et, si le temps te manque à le compter... c'est bien,
Nous le mesurerons dans ton casque et le mien.

CHEREA.

Merci.

AQUILA.

Je te comprends. Aux armes exercées
C'est vers un autre but que tendent tes pensées ;
Et, pour payer le prix que tu crois que je vaux,
Il m'en coûtera dix de mes plus beaux chevaux !
Sur le sable leur pied ne laisse point de trace ;
Car le vent d'Arabie a fécondé leur race,
Dont, traversant la Gaule, à l'un de mes aïeux
Annibal a jadis fait le don précieux.

CHEREA.

Non, ce n'est point cela.

AQUILA.

Je vois que la tendresse
Destine ma rançon à parer ta maîtresse ;
Soit ; j'ai, pour compléter son brillant attirail,
Des filons de grenat et des bancs de corail,
Des mineurs dont la vie, à l'ombre accoutumée,
Creuse le sol, cherchant l'escarboucle enflammée,
Et des plongeurs hardis, qui, sous les flots amers,
Vont me cueillir la perle éclose au fond des mers.

CHEREA.

Ce n'est point encor là ma volonté suprême.

AQUILA.

Eh bien donc, je t'attends, exprime-la toi-même.

CHEREA.

Je sais que tout Gaulois, soumis mais indompté,
Regrette au fond du cœur sa vieille liberté,
Et, pareil au coursier d'origine sauvage,
Ronge impatiemment le frein de l'esclavage :
Eh bien, il est aussi, crois-moi, quelques Romains
Qui pensent que des fers sont trop lourds pour leurs m
Et que, pour s'entr'aider dans leurs destins contraires,
Quel que soit leur pays, les opprimés sont frères.
Or, à l'un de ceux-là cet espoir est venu
Qu'achetant au hasard un esclave inconnu,
Pourvu qu'il fût Gaulois, ce qui veut dire brave,
Il ne pouvait manquer d'avoir en cet esclave
Un confident loyal, un complice discret,
De qui le bras hardi puissamment l'aiderait,
S'il voulait partager avec lui ce saint rôle
De délivrer du joug l'Italie et la Gaule;
Et, dans ce noble espoir affermi par les dieux,
Il s'était, ce Romain, inspiré d'autant mieux,
Que celui qu'il voulait choisir pour son complice,
Esclave, et ne pouvant déposer en justice,
Certes calculerait bientôt avec raison
Qu'il ne gagnerait rien par une trahison,
Tandis qu'en persistant dans son œuvre assidue,
Outre sa liberté, qu'il avait cru perdue,
Il pouvait conquérir celle de son pays,
Ou mourir en héros, voyant ses vœux trahis!...

AQUILA.

Et sais-tu les moyens que ce Romain propose?

CHEREA.

Ceux dont un conjuré bien résolu dispose.

AQUILA.

Mais enfin quels sont-ils?

CHEREA.

L'épée et le poignard.

AQUILA.

Et qui faut-il frapper?

CHEREA.

Qui, si ce n'est César?

AQUILA.

Tu vois que, sans trembler ni changer de visage,
J'écoute le complot formé par ton courage;
C'est que, plus d'une fois, rêvant la liberté,
Un semblable projet à moi s'est présenté;
Et, lorsque j'arrivai, voilà cinq jours à Rome,
Si, comme tu le fais en ce moment, un homme
S'était, dans un tel but, offert sur mon chemin,
Je n'eusse répondu qu'en lui tendant la main;
Mais, depuis, détruisant ce projet éphémère,
Le hasard amena l'empereur chez ma mère,
Lequel m'a dans sa coupe, après lui, présenté
Ce qui restait du vin de l'hospitalité.
Je ne suis point séduit d'une faveur si haute;
Mais, de ce jour, César est devenu mon hôte.
Or, lorsqu'il est conduit même par le hasard,
L'hôte est sacré... Jamais je ne tuerai César.

CHEREA.

Gaulois! et si pourtant de rompre ton entrave
C'est l'unique moyen?

AQUILA.

Je mourrai ton esclave.

CHEREA.

Ce sort contre lequel tu sembles aguerri
Ne t'a donc séparé d'aucun objet chéri?
Et tu n'as donc laissé, Gaulois, dans ta détresse,
Loin de toi ni pays, ni mère, ni maîtresse?

AQUILA.

Tu te trompes, tribun: à l'heure où me voilà,
Avec ma liberté j'ai perdu tout cela;
Le sol de mes aïeux, ma province chérie,
Que j'aime de l'amour brûlant de la patrie!
Ma mère, qui, de loin attachée à mon sort,
Souffrira mes douleurs et mourra de ma mort!...
Enfin ma fiancée, enfant douce et modeste,
Qui me fut arrachée à cette heure funeste
Où moi-même... Oh! si fait, j'eus trois nobles amours,
Et tous trois, j'en ai peur, sont perdus pour toujours.
Voilà pourquoi j'offrais la moitié de ma vie
A qui m'aurait rendu ma liberté ravie.

CHEREA.

Eh bien, ta liberté, que tu regrettes tant;
Ta maîtresse enlevée à ton amour constant,
Ta mère qui t'appelle en son double veuvage,
Ton pays par ta main sauvé de l'esclavage,
Tout, je te rendrai tout si tu prends ce poignard,
Et si tu veux m'aider.

AQUILA.

Les dieux gardent César!

CHEREA.

Gaulois, ne crains-tu pas qu'à présent ma prudence
Ne s'alarme à raison de cette confidence,
Que je n'ai hasardé de verser dans ton sein
Que parce qu'affermi déjà dans mon dessein,
Je puis, pour le mener plus sûrement à terme,
Briser impunément le vase qui l'enferme?
Pour les jours de César tu priais! pense aux tiens.

AQUILA.

Frappe quand tu voudras, maître, je t'appartiens.

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'AFFRANCHI, puis MESSALINE.

L'AFFRANCHI.

Celle qui suit toujours l'esclave nubienne
Désire te parler à l'instant.

CHEREA.

Qu'elle vienne.

(L'Affranchi sort.)

Toi, dans ce cabinet entre pour un instant,
Et tu sauras bientôt le destin qui t'attend.

(Allant au-devant de Messaline, qui est voilée.)

Salut à la beauté solitaire et voilée
Qui, pareille à Phœbé, sur sa route étoilée
Se levant radieuse à mon humble horizon,
De sa douce lumière éclaire ma maison.

(Soulevant son voile.)

Permet-elle un instant que de son beau visage
Le souffle de l'amour écarte ce nuage,
Et que ses traits chéris, éblouissant mes yeux,

Du bonheur d'un mortel rendent jaloux les dieux?

MESSALINE.

Oui; mais, hélas! ce soir, ta déesse fidèle,
Ami, ne conduit pas les plaisirs avec elle;
Toute nuit n'est point calme et sereine en son cours,
Et la terreur parfois en chasse les amours!

CHEREA.

Cette sédition n'est-elle point calmée,
Et ma reine pour elle en est-elle alarmée?

MESSALINE.

Oh! non... La liberté n'a pas de si longs cris;
La révolte est muette, et ses deux chefs sont pris,
Et, comme elle, des dieux la colère amortie
A permis aux vaisseaux d'entrer au port d'Ostie;
Mais ces dangers passés d'un autre sont suivis,
Et j'accours, Cherea, pour t'en donner avis!
A l'heure où tout était prêt pour notre vengeance,
Où tout avec nos cœurs semblait d'intelligence,
Où le complot pouvait, au résultat conduit,
Après tant de retards, éclater cette nuit...
Par une circonstance imprévue et soudaine,
Il se peut que César échappe à notre haine.

CHEREA.

César nous échapper!... Soupçonnerait-il...?

MESSALINE.

Non.
César, j'en suis certaine, est encor sans soupçon!

CHEREA.

Eh bien, s'il est ainsi, qu'avons-nous donc à craindre?
Cet amour que tu dis si fatigant à feindre
N'ouvre-t-il pas toujours à nos desseins secrets
Un facile chemin pour entrer au palais?
Et, lorsque Messaline aux gardes s'est nommée,
Son nom n'ouvre-t-il pas toute porte fermée!

MESSALINE.

Oui, hier encor, ce nom était un talisman;
Mais, depuis ce matin, il en est autrement,
Et c'est un autre nom que, dès ce soir peut-être,
Les gardes du palais apprendront à connaître

CHEREA.

Que dis-tu?

MESSALINE.

Que César, changé dans un seul jour,
S'est tourné tout entier vers un nouvel amour,
Et que ce sentiment a déjà sur son âme
Un pouvoir absolu.

CHEREA.

Quelle est donc cette femme
Qui mêle à nos projets son amour ravisseur?

MESSALINE.

Une enfant de seize ans, qu'il appelle sa sœur,
Depuis deux ou trois jours à Baïa revenue,
De moi comme de tous jusqu'alors inconnue,
Qui restait à Narbonne, en Gaule, et que, de là,
A ramenée à Rome un certain Aquila...
Vois-tu, c'est contre nous quelque complot infâme
Qu'il nous faut déjouer.

AQUILA, à la porte du cabinet.

Que dit donc cette femme?

MESSALINE.

Enlevée à sa mère, elle fut, ce matin,
Malgré ses cris, ses pleurs, conduite au Palatin,
Où César près de lui l'a cachée, et peut-être
Dès ce soir...

AQUILA, s'élançant en scène.

Par le Styx! un homme, as-tu dit, maître,
Pour frapper l'empereur te manquait aujourd'hui?
Cet homme, le voilà; veux-tu toujours de lui?

MESSALINE.

On nous écoutait?

AQUILA.

Oui.

CHEREA.

Tu consens donc?

AQUILA.

Sur l'heure,
Frappé... mais par moi seul! que César tombe et meure!
Tribun, donne-moi donc, à l'instant, sans retard,
Voyons, une arme, un fer, une épée, un poignard

CHEREA.

Mais enfin d'où te vient cette haine empressée?

AQUILA.

Tu ne comprends donc pas? C'était ma fiancée,
Cette sœur de César, cette jeune Stella,
Et moi! c'est moi qui suis son amant, Aquila!..,
Moi dont l'aveuglement l'a ramenée à Rome,
Pour la livrer en proie aux désirs de cet homme;
Moi qui, pour la sauver, n'ai que quelques instants;
Vite donc... un poignard! Dépêche-toi... j'attends!

MESSALINE.

Non pas, Gaulois... Crois-tu ta maîtresse fidèle?

AQUILA.

Oh! si je le crois!...

MESSALINE.

Bien! alors veux-tu près d'elle,
Moi, que je t'introduise, et, comblant tous tes vœux,
La remette en tes bras?

AQUILA.

Le peux-tu?

MESSALINE.

Je le peux.

AQUILA, tombant à genoux.

Oh! fais ce que tu dis... et moi, moi qui dans l'âme
N'ai ni culte ni dieu, je t'adorerai, femme!

MESSALINE.

Viens donc alors.

AQUILA.

Allons!

CHEREA.

Que fais-tu? quand je tiens
Un complice aussi sûr...

MESSALINE.

Je t'en rendrai deux.

(A Aquila en l'entraînant.)

Viens!

ACTE QUATRIÈME

Une chambre à coucher. Un lit au fond, deux portes latérales; à droite, une fenêtre; à la tête du lit, un grand candélabre à un seul pied; au pied du lit, une coupe avec de l'eau lustrale. La chambre est soutenue par des colonnes d'ordre dorique.

SCÈNE PREMIÈRE

STELLA, seule, à genoux au pied du lit et enveloppée d'un grand manteau rouge; elle écoute avec anxiété.

N'ai-je point entendu du bruit vers cette porte?...
Quelqu'un ne vient-il pas?... O mon Dieu, pure ou morte!
Non, pas encor!... Seigneur miséricordieux,
Seigneur, ferez-vous moins que n'ont fait de faux dieux?
Quand, fuyant d'Apollon la poursuite profane,
Daphné tomba mourante en invoquant Diane,
Diane l'entendit, et d'un laurier soudain
L'écorce, chaste armure, enveloppa son sein;
De même, lorsque Pan d'une course hardie
Allait joindre Syrinx, la nymphe d'Arcadie,
Syrinx, pour échapper aux désirs ravisseurs,
A son aide appela les naïades ses sœurs;
Et l'on dit qu'aussitôt la nymphe fugitive
Sentit ses pieds lassés s'attacher à la rive,
Et, selon son désir, transformée en roseaux,
Mêla son dernier souffle au murmure des eaux.
En vous donc, Dieu puissant, je me fie et j'espère,
Car les faibles en vous trouvent un second père.
De Moïse au berceau sur le Nil écumant
Vous avez entendu le sourd vagissement;
Votre souffle sauva de la flamme grondante
Les trois enfants jetés dans la fournaise ardente,
Et votre esprit divin est descendu du ciel
Pour garder des lions le jeune Daniel :
Plus qu'eux à mon secours ma terreur vous convie,
Car ceux-là ne tremblaient, Seigneur, que pour leur vie,

Tandis... Oh! cette fois, je ne me trompe pas,
J'entends du bruit...

(Se relevant.)

On vient.

(Se tordant les bras, et courant à la fenêtre.)

Hélas! Seigneur, hélas!
J'échapperai du moins à son amour infâme.
Adieu, ma mère, adieu. Seigneur, sauvez mon âme!

SCÈNE II

AQUILA, STELLA.

AQUILA, ouvrant la porte et soulevant la tapisserie.

Stella!

STELLA, se précipitant vers lui.

Mon Aquila!

AQUILA.

Ma Stella!

STELLA, tombant à genoux.

Dieu puissant!...

AQUILA.

Ma Stella! mon amour! ma lumière! mon sang!

STELLA.

Vous m'avez exaucée en ma douleur amère,
Soyez béni, Seigneur!...

(Se relevant.)

Et ma mère, ma mère?

AQUILA.

Ta mère, ma Stella, nous la retrouverons;
Mais d'abord il faut fuir...

STELLA.

Crois-tu que nous pourrons?

AQUILA.

Je l'espère : une femme, ou plutôt un génie,
Ayant pris en pitié mon ardente agonie,
A travers cent détours, par un obscur chemin,
M'a jusqu'à cette porte amené par la main.
Cette femme pourra, sans doute, inaperçue,

Nous reconduire encor par cette même issue,
Et nous fuirons alors...

STELLA.

Où?

AQUILA.

N'importe!... au hasard,
Pourvu que nous mettions entre nous et César
Quelque chaîne élevée ou quelque mer profonde,
Les Alpes, l'Océan, et, s'il le faut, un monde.

STELLA.

Alors, pas un instant à perdre.

AQUILA.

Non, suis-moi.

(Essayant d'ouvrir.)

Par le Styx! cette porte...

STELLA.

Est refermée?...

AQUILA.

Oui... Voi!

STELLA.

Peut-être seulement est-elle difficile,
Et va-t-elle céder?...

AQUILA.

Inutile! inutile!
O malheur! oh! voilà de tes coups imprévus!

STELLA.

Mais comment se peut-il?

AQUILA.

Nous aurons été vus,
Et César...

STELLA.

Oh! tais-toi, tu doubles mes alarmes.

AQUILA.

Nous tient tous deux...

STELLA.

Tous deux!

AQUILA.

Et sans armes, sans a

STELLA.

Mon frère, mon ami, ne désespérons pas.

ıpercevant la seconde porte.

Essayant d'ouxrir.)
Fermée encore.

STELLA.

Hélas !

AQUILA.

? Attends, cette fenêtre...
nous échapper peut-être.

STELLA.

AQUILA.

i, puisqu'elle est sans barreaux ?

STELLA.

lans la cour.

AQUILA.

Des bourreaux !
lits !...

STELLA.

Frère !

AQUILA.

Plus d'espérance.

STELLA.

AQUILA.

Infernale souffrance !

STELLA.

te croyais plus fort.

AQUILA.

ıindre que la mort !
ıt-être, aux bras de cet infâme

STELLA.

ıauvre et débile femme
pas besoin de fer,
ı aisément étouffer.

AQUILA.

STELLA.

AQUILA.

Stella !

STELLA.

Qu'à l'instant même
Où cette porte...

AQUILA.

Assez...

STELLA.

Si mon Aquila m'aime,
Doit-il pas préférer ma mort au déshonneur?

AQUILA.

Oh!

STELLA.

Mourir de ta main, ce serait un bonheur!

AQUILA.

Tais-toi.

STELLA.

Mon Aquila, songe...

AQUILA.

C'est un vertige!

STELLA.

Que c'est le seul moyen, le seul...

AQUILA.

Tais-toi, te dis-je,
Tais-toi.

STELLA.

Donne-lui donc, ô puissant Jéhovah,
Ta force... car je sens que la mienne s'en va.
(Sanglotant.)
Mon Dieu, mon Dieu, mourir!...

AQUILA, lui relevant la tête.

Oui, nous mourrons sans dou
Mais, avant de mourir...

STELLA.

Tu me fais peur.

AQUILA.

Écoute :
Que le dernier instant de notre dernier jour,
Stella, soit tout entier réservé pour l'amour.
(Il la prend dans ses bras.)

STELLA, se retirant.

Que dis-tu? que fais-tu?

AQUILA.

Dans cette heure suprême,
Si tu m'aimes...

STELLA

Eh bien, achève... Si je t'aime?

AQUILA.

Et si, jusqu'à ce jour, pur et religieux,
Ton amour virginal fut béni par les dieux,
Eh bien, que cet amour, bravant la mort jalouse,
A cette heure se change en un amour d'épouse;
Et, puisqu'il faut mourir, Stella, plus de regrets,
Plus rien que le bonheur, et le néant après!...

STELLA, se dégageant de ses bras.

Malheureux! cette nuit de lumière suivie,
Que tu crois le néant, c'est la seconde vie;
C'est le jour éternel qui n'a point de couchant,
L'espérance du juste et l'effroi du méchant!

AQUILA.

C'est le royaume obscur des déités funèbres.

STELLA.

O pauvre âme aveuglée et pleine de ténèbres!
La tombe est la barrière où Dieu séparera
De qui le méconnut celui qui l'adora?

AQUILA.

Eh bien, puisque ton Dieu, par une loi barbare,
Change en crime l'erreur... puisque ton Dieu sépare
Ce que la terre en vain tenta de rapprocher,
Que ton Dieu de mes bras vienne donc t'arracher!...

STELLA, inspirée.

Que plutôt pour toujours sa bonté nous rassemble,
Et qu'au pied de son trône il nous emporte ensemble.

AQUILA.

Ensemble pour toujours, au ciel, au sombre lieu,
Partout où tu voudras, mais ensemble!...

STELLA.

O mon Dieu,
Vous le voyez, l'aveugle entr'ouvre la paupière,
Et, dans l'ombre perdu, marche à votre lumière.

AQUILA.

Mais ne m'as-tu pas dit... ?

STELLA.

Qu'à l'heure du trépas
Mon Dieu punissait ceux qui ne l'adoraient pas;
Mais pour nous sa justice, égale et tutélaire,
A des trésors d'amour ainsi que de colère,
Et, toujours équitable, il fit l'éternité,
Comme de son courroux, fille de sa bonté!
Mon Aquila, mon frère, écoute : à l'instant même,
Tu m'as, pauvre insensé, demandé si je t'aime?
Eh bien, dans ce moment terrible et solennel,
Oui, je t'aime, Aquila, d'un amour éternel!
Éternel, car je veux que l'heure du supplice,
Loin de nous séparer, pour toujours nous unisse.
Oh! le Seigneur m'inspire et seconde mes vœux;
Il me donne sa force... Écoute-moi : je veux
Que mon Dieu soit le tien, ma croyance la tienne,
Afin qu'au ciel encor ta Stella t'appartienne.

AQUILA.

Se peut-il?

STELLA.

Qu'eût été ce bonheur d'un instant
Près du bonheur sans fin qui là-haut nous attend?
Qu'eût été cette ardeur éphémère et coupable
Auprès de cet amour immense, inépuisable,
Dont Dieu, pour remplacer l'autre amour qui n'est plus...

AQUILA.

Mais je suis païen, moi!

STELLA.

Qu'importe, si ton âme
Est prête à s'allumer à la céleste flamme?
Qu'importe, si tu veux te sauver aujourd'hui?

AQUILA.

Mais, pour être sauvé, que faut-il?

STELLA.

Croire en lui.

AQUILA.

Écoute, je ne sais si ce Dieu qui t'inspire
Jamais des autres dieux renversera l'empire.
Si cette éternité promise à notre amour

Fut de tout temps, ou bien doit exister un jour,
Et si de mon ardeur l'inextinguible flamme,
Quand mon cœur sera mort, doit revivre en mon âme.
Mais je sais, en échange, ô Stella, que je crois
A tout ce que tu dis avec ta douce voix ;
Que je veux sur nous deux que le même coup tombe,
Afin de partager l'avenir de ta tombe,
Et que c'est ou ta nuit ou ton jour qu'il me faut
Pour dormir ici-bas ou m'éveiller là-haut.

STELLA.

Eh bien donc, puisqu'il plaît au Seigneur, qui m'envoie,
De te conduire au ciel, ami, par cette voie,
Et que la pauvre femme à qui son jour a lui,
Néophyte d'hier, est apôtre aujourd'hui ;
Puisque, pour enseigner la sublime croyance,
L'intention suffit où manque la science ;
Puisqu'il daigne abaisser son œil divin sur nous,
Je vais t'interroger.

AQUILA.

Je t'écoute.

STELLA.

A genoux.
Crois-tu que de mon Dieu la puissance féconde
Ait par sa volonté du néant fait le monde?

AQUILA.

Oui.

STELLA.

Crois-tu que le Christ, Sauveur prédestiné,
Conçu de l'Esprit saint, d'une Vierge soit né?

AQUILA.

Oui.

STELLA.

Crois-tu que, versé par sa mort volontaire,
Son sang ait racheté les crimes de la terre?
Et crois-tu que, pour nous étendu sur la croix,
Il souffrit et mourut?... Le crois-tu?

AQUILA.

Je le crois.

STELLA.

C'est bien. Fils exilé de la céleste enceinte,
Je te baptise au nom de la Trinité sainte.

Fermé par l'ignorance et rouvert par la foi,
Chrétien, le ciel t'attend...

(Voyant la porte s'ouvrir et César qui paraît.)

Martyr, relève-toi!

SCÈNE III

LES MÊMES, CALIGULA, LES FLAMINES, LES LICTEURS.

AQUILA.

L'empereur!

STELLA.

O mon Dieu, voilà l'heure venue!

CALIGULA.

Ah! de tant de vertu la cause est donc connue?
Notre pudeur, le jour, s'effarouche aisément,
Mais, la nuit, s'apprivoise aux bras d'un autre amant.
J'en suis aise.

AQUILA.

César, pas de soupçon infâme:
Ce n'est pas ma maîtresse.

CALIGULA.

Et qu'est-elle?

AQUILA.

Ma femme!

CALIGULA.

Alors en vain Vesta voudrait la secourir.
C'est ta femme?

AQUILA.

Oui.

CALIGULA.

Tant mieux! elle pourra mourir.

AQUILA.

Mourir?

STELLA, sur la poitrine d'Aquila.

Hélas! mon Dieu!

AQUILA.

Mourir, et pour quel crime?
Parce que, respectant une ardeur légitime,
Elle a, par ses soupirs, ses larmes, sa pudeur,
Repoussé de César l'incestueuse ardeur!

Auguste, ton aïeul, ce grand maître en justice,
Eût mis l'apothéose où tu mets le supplice!
Car il se souvenait qu'aux jours républicains
Le poignard de Lucrèce a tué les Tarquins!

CALIGULA.

Tu te trompes, Gaulois, César n'a point de haine;
César sait trop comment réduire une inhumaine!...
Il réserve le fer pour les Brutus!... d'accord!...
Mais, pour les Danaés, il fait pleuvoir de l'or!
Si, prenant en dédain une faveur si haute,
Cette enfant aujourd'hui n'eût commis d'autre faute
Que celle que tu dis, par moi-même honorés,
Et son nom et ses jours m'eussent été sacrés;
Mais un plus grand forfait l'a faite criminelle,
Et c'est l'impiété que je poursuis en elle.

STELLA.

En moi l'impiété?

CALIGULA.

De la Gaule en ce lieu
N'as-tu pas rapporté le culte d'un faux dieu?

STELLA.

Tu blasphèmes, César... C'est le Dieu véritable!

CALIGULA.

Prêtres, vous l'entendez... Emmenez la coupable.

AQUILA.

Punis-moi donc aussi; car ce Dieu, c'est le mien,
Et, depuis un instant, César, je suis chrétien.

STELLA.

Ne t'avais-je pas dit que notre Dieu rassemble?

AQUILA.

Que béni soit le Dieu pour qui l'on meurt ensemble!

CALIGULA.

Ensemble? Oh! que non pas, et César s'entend mieux,
Enfant, que tu ne crois, à bien venger les dieux!

AQUILA.

Que dis-tu?

CALIGULA.

Qu'à ton gré quelque autre eût fait peut-être,
Mais qu'en torture, moi, je suis un plus grand maître.

AQUILA.

Infâme!

STELLA.

Au nom du ciel, mon Aquila, tais-toi!

CALIGULA.

Oh! de l'art des bourreaux j'ai fait étude, moi!
Et ne commettrai pas cette faute infinie
De vous faire à tous deux une seule agonie :
Je sais ce qu'au vivant le mourant fait souffrir,
Et qu'on meurt mille fois en regardant mourir!

STELLA, à Aquila.

Je ne suis qu'une femme... exauce ma prière.

AQUILA.

Que veux-tu ?

STELLA.

Permets-moi de mourir la première.

CALIGULA.

Enfant, César est bon, il t'accorde ton vœu ;
Rends-lui grâce!

AQUILA.

Stella!... mais où donc est ton Dieu ?

STELLA.

Silence!

AQUILA.

De nos bras ose rompre la chaîne,
Viens...

CALIGULA.

Licteurs, séparez le lierre du chêne!

(Un Licteur lève sa hache entre les deux jeunes gens. Stella recule précipitamment. Aquila reste les bras étendus vers elle.)

STELLA.

Ah!

(Les Flamines s'emparent d'elle et les Licteurs d'Aquila.

AQUILA.

Démons de l'enfer!

STELLA.

Ma mère, ma mère!... Ah!...
Ma mère, au nom du ciel, secourez-nous!...

AQUILA, se débattant.

Stella!

CALIGULA.

Attachez cet esclave, emmenez cette femme.

AQUILA.

Infâme !

CALIGULA.

Obéissez.

AQUILA.

Infâme !

CALIGULA.

Allez.

AQUILA.

Infâme !

STELLA.

Adieu donc, mon époux !... Adieu, ma mère, adieu!
Nous nous retrouverons à la droite de Dieu!

(Les Prêtres entraînent Stella par la porte qui est près de la fenêtre.)

SCÈNE IV

CALIGULA, AQUILA, LICTEURS.

AQUILA, qu'on attache à une colonne.

De plaintes et de pleurs si ton âme est avide,
César, va voir mourir une femme timide ;
Car tu n'as plus ici, César, à torturer
Qu'un homme qui ne sait se plaindre ni pleurer.

CALIGULA.

Peut-être, en cherchant bien, trouvera-t-on des armes
Qui de ce roc brisé feront jaillir des larmes !

AQUILA.

Eh bien, éprouve donc alors, tigre insensé,
Qui, des bourreaux ou moi, sera plus tôt lassé !

CALIGULA.

Jamais dans un défi César ne se hasarde
Qu'il ne soit sûr de vaincre...

AQUILA.

Eh bien, j'attends.

CALIGULA, ouvrant la fenêtre.

Regarde!

AQUILA.

Stella ! Stella marchant au supplice... Stella...
Devant moi... sous mes yeux... Grâce, Caligula!
Grâce!... ordonne plutôt qu'à sa place je meure !

Oh ! vois, comme un enfant, je supplie et je pleure !
Pour ces tortures-là j'étais mal résigné.
Oh !

CALIGULA, riant.

Qu'en dis-tu, Gaulois? Je crois que j'ai gagné !

(Il sort; les Licteurs le suivent.)

SCÈNE V

AQUILA, puis JUNIA, puis MESSALINE.

AQUILA.

Et lié... garrotté, sans pouvoir la défendre !
La voir... Oh ! c'est affreux ! Mon Dieu, daignez m'entendre !
Mon Dieu, secourez-nous ! Elle approche !... voilà
Que le licteur... A moi !... Prends sa hache... Stella !...
Quelqu'un... Oh ! par pitié, que je meure avec elle !
A moi !... César... Phœbé... Junia...

JUNIA, dans la coulisse.

Qui m'appelle?

AQUILA.

O ma mère, est-ce toi? Viens !... accours !...

JUNIA, à la porte à droite.

Me voici.

AQUILA.

Ma mère...

JUNIA.

Où donc es-tu?

AQUILA.

Par ici, par ici !
Prends ton poignard et coupe à l'instant cette corde;
Coupe !

(S'élançant vers la fenêtre.)

Stella !

JUNIA, reconnaissant sa fille au milieu des Licteurs.

Stella !

AQUILA.

Trop tard !

JUNIA.

Miséricorde !

(*Aquila referme vivement la fenêtre*; Junia et lui restent un instant immobiles.

sans parler ; puis Aquila ramasse les cordes qui l'ont attaché, Junia le poignard qu'elle a laissé tomber.)

AQUILA.

Malheur à toi, César !

JUNIA.

César, malheur à toi !

AQUILA, cherchant autour de lui.

Où nous cacherons-nous pour le tuer?

MESSALINE, soulevant la tapisserie de la porte.

Chez moi !

ACTE CINQUIÈME

Le triclinium de César. A gauche du spectateur, une table et trois lits sur lesquels sont couchés, couronnés de fleurs, César, ayant à sa gauche Claudius, et à sa droite le comédien Apelle ; autour des Convives, de jeunes Esclaves vêtus de blanc avec des ceintures d'or, et tenant à la main des serviettes de pourpre : des Nymphes de Cérès pour apporter le pain ; des Bachantes pour verser à boire ; au fond, des Esclaves circulant, précédés par des torches. La chambre où la scène se passe est entourée d'arcades cintrées s'étendant circulairement jusqu'au quatrième plan ; chaque arcade, ouverte au lever du rideau et laissant apercevoir les immenses appartements du Palatin, peut se refermer, quand on en fait retomber les tapisseries, de manière à ramener la scène aux proportions d'une chambre ordinaire. Au fond, sur une estrade de trois marches, un lit de repos ; aux deux côtés, deux portes. A gauche de l'acteur, un trépied où brûlent des parfums.

—

SCÈNE PREMIÈRE

CALIGULA, CLAUDIUS, APELLE, UN CORYPHÉE, une lyre à la main.

Le Coryphée est monté sur une estrade.

LE CORYPHÉE.

L'hiver s'enfuit, le printemps embaumé
Revient suivi des Amours et de Flore;
Aime demain qui n'a jamais aimé,
Qui fut amant demain le soit encore!

L'hiver était le seul maître des temps
Lorsque Vénus sortit du sein de l'onde;

Son premier souffle enfanta le printemps,
Et le printemps fit éclore le monde.

L'été brûlant a ses grasses moissons,
Le riche automne a ses treilles encloses,
L'hiver frileux son manteau de glaçons;
Mais le printemps a l'amour et les roses.

L'hiver s'enfuit, le printemps embaumé
Revient suivi des Amours et de Flore;
Aime demain qui n'a jamais aimé,
Qui fut amant demain le soit encore.

SCÈNE II

LES MÊMES, MESSALINE, en Bacchante.

MESSALINE.

Salut à Claudius, le prince du festin!
Salut, César! je viens, ce falerne à la main,
Plaider auprès de toi la cause de l'automne

CALIGULA.

Dès que de sa défense elle charge Érigone,
Nous ne la voulons pas condamner au hasard.
Pour elle, que dis-tu?

MESSALINE.

Tends ta coupe, César.

CALIGULA, après avoir bu.

Un si bon plaidoyer mérite récompense.

MESSALINE.

Que pense donc César, maintenant?

CALIGULA.

César pense
Qu'entre les deux saisons on veut choisir en vain :
Le printemps a l'amour, mais l'automne a le vin;
Toutes deux ont reçu des faveurs sans pareilles,
Si bien, pour dépouiller les lauriers et les treilles,
Que d'une égale ardeur on attend le retour,
Car l'automne a le vin, mais le printemps l'amour!

MESSALINE.

Par Thémis! de Minos ce jugement est digne :
Couronnez donc César de roses et de vigne,

Car Bacchus et l'Amour l'ont fait victorieux
Et maître sur la terre, ainsi qu'ils sont aux cieux!...

CALIGULA.

Maintenant, Claudius, toi qui de tout dispose
Comme roi du festin, invente quelque chose;
Tu nous trouveras prêts à seconder tes vœux.
Voyons, amuse-nous, Claudius, je le veux!

CLAUDIUS, une coupe à la main.

C'est à tort que César à ma verve en appelle
Quand il a près de lui son histrion Apelle.
T'amuser est son art, ordonne, et tu pourras
Le punir à bon droit, s'il ne t'amuse pas!...

APELLE.

César n'a qu'à vouloir, je suis prêt, à voix haute,
A lui dire des vers d'Ennius ou de Plaute;
Ou, si César préfère en sa tragique ardeur
La triste Melpomène à sa joyeuse sœur,
Qu'il choisisse à son gré de Sophocle ou d'Eschyle.

CALIGULA.

Par Castor! quelque jour, de Pindare à Virgile,
Je jure de brûler tous ces plats écrivains,
Jusque dans leur tombeau de leurs succès si vains!
Qu'ont-ils donc fait, que d'eux le monde s'entretienne,
Et qu'ils pensent leur gloire être égale à la mienne?
Ils parlaient; moi, j'agis!... Leur pouvoir avorté
N'eut que la fiction, j'ai la réalité!
Parfois aux spectateurs, par de feintes alarmes,
Ils ont péniblement fait verser quelques larmes,
Tandis que, moi, d'un mot je commande aux douleurs
De me faire couler ce que je veux de pleurs!
Leur talent à grand'peine emplissait un théâtre,
Tandis que sur mes pas une foule idolâtre
Se presse dans le cirque immense, où pour acteurs
J'amène des lions et des gladiateurs!
Ils ont d'un faux trépas effrayé le coupable,
Tandis que, quand j'ai soif d'un trépas véritable,
A mon festin, muette et le front menaçant,
Je fais asseoir la Mort, convive obéissant,
Qui, lorsqu'arrive l'heure, impassible se lève
Pour verser le poison ou pour tirer le glaive!...
Où vas-tu, Claudius?...

CLAUDIUS.

César, il m'a semblé
Qu'en la chambre voisine on m'avait appelé.

CALIGULA.

Eh! non, tu te trompais; personne ne t'appelle.
Eh bien, que fais-tu donc? tu ne bois pas, Apelle?
Et cependant pour vin nous avons du nectar
Pour échanson Hébé!

MESSALINE.

Tends ta coupe, César!

CALIGULA, à Apelle.

Écoute: de ton art, malgré ton habitude,
Je veux te faire faire une nouvelle étude!
Que l'on m'aille chercher ces deux républicains
Que l'on a pris hier criant : « Mort aux Tarquins!.. »

(Un Esclave sort.)

Et, demain, dans *Médée* ou dans *Iphigénie*,
Tu pourras sur la leur régler ton agonie.

SCÈNE III

LES MÊMES, CHEREA.

CALIGULA.

Ah! te voilà, tribun?

CHEREA.

Oui, César, c'est mon tour,
Cette nuit, au palais de veiller jusqu'au jour,
Et je viens demander à mon auguste maître
Le mot d'ordre.

CALIGULA.

Bacchus et *Cupidon.*

CHEREA.

Peut-être
Le divin empereur a-t-il encor pour moi
D'autres commandements?

CALIGULA.

Oui, prends ce verre et bois.
Et vous qui, le front ceint de pampres et d'acanthes,
Nous versez ce doux vin, ô mes belles bacchantes,

le Cérès, dont les corbeilles d'or
vos champs le nourrissant trésor;
pagnons de Flore et de Zéphire,
)s pour nous avez pillé l'empire,
buvons, effeuillez sous vos doigts
stum qui fleurissent deux fois,
ivresse à la molle harmonie
idencés au mode d'Ionie.

MESSALINE, à demi-voix, à Chérea.

erea, par la main nous conduit.

CHEREA.

MESSALINE.

est prêt.

CHEREA.

Pour quand?

MESSALINE.

Pour cette nuit

CHEREA.

ılors, n'a point été trompée?

MESSALINE.

ıintenant dépend de ton épée.

CHEREA.

ompagnons qui, secondant mon bras,
omis?

MESSALINE.

Attends, tu les auras.

LE CORYPHÉE.

De roses vermeilles
Nos champs sont fleuris,
Et le bras des treilles
Tend à nos corbeilles
Ses raisins mûris.

Puisque chaque année,
Jetant aux hivers
Sa robe fanée,
Renaît couronnée
De feuillages verts;

Puisque toute chose
S'offre à notre main,

Pour qu'elle en dispose,
Effeuillons la rose,
Foulons le raisin.

Car le temps nous presse
D'un constant effort!
Hier, la jeunesse,
Ce soir, la vieillesse,
Et, demain, la mort.

Étrange mystère!
Chaque homme à son tour
Passe solitaire
Un jour sur la terre;
Mais pendant ce jour...

De roses vermeilles
Nos champs sont fleuris,
Et le bras des treilles
Tend à nos corbeilles
Ses raisins mûris.

SCÈNE IV

LES MÊMES ANNIUS, SABINUS, vêtus d'une tunique noire, le corps ceint d'une corde, et couronnés de verveine.

CALIGULA, les voyant entrer.

Changez vos chants de joie en hymnes funéraires.
Voici venir, trahis par les destins contraires,
Deux Gracques, deux Brutus, frères infortunés,
Qui cinquante ans trop tard par malheur étaient nés,
Et pour qui, dans nos temps, tout n'eût été que doute
S'ils ne m'eussent, hier, rencontré sur leur route
Pour réparer l'erreur commise par le sort,
En faisant avancer de cinquante ans leur mort!

ANNIUS.

Et pourquoi faire trêve à vos chansons joyeuses?...
Nos âmes de la mort sont plus ambitieuses
Que les vôtres, à vous, jamais ne le seront
De ces jours où chaque heure amène son affront!
Quand notre liberté, par le sang reconquise,
Vous laisse au pied l'anneau des chaînes qu'elle brise,

ırdez, sur notre sort loin de vous attendrir,
ɔs chants les plus joyeux pour ceux qui vont mourir.

CALIGULA.

ır mon âme, j'éprouve une joie infinie
ɔ voir en nos désirs une telle harmonie;
la chose est si vraie, amis, que je vous veux
ɔcorder à chacun le dernier de vos vœux.
ɔmandez.

SABINUS.

Quant à moi, mon âme est satisfaite.
ır curiosité, je m'étais mis en tête
ɔ voir, avant ma mort, au reste indifférent
ıelle bête féroce était-ce qu'un tyran.
ɔ l'ai vue à loisir, et c'est, chose certaine,
ɑ animal qui tient du tigre et de l'hyène.

CHEREA.

alheureux!

CALIGULA.

Laisse-les, le moment n'est pas loin
ù... de ce que je dis tu seras le témoin,
s voudront racheter chaque parole amère
ar les jours de leurs fils et le sang de leur mère!
ais il sera trop tard, car mon courroux sur eux
ɛrrible et sans pitié descendra.

CHEREA.

Malheureux!

CALIGULA, à Annius.

aintenant, que veux-tu, toi, pour faveur dernière?

ANNIUS.

ıe coupe et du vin.

CALIGULA.

J'exauce ta prière.
ɔis à qui tu voudras, et c'est moi, sans retard,
ıi te ferai raison.

MESSALINE.

Tends ta coupe, César.

ANNIUS, prenant la coupe, et l'élevant au-dessus du trépied.

les divinités, vous à qui chaque tombe
ınd, ainsi qu'*un tribut, toute* chose qui tombe,

Contre Caïus César, à cette heure écoutez
Mes imprécations, pâles divinités!
Au moment de mourir, libre, je me dévoue
Aux tourments d'Ixion lié sur une roue,
De Tantale implorant l'eau qu'il ne peut toucher,
De Sisyphe roulant son éternel rocher,
Pourvu que même sort tous les deux nous rassemble,
Et qu'au gouffre profond nous descendions ensemble.
Pour rendre sans retour ma résolution,
O mânes, recevez cette libation
Où je mêle, à ce vin versé dans une fête,
La verveine funèbre arrachée à ma tête,
En signe que j'unis, par un dernier effort,
La joie à la douleur, et la vie à la mort!...

(Pause.)

Malheur à toi, César!... à mes désirs propice,
L'enfer, qui nous attend, reçoit mon sacrifice;
La preuve en est ce feu qui reprend son ardeur;
Malheur à toi, César! malheur à toi, malheur!..

CALIGULA, prenant un couteau, et s'apprêtant à franchir le lit.

Puisque les dieux, vers qui tu fais vœu de descendre,
T'attendent, Annius, ne les fais pas attendre,
Et dis-leur aujourd'hui que, frappé de ma main,
Tu viens leur annoncer qu'ils me verront demain.

MESSALINE, l'arrêtant.

Que fais-tu? Ce trépas pour une telle injure
Est trop doux!... A qui donc gardes-tu la torture,
Lorsqu'un homme à ce point t'insulte et peut mourir
Comme un autre mourrait, d'un coup et sans souffrir?

CALIGULA, s'arrêtant.

O démon de l'enfer, oh! que pour la vengeance
Ton cœur avec le mien est bien d'intelligence!
Mais quel autre de nous sera digne, et par qui
Leur ferons-nous donner la torture?

MESSALINE, montrant Cherea.

Par lui.

CHEREA.

Par moi, César?

CALIGULA.

Par toi!

CHEREA.

Mais...

CALIGULA.

Fais ce que j'ordonne.

MESSALINE, bas, à Cherea.

Prends-les donc, insensé, quand César te les donne,
Prends, ou bien à nos yeux César les frappe; prends,
Et venge-nous tous deux... Comprends-tu?

CHEREA, bas, à Messaline.

Je comprends!

(Haut.)

Pour moi, ta volonté, César, est absolue!

ANNIUS.

Celui qui va mourir, Auguste, te salue.

CALIGULA.

Nous verrons si toujours tu conserves ce ton.

ANNIUS.

Je tâcherai, César... Au revoir, chez Pluton!

SCÈNE V

LES MÊMES, hors CHEREA, ANNIUS et SABINUS.

Claudius a disparu à la fin de l'imprécation.

CALIGULA, debout et chancelant.

Messaline!

MESSALINE.

Que veut mon empereur auguste?

CALIGULA.

Messaline, leur mort était-elle pas juste?
Dis-moi...

MESSALINE.

Jamais trépas ne fut mieux mérité.

CALIGULA.

N'importe, de leur vœu je suis épouvanté!
On dit, quand nous poursuit une telle menace,
Qu'il faut sacrifier sur l'heure à notre place,
Celui de nos parents qui nous touche le plus.
Si j'essayais...

MESSALINE.

Comment?

CALIGULA.

Où donc est Claudius ?...

MESSALINE.

Que bien plutôt César efface dans l'ivresse
Ce souvenir fatal dont la crainte le presse.

CALIGULA.

Non, je veux Claudius... Le vin est impuissant
A me désaltérer... Qu'on me verse du sang!

MESSALINE.

Claudius n'est plus là!

CALIGULA.

Qu'on le trouve et qu'il meure.

MESSALINE.

Eh bien, soit, il mourra, plus tard... Mais voici l'heur
Où, les cheveux trempés des larmes de la Nuit,
Le Sommeil, fils des dieux, sur la terre conduit
Ces mensonges si doux auxquels on aime à croire,
Et qui sortent pour toi par la porte d'ivoire.
Cesse de te soustraire à son charme puissant,
Dors, mon noble empereur.

CALIGULA, tombant sur le lit.

Du sang! du sang! du sang!

LE CORYPHÉE, à la tête du lit.

César a fermé la paupière,
Au jour doit succéder la nuit;
Que s'éteigne toute lumière,
Que s'évanouisse tout bruit!...

A travers ces arcades sombres,
Enfants aux folles passions,
Disparaissez comme des ombres,
Fuyez comme des visions.

Allez, que le caprice emporte
Chaque âme selon son désir,
Et que, close après vous, la porte
Ne se rouvre plus qu'au plaisir.

(Tous disparaissent. Les rideaux retombent.)

SCÈNE VI

CALIGULA, couché; MESSALINE, au pied du lit.

MESSALINE.

C'est bien! va dans la nuit traîner, foule servile,
Les lambeaux de l'orgie au travers de la ville;
Quand paraîtra le jour à l'orient vermeil,
César aura dormi de son dernier sommeil!
Car la garde imprudente à la porte placée,
Distraite par le bruit de ta joie insensée,
Sans s'en apercevoir, a vers César qui dort,
En ouvrant au Plaisir, laissé passer la Mort!
Allons, te voilà donc enfin pris dans le piége!
Voilà qu'un double rang de meurtriers t'assiége,
Et voilà que ma main, se refermant sur vous,
Victime et meurtriers, va vous étouffer tous!

SCÈNE VII

CALIGULA, couché; CLAUDIUS, soulevant la tapisserie; puis AQUILA et JUNIA.

CLAUDIUS.

Que va-t-il se passer, et quelle fête infâme
Aux démons de la nuit prépare cette femme?
Elle a, je crois, tout bas, parlé dans sa fureur,
D'assassins menaçant les jours de l'empereur!
En le frappant, quel est leur but, leur espérance?

Est-ce un autre esclavage? est-ce la délivrance?
Oh! si je pouvais fuir avant que leur regard
Arrivât jusqu'à moi... Malheur! il est trop tard!
De l'alcôve, sans bruit, le rideau se soulève...
Ne suis-je point en proie à quelque horrible rêve?

(Aquila et Junia paraissent pendant ces derniers vers, l'un à la tête, l'autre au pied du lit.)

Non... non... tout est réel!

AQUILA, reposant sur son piédestal la lampe, qu'il a prise pour regarder César.

C'est lui.

(Étendant la main vers Junia, qui fait un mouvement pour frapper.)

Femme, attends-moi.

Il passe la corde autour du cou de Caligula. Junia, lui appuie le poignard sur le cœur.)

JUNIA.

Réveille-toi, César!

AQUILA.

César, réveille-toi!

CALIGULA, se dressant tout debout.

Qui m'appelle?

JUNIA.

Moi.

AQUILA.

Moi.

CALIGULA.

D'où vous vient cette audace
D'entrer ici?

AQUILA.

César, regarde-nous en face.

JUNIA.

Moi, je suis Junia.

AQUILA.

Moi, je suis Aquila;
Moi, le fiancé...

JUNIA.

Moi, la mère de Stella.

CALIGULA,

Que voulez-vous tous deux à de semblables heures?

AQUILA.

Ne t'en doutes-tu pas? Nous voulons que tu meures.

CALIGULA.

A moi!

AQUILA.

Comme nos cœurs, César, les murs sont sourds.

CALIGULA, saisissant le bras de Junia.

Tu te trompes : on vient... Au secours, au secours!

JUNIA, essayant de dégager son bras.

Malheur!

CALIGULA.

Non, Jupiter ne veut pas que je meure.
Ils viennent.

AQUILA.

De ta mort ils avanceront l'heure,
Voilà tout.

CALIGULA.

Au secours!

JUNIA.

Tes cris sont superflus.

CALIGULA.

Je suis votre empereur.

AQUILA, l'étranglant.

Tu mens, tu ne l'es plus.

(Caligula tombe et entraîne Aquila, qui lui met le genou sur la poitrine.)

CALIGULA, expirant.

Ah!

AQUILA.

Qui que vous soyez, maintenant je vous brave.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHEREA, ANNIUS, SABINUS, l'épée à la main.

AQUILA.

Cherea, le tribun!

CHEREA.

Aquila, mon esclave!

ANNIUS.

L'empereur!

SABINUS.

L'empereur!

AQUILA.

Vous cherchez...?

CHEREA.

Oui, César.

AQUILA, lui montrant le cadavre sur lequel il a le pied.

Je viens de le tuer, vous arrivez trop tard!

SABINUS.

Mort! et ce n'est pas nous!

CHEREA.

Amis, pensons à Rome.
Notre but est atteint. Honneur à toi, jeune homme!
Honneur à qui nous rend la vieille liberté!

AQUILA, s'éloignant.

De Rome ni de vous je n'ai rien mérité,
Laissez-moi.

CHEREA.

Mes amis, avant que le jour brille,
Soyons maîtres de tout.

JUNIA.

O ma fille! ma fille!

CHEREA.

Toi, cours au Capitole, et toi, cours au sénat;
Moi, je répands le bruit de cet assassinat.
Mais un but arrêté que chacun de nous sorte.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PROTOGÈNE, paraissant sur le seuil de la porte à droite.

PROTOGÈNE.

Pas un ne franchira le seuil de cette porte.

CHEREA.

Qui nous empêchera ?

(Tous les rideaux se relèvent; les Meurtriers de César se trouvent entourés par la Garde germaine.)

PROTOGÈNE.

Voyez.

ANNIUS.

Par Jupiter!
Nous sommes entourés par un cercle de fer.

CHEREA.

Messaline!

PROTOGÈNE.

Soldats, emmenez les coupables,
Et précipitez-les des remparts.

CHEREA.

Misérables!

(On les emmène.)

LES SOLDATS.

Claudius! Claudius! oui, vive Claudius!
Claudius est le seul successeur de Caïus!
La couronne est à lui! Ce soir, pendant la fête,
Il nous a fait compter deux cents deniers par tête.
Qu'il soit nommé César après Caligula
Où donc est Claudius? Claudius!...

MESSALINE, entrant et tirant le rideau qui le cache.

Le voilà.

CLAUDIUS, entraîné par les Soldats.

Oh! ne me tuez pas...

PROTOGÈNE, le faisant monter sur le bouclier d'or, et s'inclinant le premier devant lui.

Sur nous que César règne,
Que chacun comme un dieu le respecte et le craigne,
Qu'il soit de l'univers la gloire et la terreur!

CLAUDIUS.

A moi l'empire!

MESSALINE.

A moi l'empire et l'empereur!

FIN DE CALIGULA

PAUL JONES

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

Panthéon. — 12 octobre 1838.

DISTRIBUTION

LE MARQUIS D'AURAY	M.	DANIEL.
LA MARQUISE	Mme	LAMBQUIN.
LE COMTE EMMANUEL, leur fils	M.	ALEXANDRE.
MARGUERITE, leur fille	Mme	ABIT.
PAUL JONES	MM.	ARMAND VILLOT.
LOUIS ACHARD		CONSTANT.
LE BARON DE LECTOURE		MOREAU.
M. DE LA JARRIE		WILLIAMS.
M. DE NOZAY		PELVILAIN.
UN NOTAIRE		ARMAND.
LAFEUILLE, domestique de la Marquise		ROGER.
JASMIN, domestique d'Emmanuel		PAULIN.

PLUSIEURS GENTILSHOMMES, DEUX OFFICIERS DE MARINE, UN PIQUEUR, PLUSIEURS VALETS.

— En 1779, au château d'Auray, en Bretagne.

ACTE PREMIER

Un salon au rez-de-chaussée, style Louis XIII; une porte au fond; deux portes latérales; une cheminée, une glace dessus; une croisée à droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE EMMANUEL, rentrant au château, en costume de voyage; SON DOMESTIQUE le suit et pose une paire de pistolets sur la table. JASMIN, LAFEUILLE, TROIS VALETS.

EMMANUEL, s'étendant dans un fauteuil.

Jasmin, un écu de six livres au postillon qui ne m'a versé que deux fois en me ramenant de Vannes ici. Quels chemins !... Sur mon âme, il faudra que je consulte le tabellion pour savoir de lui s'il n'y aurait pas, dans les archives de la

famille, quelque vieux droit de corvée qu'on pût faire revivre... (A un Domestique qui porte une livrée du temps de Louis XV et qui lui fait des saluts.) C'est bien, Lafeuille, c'est bien, je suis enchanté de te revoir.

LAFEUILLE.

Et moi donc, monseigneur!

EMMANUEL.

Oui, je comprends, cela veut dire...

LAFEUILLE.

Que toutes les bénédictions du ciel...

EMMANUEL.

Te descendent dans le gosier... C'est trop juste; voilà pour boire (apercevant trois autres Domestiques) tout seul; puis voilà pour boire avec les autres. Jasmin, prévenez madame la marquise que je suis arrivé, et lui demandez ses ordres de ma part, soit qu'elle me permette de monter chez le marquis, soit qu'elle veuille descendre. Quant à vous, mes vénérables, comme je ne veux pas priver mes ancêtres de vos services, allez chacun à vos affaires. (Ils sortent; Lafeuille va pour les suivre.) Lafeuille, rien de nouveau en mon absence? — Mon père?

LAFEUILLE.

Toujours dans la même position; ni mieux ni pis.

EMMANUEL.

Et sa raison?

LAFEUILLE.

Ça va, ça vient, à ce qu'on nous dit du moins; car vous savez qu'il ne veut voir personne que madame la marquise.

EMMANUEL.

Oui, pas même nous, je le sais. Et ma sœur?

LAFEUILLE.

Toujours triste. Ah! c'est une bénédiction, comme elle pleure! pauvre jeune dame! elle ne sort du château que pour aller voir le vieil Achard.

EMMANUEL.

Toujours dans sa petite maison du parc?

LAFEUILLE.

Ah! mon Dieu! il n'en bouge que pour aller s'asseoir sous le grand chêne, vous savez? puis il reste là des heures entières. On dirait qu'il prie.

EMMANUEL.

Singulier vieillard! et c'est toujours toi que madame la marquise charge de veiller à ce qu'il ne lui manque rien?

LAFEUILLE.

Oui, monseigneur; mais « Bonjour, bonsoir, merci, Lafeuille, » voilà tout.

EMMANUEL.

C'est bien! (Lafeuille va pour sortir.) Lafeuille, tournez les canons de ces pistolets contre le mur; vous savez quelle peur ma mère a de ces armes.

LAFEUILLE.

Voilà madame la marquise.

EMMANUEL.

Laissez-nous.

(La Marquise entre lentement par la porte du fond; Lafeuille sort.)

SCÈNE II

LA MARQUISE, vêtue de noir; EMMANUEL.

EMMANUEL, allant au-devant de sa mère, met un genou en terre et lui prend la main.

Madame la marquise permet?...

LA MARQUISE.

Levez-vous, mon fils; je suis heureuse de vous revoir.

(Emmanuel la conduit à un fauteuil; elle aperçoit les pistolets et tressaille.)

EMMANUEL.

Qu'avez-vous, ma mère?

LA MARQUISE.

Rien. (Elle s'assied.) J'ai reçu votre lettre, mon fils, et je vous fais mes compliments; vous me paraissez né pour la diplomatie plus encore que pour les armes, et vous devriez prier le baron de Lectoure de solliciter pour vous une ambassade au lieu d'un régiment.

EMMANUEL.

Et il l'obtiendrait, madame, tant son pouvoir est grand, et surtout tant il est amoureux.

LA MARQUISE.

Amoureux d'une femme qu'il n'a pas vue?

EMMANUEL.

Oh! Lectoure *est un* gentilhomme de sens, et ce qu'il sait

de notre famille lui a inspiré le plus vif désir de s'allier nous : il en est digne, d'ailleurs. Il a fait ses preuves de 139 et Chériu est très-content de ses titres. Un de ses ancêtr était même allié à la famille royale d'Écosse : de là vient lion qu'il porte dans ses armes; c'est fort convenable ainsi C'est lui, du reste, qui a insisté pour que toutes les cérém nies se fissent en son absence. Vous avez eu la bonté d'c donner la publication des bans, madame?

LA MARQUISE.

Oui, l'abbé a dû se charger de tous ces détails.

EMMANUEL.

Demain au soir alors, si Lectoure arrive, nous pourro signer le contrat?

LA MARQUISE, faisant un signe de tête.

Et il ne vous a fait aucune question sur ce Lusignan? ne vous a pas demandé à quel propos l'arrêt de sa déport tion avait été sollicité par notre famille?

EMMANUEL.

Non, madame; de pareils services sont si communs, qu'i les oublie le lendemain du jour où on les a rendus; pi encore on sait qu'ils cachent ordinairement quelque secr de famille qu'on ne doit pas pénétrer. Il n'y a que moi q ai conservé mémoire de ce malheureux.

LA MARQUISE.

Comment cela?

EMMANUEL.

Pour penser, de temps en temps, que j'aurais dû peut-êtr pour me venger de lui, employer d'autres armes que celles

LA MARQUISE, se levant.

Mon fils, ne parlez pas ainsi, si vous ne voulez pas r faire mourir.

LA MARQUISE, passant la main sur son front.

Vous avez raison, ma mère; ce qui est fait est fait, n'y pe sons plus.

LA MARQUISE.

Donc, il ne sait rien?

EMMANUEL.

Rien; mais voulez-vous que je vous dise ma pensée, ma dame? C'est que, sût-il tout...

LA MARQUISE.

Eh bien?

EMMANUEL.

Je le crois assez philosophe pour que ce qu'il apprendrait n'influât aucunement sur la détermination qu'il a prise

LA MARQUISE.

Alors il est ruiné?

EMMANUEL.

Comme toute notre jeune noblesse, à peu près; mais, par Monsieur, de la maison duquel il est, il peut beaucoup.

LA MARQUISE.

C'est bien, nous sommes assez riches pour refaire sa fortune sans qu'il y paraisse à la nôtre; puis (elle prend la main de son fils) ce mariage assure le bonheur de mes enfants, ou de l'un d'eux du moins; je ne veux pas les enchaîner éternellement dans un vieux château de la Bretagne, loin de tout plaisir, près d'un père privé de sa raison, qui refuse de les voir, et qui, les vît-il, ne les reconnaîtrait plus peut-être; c'est à moi, qui suis vieille et triste, de veiller sur le vieillard mourant à l'ombre de ces vieux murs, et c'est à vous, mes enfants, dont la vie est jeune et gaie, d'aller chercher le soleil et le bonheur.

EMMANUEL, lui baisant la main.

Oui, ma mère, oui, je sais que vous avez juré d'être l'exemple de tous les dévouements, le modèle de toutes les vertus; je sais que vous regarderez ce nouveau sacrifice comme un devoir à accomplir et voilà tout : il n'y a donc que ma sœur qui puisse détruire par son obstination...

LA MARQUISE.

Votre sœur pensera que sa soumission seule peut me faire oublier sa faute, et, soyez tranquille, elle obéira.

EMMANUEL.

Pardon, ma mère, si j'insiste tant pour voir s'accomplir un projet qui m'éloigne de vous; mais vous comprenez que mon obscurité me pèse, que mon nom, que mes ancêtres ont rendu si grand, et que vous avez fait si respectable, chaque fois qu'il est prononcé, bourdonne à mes oreilles comme un reproche. A mon âge, mon aïeul était mestre de camp; mon père, premier écuyer du roi. Il y a dans la seigneurie des blasons qui ne peuvent pas s'effacer; il y a dans le ciel des étoiles qui ne doivent point s'éteindre. Et cependant mon père, malade depuis vingt ans, et depuis vingt ans éloigné de la cour, a été complétement oublié du vieux roi à sa mort,

et du jeune roi, à son avénement au trône. Vos soins pour le marquis vous ont enchaînée au chevet de son lit, depuis l'heure où il a perdu sa raison; pendant ce temps, vos anciens amis disparaissent, morts ou oubliés; de nouvelles tiges poussent à la place des vieux troncs : si bien que, lorsque je reparus à Versailles, à peine si notre nom, le nom des marquis d'Auray, était connu de cette jeune cour.

LA MARQUISE.

Et cependant, croyez-moi, mon fils, nul n'a fait plus que je n'ai fait, sinon pour y ajouter un nouveau lustre, du moins pour lui conserver son ancienne pureté.

EMMANUEL.

Madame!...

LA MARQUISE, vivement.

Cependant, soyez tranquille, ce nom résonnera encore assez haut, je l'espère, pour que les oreilles royales puissent l'entendre sans se baisser. Mais, à propos de Leurs Majestés, j'espére que la bénédiction de Dieu se répand toujours sur elles et sur la France ?

EMMANUEL.

Et qui pourrait porter atteinte à leur bonheur? Louis XVI, jeune et bon, Marie-Antoinette, jeune et belle, entourés d'une brave noblesse, aimés d'un peuple loyal! Dieu merci, le sort les a placés hors d'atteinte de toute infortune.

LA MARQUISE, tristement.

Personne n'est placé, mon fils, au-dessus des erreurs et des faiblesses humaines: aucun cœur, fût-il caché sous la pourpre, n'est à l'abri des passions ; aucune tête, fût-elle couronnée, ne peut répondre que ses cheveux ne blanchiront pas en une nuit. Ils sont entourés de leur noblesse, dites-vous? (Allant ouvrir une croisée.) Voyez ces arbres, au printemps aussi, ils étaient entourés de leurs feuilles, et les premiers vents de l'hiver se sont fait sentir à peine, que les voilà nus et dépouillés. Ils sont aimés d'un peuple fidèle? Voyez cette mer, elle est calme, elle est paisible ; demain, cette nuit, dans une heure peut-être, le souffle de l'ouragan nous apportera les cris de mort des malheureux qu'elle engloutira. Quoique je vive éloignée du monde, d'étranges bruits arrivent parfois à mon oreille; ne s'élève-t-il pas une secte philosophique, qui a *entraîné* dans ses erreurs quelques hommes de nom? ne *parle-t-on* point d'un monde tout entier qui, comme une île

flottante, s'est détaché de la mère patrie, d'enfants rebelles qui refusent de reconnaître leur père, d'un peuple qui s'intitule nation? n'ai-je pas entendu dire que des gens de race avaient traversé l'Océan, pour offrir à des révoltés des épées que leurs ancêtres avaient l'habitude de ne tirer du fourreau qu'à la voix de leurs souverains légitimes? et ne m'a-t-on pas dit encore, ou bien n'est-ce qu'un rêve de ma solitude, que le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, oubliant eux-mêmes que les souverains sont une famille de frères, avaient autorisé ces migrations armées, et donné des lettres de marque à je ne sais quel pirate?

EMMANUEL.

Tout cela est vrai, madame.

LA MARQUISE, solennellement.

Dieu veille donc sur Leurs Majestés le roi et la reine de France!

(Elle sort lentement et sans se retourner.)

SCÈNE III

EMMANUEL, puis JASMIN.

EMMANUEL, regardant s'éloigner sa mère.

C'est ce vieux château qui lui donne ces idées tristes et lugubres; et je ne sais moi-même pourquoi, mais on dirait qu'il a été commis ici quelque crime qui pèse sur la conscience de ceux qui l'habitent. Je ne crois plus à l'avenir dès que j'y rentre. Quand donc le quitterai-je, bon Dieu!

JASMIN, présentant une carte à son maître.

Pour M. le comte.

EMMANUEL.

Une carte. « M. Paul... » Qu'est-ce que M. Paul?

SCÈNE IV

LES MÊMES, PAUL JONES.

PAUL.

C'est moi, monsieur.

EMMANUEL, avec hauteur.

Il paraît, monsieur, que vous désirez vivement me parler?

PAUL, s'inclinant.

J'avoue, monsieur le comte, que j'attache un grand prix à l'entretien que vous allez, j'espère, me faire l'honneur de m'accorder.

EMMANUEL.

Vous avez une manière de demander les choses, monsieur, qui éloigne jusqu'à la chance d'un refus. Veuillez vous asseoir, si cette conférence doit durer longtemps.

PAUL, s'asseyant tranquillement.

Volontiers; car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

EMMANUEL.

Parlez, monsieur.

PAUL.

Faites sortir votre valet.

EMMANUEL, à Jasmin.

Laisse-nous. (Jasmin sort. A Paul.) Maintenant, j'espère que vous me direz d'abord, et avant d'entamer cet entretien, à qui j'ai l'honneur de parler?

PAUL.

C'est trop juste, monsieur; je suis le capitaine dont le vaisseau a transporté à Cayenne le jeune Lusignan.

EMMANUEL, se courbant pour le regarder.

Impossible!

PAUL, toujours assis et avec nonchalance.

Il est vrai que, l'avant-dernière fois que nous nous vîmes, lorsqu'à Brest vous me fîtes l'honneur de me rendre visite à mon bord, je portais de longs cheveux noirs, coupés carrément, un large chapeau de paille et le paletot de marin : tout cela change un homme, surtout lorsqu'il ajoute à ce costume un accent bas breton fortement prononcé.

EMMANUEL, le regardant fixement.

Effectivement, monsieur, je crois me rappeler que, sous ce large chapeau dont vous me parlez, je vis briller des yeux pareils aux vôtres; je ne les ai point oubliés; puis ce capitaine se faisait appeler du nom sous lequel vous vous présentez chez moi : M. Paul... (Paul s'incline.) Mais c'est l'avant-dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, m'avez-vous dit? Aidez mon souvenir, monsieur, je vous prie; car je ne me rappelle pas quelle fut la dernière.

PAUL.

La dernière, monsieur le comte, ce fut, il y a huit jours, à

Paris, dans un assaut d'armes chez le fils du ministre de la marine; cette fois, j'étais en officier anglais et m'appelais Jones; je portais des cheveux blonds, un habit rouge, un pantalon collant; j'eus l'honneur de faire des armes avec vous, monsieur le comte, et de vous boutonner trois fois, sans que vous me touchiez une seule.

EMMANUEL.

C'est étrange; oui, voilà bien le même regard, et cependant ce n'est pas le même personnage.

PAUL.

C'est que Dieu a voulu que le regard de l'homme fût la seule chose qu'il ne pût déguiser; c'est pour cela qu'il y a mis une étincelle de sa flamme. Le capitaine Paul est le même que l'Anglais Jones, et l'Anglais Jones est le gentilhomme que vous avez devant les yeux.

EMMANUEL.

Et, aujourd'hui, monsieur, que vous plaît-il d'être?

PAUL.

Moi-même; car, aujourd'hui, je n'ai aucun motif pour me cacher. Cependant, si vous avez quelque préférence pour une nation, je serai ce que vous voudrez... Français, Américain, Anglais ou Espagnol. Dans laquelle de ces langues vous plaît-il que je continue cette conversation?

EMMANUEL.

Quoique quelques-unes d'entre elles me soient comme à vous familières, je choisirai le français, monsieur; c'est la langue des explications courtes et concises.

PAUL, avec mélancolie.

Soit, monsieur le comte; cette langue est aussi celle que je préfère; car je suis né sur la terre de France. Le soleil de France est le premier qui ait réjoui mes yeux, et, quoique bien souvent j'aie vu des terres plus fertiles et un soleil plus brillant, il n'y a jamais eu pour moi qu'une terre et qu'un soleil.

EMMANUEL, avec ironie.

Votre amour national vous fait oublier, monsieur, le sujet auquel je dois l'honneur de votre visite.

PAUL.

Vous avez raison... Il y a donc deux ans qu'en vous promenant dans le port de Brest, vous vîtes, parmi ses nombreux vaisseaux, *un brick* à la carène étroite, aux mâtereaux élan-

cés, et vous dites : « Il faut que le capitaine de ce bâtiment ait de puissants motifs pour faire le commerce avec un navire qui porte tant de toile et si peu de bois. » De là naquit dans votre esprit l'idée que j'étais un corsaire, un pirate, un flibustier... que sais-je?...

EMMANUEL.

Me suis-je trompé?

PAUL.

Je crois vous avoir déjà exprimé mon admiration, monsieur le comte, pour la perspicacité avec laquelle vous jugiez, au premier coup d'œil, les hommes et les choses.

EMMANUEL.

Trêve de compliments, monsieur; venons au fait!...

PAUL.

Dans cette persuasion, vous descendîtes donc à mon bord, et vous trouvâtes dans l'entre-pont le capitaine Paul... Vous étiez porteur d'une lettre du ministre de la marine qui ordonnait à tout officier au long cours, requis par vous, de conduire à Cayenne le nommé Lusignan, coupable d'un crime d'État.

EMMANUEL.

C'est vrai.

PAUL.

J'obéis, monsieur; car je naviguais alors sous le pavillon de France, et j'ignorais... (ici Emmanuel se lève et s'approche de Paul) que le nommé Lusignan n'avait commis d'autre crime que d'avoir été l'amant heureux de mademoiselle Marguerite d'Auray, votre sœur.

EMMANUEL, lui posant la main sur l'épaule.

Monsieur!...

PAUL, se levant et prenant négligemment un des pistolets.

Vous avez là de belles armes, monsieur le comte!

EMMANUEL.

Et qui sont toutes chargées, monsieur.

PAUL.

Portent-elles juste?

EMMANUEL.

Si vous voulez accepter une promenade avec moi, c'est un essai que nous pourrons faire ensemble.

PAUL.

Merci, monsieur le comte. Je connais ces pistolets; ils sor-

tent de la boutique d'un maître allemand très-estimé. J'en ai gagné une paire à peu près pareille à Saint-Georges; vous savez, le colonel du régiment américain? Il avait parié couper douze balles de suite sur la lame d'un couteau; il n'en a, pardieu! pas manqué une.

EMMANUEL.

Et comment avez-vous gagné, alors?

PAUL.

e les ai coupées plus au milieu.

EMMANUEL.

Cela ne change rien à la proposition que j'ai eu l'honneur de vous faire, monsieur. Vous êtes un habile tireur, voilà tout.

PAUL, avec distraction.

Que voulez-vous! pendant nos longs jours de calme, lorsqu'aucun souffle de vent ne ride ce miroir de Dieu qu'on appelle la mer, nous autres marins, isolés et solitaires, nous sommes obligés d'accepter les distractions qui viennent au-devant de nous: alors nous exerçons notre adresse sur les hirondelles fatiguées qui se posent au bout de nos vergues, ou sur les goëlands aux longues ailes, dont le cri plaintif nous annonce en passant le retour de la brise! et voilà comment nous arrivons à une certaine force sur des exercices qui paraissent d'abord si étrangers à notre profession.

EMMANUEL, après un instant de silence.

Continuez, monsieur.

PAUL.

C'était un bon et brave jeune homme que ce Lusignan! Il me raconta son histoire, comment cet amour ardent, profond, irrésistible, leur était venu dans le cœur, comme à Paolo et à Francesca, comme à Romeo et à Juliette, et comment votre sœur lui répéta ces paroles de la jeune fille de Vérone: « Je serai à toi ou à la tombe. »

EMMANUEL, les dents serrées.

Et elle ne lui a que trop bien tenu parole.

PAUL.

Il me dit leurs amours longtemps chastes comme ceux des anges; ces projets que tout jeune homme nourrit, de se faire un nom comme celui (riant) d'Alexandre ou de Dante, pour venir le déposer aux pieds de celle qu'il aime; ses longues et respectueuses instances près de votre mère, les refus

hautains de la marquise d'Auray et vos railleries amères, qu'il supporta comme si le cœur d'un homme avait cessé de battre dans sa poitrine; il me dit ses douleurs, ses larmes, son désespoir, lorsque votre sœur lui ordonna en pleurant de quitter la Bretagne; il me dit cette nuit d'adieux, d'agonie, de sanglots.

EMMANUEL.

Et de honte!

PAUL.

Oui, n'est-ce pas? Vous appelez cela de la honte, vous autres gens vertueux, quand une pauvre enfant, que tout entraîne et que rien ne soutient, cède à l'âge, à la séduction, à l'amour! Oui, ils se séparèrent; mais elle avait succombé. Votre mère, qui eût sauvé l'honneur de sa fille, peut-être, si des devoirs sacrés ne l'eussent éloignée d'elle, car je sais les vertus de votre mère, comme je sais les malheurs de votre sœur: c'est une femme hautaine et sévère, plus sévère peut-être que ne devrait l'être une créature humaine qui n'a sur les autres que l'avantage de n'avoir jamais failli; votre mère, dis-je, entendit, une nuit, des cris étouffés; elle entra dans la chambre de votre sœur, s'avança pâle et muette vers son lit, arracha froidement de ses bras un enfant qui venait de naître, et sortit pâle et muette, ainsi qu'elle était entrée, impassible comme une statue et, comme une statue, sans desserrer ses lèvres de pierre. Quant à la pauvre Marguerite, elle ne poussa pas une plainte, elle ne jeta pas un cri; elle s'était évanouie en apercevant la marquise. Est-ce cela, monsieur le comte? suis-je bien informé? ou bien ai-je oublié quelques détails de cette terrible histoire?

EMMANUEL.

Aucun.

PAUL.

C'est qu'ils sont consignés dans ces lettres de votre sœur, qu'au moment de se séparer de moi pour prendre place parmi des brigands et des assassins, Lusignan m'a remises, afin que je les fisse passer à celle qui les avait écrites.

EMMANUEL.

Donnez-les-moi donc, monsieur, et je vous jure qu'elles seront fidèlement rendues à celle qui a eu l'imprudence...

PAUL.

De se plaindre à la seule personne qui l'aimât au monde,

n'est-ce pas? Imprudente fille, à qui une mère arrache l'enfant de son cœur, et qui verse ses larmes amères dans le cœur du père de son enfant! Imprudente sœur, qui, n'ayant pas trouvé dans son frère appui contre l'abandon de son père et la tyrannie de sa mère, a compromis sa noble famille en signant d'un nom de race des lettres qui peuvent... comment appelez-vous cela, vous autres nobles?... tacher son écusson, n'est-ce pas?

EMMANUEL, avec impatience.

Mais, puisque vous connaissez si bien l'importance de ces papiers, accomplissez donc la mission dont vous êtes chargé en les remettant soit à ma sœur, soit à ma mère, soit à moi.

(Il lui tend la main.)

PAUL.

J'étais débarqué à Brest avec cette intention, monsieur; mais voilà qu'il y a quinze jours à peu près, en entrant dans une église...

EMMANUEL, avec ironie.

Dans une église?

PAUL.

Oui, monsieur.

EMMANUEL.

Et pour quoi faire?

PAUL.

Pour prier.

EMMANUEL.

M. le capitaine croit en Dieu?

PAUL.

Si je n'y croyais pas, monsieur, qui donc invoquerais-je pendant la tempête?

EMMANUEL, avec impatience.

Si bien que dans cette église...?

PAUL.

J'ai entendu un prêtre annoncer le prochain mariage de M. le baron de Lectoure avec noble demoiselle Marguerite d'Auray.

EMMANUEL.

Et qu'a trouvé d'étonnant à cela M. le capitaine Paul?

PAUL.

Rien, comte. Mais un sentiment de compassion bizarre m'a

pris au cœur : j'ai pensé que, puisque tout le monde, et même sa mère, oubliait le pauvre orphelin (car je présume que c'est de son plein gré, et sans y être forcée, que votre sœur épouse le baron de Lectoure), il fallait que je m'en souvinsse, moi; que c'était un baptême de larmes assez grand que d'entrer dans le monde sans nom et sans famille, pour n'y pas vivre du moins sans fortune. Dans la position où vous êtes et avec les projets d'ambition qui se rattachent pour vous à l'alliance de M. de Lectoure, ces lettres valent bien cent mille livres, n'est-ce pas, monsieur le comte? et cette somme ne fera qu'une bien légère brèche au demi-million de rente qui compose votre fortune.

EMMANUEL.

Mais qui m'assure, monsieur, que ces cent mille livres...?

PAUL.

Vous avez raison, monsieur; aussi n'est-ce que contre une obligation au nom du jeune Hector de Lusignan que j'échangerai ces lettres.

EMMANUEL.

Puisque ce n'était purement et simplement qu'une affaire d'argent que nous avions à traiter ensemble, il fallait vous épargner, monsieur, la peine de me raconter cette longue histoire, et commencer par où nous avons fini, ou, mieux encore, m'envoyer un homme d'affaires. La famille d'Auray a toujours réservé, chaque année, pour ses aumônes, le double de la somme que vous réclamez.

(Il s'approche de la table et écrit.)

JASMIN, entrant.

Monsieur le comte...

EMMANUEL.

Je n'y suis pas, je n'y suis pour personne, laissez-moi.

JASMIN.

La sœur de M. le comte.

EMMANUEL.

Qu'elle revienne plus tard.

JASMIN.

Elle désire parler à M. le comte à l'instant même.

PAUL.

Qu'à cela ne tienne, monsieur, je reviendrai un autre jour.

EMMANUEL.

Non pas, s'il vous plaît, capitaine Paul; terminons cette

affaire pendant que nous y sommes. Je vais recevoir ma sœur, mais, comme il est parfaitement inutile qu'elle vous voie, entrez dans ce cabinet, vous y trouverez une bibliothèque.

PAUL.

Faites, monsieur.

(Il entre dans le cabinet à gauche de l'acteur.)

EMMANUEL, à Jasmin.

Ouvrez à ma sœur.

SCÈNE V

EMMANUEL, MARGUERITE, PAUL, dans le cabinet.

EMMANUEL.

Venez, Marguerite, et dites vite ce que vous avez à me dire; je suis en affaires.

MARGUERITE.

Il y eut un temps, Emmanuel, où, en nous revoyant après deux mois d'absence, nous nous serions jetés dans les bras l'un de l'autre.

EMMANUEL.

Oui; mais, depuis cette époque, tant de choses ont passé entre nous!

MARGUERITE.

Qui peut donc passer entre deux enfants de la même mère? qui peut séparer le sang du sang, le frère de la sœur?

EMMANUEL.

Une faute.

MARGUERITE.

Vous êtes cruel, mon frère : vous savez que je ne puis implorer mon père; vous savez que, devant ma mère, je tremble à n'oser dire une parole; vous savez que mon seul espoir est en vous; vous me voyez entrer, non pas comme une sœur devrait entrer chez son frère, non pas la joie dans le regard, le sourire sur les lèvres, mais les larmes aux yeux, la prière à la bouche, comme un suppliant entrerait chez son juge, et, d'un mot que vous laissez tomber sur ma tête, voilà que vous me ployez à vos pieds.

EMMANUEL.

Que voulez-vous?

MARGUERITE.

Je veux savoir si ce que l'on dit est vrai.

EMMANUEL.

Que dit-on?

MARGUERITE.

Que demain au soir...

EMMANUEL.

Après?

MARGUERITE.

M. le baron de Lectoure...

EMMANUEL.

Sera ici, c'est vrai.

MARGUERITE.

Oh! mon Dieu!

EMMANUEL.

J'espérais qu'en prenant la précaution d'annoncer deux mois d'avance son arrivée, nous vous avions donné le temps de vous y préparer.

MARGUERITE.

Si menacé que l'on soit, l'on espère toujours, et l'on a vu des condamnés obtenir leur grâce au pied même de l'échafaud. (Suppliante.) Emmanuel!

EMMANUEL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Ne comprends-tu pas? Oh! si Dieu avait voulu que je pusse t'épargner un chagrin, comme tu peux m'épargner un malheur, si tu m'avais priée comme je te prie; si je n'avais eu qu'un mot à dire, non pas pour te rendre heureux, je n'aspire plus au bonheur, mais pour te sauver du désespoir... oh! avec quelle reconnaissance j'aurais béni le ciel en prononçant ce mot!

EMMANUEL.

Cela ne dépend pas de moi... c'est une chose que mon père désire, un projet arrêté par ma mère, une alliance nécessaire à l'honneur de notre famille.

MARGUERITE.

Une chose que mon père désire?... Plût à Dieu qu'il pût désirer quelque chose, pauvre père!... et que je pusse mourir pour cette chose!... Un projet arrêté par ma mère?... Oh! celui qui lui a suggéré ce projet obtiendrait, je crois, bien

facilement qu'elle y renonçât,... Une alliance nécessaire à l'honneur de notre famille?... Grâce au ciel, notre famille est assez puissante de nom et de richesse pour qu'elle ne reçoive aucun nouveau lustre de l'alliance même d'un prince! Ce n'est pas tout cela, Emmanuel... Non, ce n'est pas tout cela... Vous avez fait marché de moi, n'est-ce pas? vous m'avez vendue au compte de votre ambition? dites! vous m'avez troquée contre une croix et un brevet, et vous vous êtes dit: « C'est une enfant qui obéira; d'ailleurs, si elle résistait, je me ferais une arme de son isolement et de son malheur pour tuer sa volonté?... » Vous vous êtes trompé, Emmanuel; c'est dans mon malheur même que je trouverai du courage; c'est dans mon isolement que je puiserai ma force.

EMMANUEL.

Ainsi, vous êtes décidée à désobéir à votre mère?

MARGUERITE.

La nuit où je vis pour la dernière fois celui que je ne reverrai plus, un prêtre nous attendait pour nous unir; Lusignan était à mes pieds, fou, délirant, désespéré, disant que je ne l'aimais pas; je refusais de le suivre, car je ne voulais pas désobéir à ma mère; mais aussi, pendant cette même nuit, je lui jurai que, si je n'étais pas à lui, je ne serais à nul autre; le serment que j'avais fait au père, je l'ai répété depuis sur la tête de mon fils, et maintenant, c'est non-seulement un serment d'amante, mais encore un serment de mère.

EMMANUEL.

Alors, c'est une guerre déclarée?

MARGUERITE.

Que Dieu, je l'espère, me donnera la force de soutenir. Adieu, Emmanuel! sois heureux.

EMMANUEL, la regardant s'éloigner.

Adieu, pauvre roseau qui te crois un chêne! oh! quand la main de ma mère va s'appesantir sur toi, comme tu courberas la tête, comme tu plieras les genoux! (Apercevant Paul à la porte de la bibliothèque.) Ah! vous voilà, monsieur! préparez vos lettres, et je vais vous signer l'obligation que vous demandez.

(Il va vers la table.)

PAUL.

C'est inutile, monsieur le comte.

EMMANUEL, vivement.

Comment cela?

PAUL.

Je donnerai les cent mille livres à votre neveu, et je me chargerai de trouver un mari à votre sœur.

EMMANUEL, bondissant.

Mais qui êtes-vous donc, monsieur, qui disposez ainsi de ma famille?

PAUL, s'éloignant.

Qui je suis? Je vous le dirai demain ; car je dois l'apprendre ce soir.

EMMANUEL, l'arrêtant.

Et vous me donnez votre parole d'honneur que je vous reverrai demain?

PAUL, se dégageant.

Je vous la donne.

(Il sort.)

EMMANUEL, seul.

Ce que je vois de plus clair dans tout cela, c'est que voilà un homme avec lequel je me brûlerai certainement la cervelle!...

ACTE DEUXIÈME

Une chambre au rez-de-chaussée, chez Louis Achard, à deux cents pas du château d'Auray; une porte au fond qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse apercevoir les arbres d'un parc; à droite du spectateur, une fenêtre; à gauche, une porte donnant dans une deuxième chambre.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, ACHARD.

Au lever du rideau, la Marquise, seule, est assise près d'une table à gauche de l'acteur; une Bible ouverte est sur cette table; la Marquise réfléchit; son grand voile noir l'enveloppe presque entièrement et retombe jusqu'à terre; Achard entre, et, apercevant la Marquise, il va à elle.

ACHARD.

Madame la marquise...

LA MARQUISE, relevant la tête.

C'est vous, Achard! je vous attends depuis une demi-heure. *Où donc étiez-vous?*

ACHARD.

Si madame la marquise avait voulu faire cinquante pas de plus, elle m'aurait trouvé sous le grand chêne, près de la porte du parc.

LA MARQUISE.

Vous savez que je ne vais jamais de ce côté.

ACHARD.

Et peut-être avez-vous tort, madame : il y a quelqu'un au ciel qui a droit à nos prières communes, et qui s'étonne peut-être de n'entendre que celles du vieil Achard.

LA MARQUISE.

Qui vous dit que je ne prie pas de mon côté, et qui vous fait croire que les morts exigent que l'on soit sans cesse agenouillé sur leur tombe?

ACHARD.

Rien! Je crois seulement que, si quelque chose de nous vit encore sur la terre, ce quelque chose tressaille de plaisir au bruit des pas de ceux que nous avons aimés pendant notre vie.

LA MARQUISE.

Mais si cet amour fut un amour coupable?

ACHARD.

Croyez-vous que la mort et le sang ne l'aient pas expié? Dieu fut alors un juge trop sévère pour n'être pas aujourd'hui un père indulgent.

LA MARQUISE.

Oui, Dieu pardonne peut-être, parce que la toute-puissance est la toute-bonté; mais croyez-vous que, si le monde savait ce que Dieu sait, il pardonnerait comme Dieu?

ACHARD.

Le monde! oui, voilà le grand mot sorti de votre bouche : le monde! C'est à cette idole que votre orgueil a tout sacrifié, madame : sentiment d'amante, sentiment d'épouse, sentiment de mère; le monde! c'est lui qui vous a fait revêtir ce vêtement de deuil, derrière lequel vous avez espéré lui cacher vos remords; et vous avez eu raison, car il a pris vos remords pour des vertus.

LA MARQUISE, se levant.

Vous parlez au nom des autres avec une amertume qui ferait croire que vous avez personnellement des reproches à me faire. *Achard, aurais-je* manqué à quelques-uns des devoirs

que je crois avoir à remplir envers vous? Les gens qui vous servent par mes ordres n'ont-ils pas eu pour vous le respect et l'obéissance que je leur recommande? Vous savez qu'alors vous n'auriez qu'à dire un mot...

ACHARD.

Pardonnez-moi, madame, c'est de la tristesse, et non de l'amertume; c'est l'effet de l'isolement et de la vieillesse. Vous devez savoir ce que c'est que des pensées qui s'aigrissent sur votre conscience, ce que c'est que des larmes qui vous retombent sur le cœur. Non, depuis que, par un sentiment dont je vous suis reconnaissant sans chercher à l'approfondir, vous vous êtes chargée de veiller vous-même à ce que rien ne me manquât, vous n'avez pas un seul jour oublié votre promesse, et j'ai même, comme le vieux prophète, parfois vu venir un ange pour messager.

LA MARQUISE.

Oui, je sais que Marguerite accompagne souvent le domestique chargé de votre service, et j'ai vu avec plaisir les soins qu'elle vous rendait.

ACHARD.

Mais, à mon tour, je n'ai pas manqué à mes devoirs non plus, je l'espère; depuis vingt ans, j'ai vécu loin des hommes, et j'ai écarté tout être vivant de cette chaumière, tant je craignais pour vous le délire de mes veilles ou l'indiscrétion de mes nuits.

LA MARQUISE.

Oui, le secret a été bien gardé; mais ce n'est qu'un motif de plus pour moi de craindre de perdre en un jour le fruit de vingt années, croyez-moi, plus sombres, plus isolées et plus terribles encore que les vôtres. Nul n'a rien su de cette terrible histoire, mais à quel prix! Comprenez-vous ce que c'est que de veiller depuis vingt ans sur un insensé, qui, chaque fois qu'il reprend une lueur de raison, me reproche ma faute, et, chaque fois qu'il retombe dans sa folie, répète dix fois le jour ces paroles, avec lesquelles sans doute l'ange du jugement dernier me réveillera dans ma tombe?

ACHARD.

Et moi aussi, madame, je les ai entendues, ces paroles; car j'étais là lorsqu'il expira en les prononçant.

LA MARQUISE.

Voilà pour l'épouse!... Mes enfants éloignés de moi pour les

éloigner de leur père, mes enfants qui ne me connaissent que par la terreur que je leur inspire, mes enfants qui, lorsque je leur ouvre les bras, tombent à mes genoux et m'appellent madame... Voilà pour la mère!

ACHARD.

Vous ne me parlez là que de ceux qui savent que vous êtes leur mère.

LA MARQUISE, tressaillant.

Achard!

ACHARD.

N'est-ce pas que vous avez tressailli ainsi plus d'une fois, en pensant qu'il y avait dans le monde un homme qui viendrait un jour me demander ce secret auquel vous avez tout sacrifié, et qu'à cet homme je n'avais le droit de rien taire? Mais rassurez-vous, madame; cet homme, cet enfant s'est échappé de la pension où on l'élevait en Écosse, et, depuis cette époque, nul n'en a entendu parler; il aura oublié la lettre de son père, il aura perdu le signe à l'aide duquel il devait se faire reconnaître; ou, mieux encore, peut-être n'existe-t-il même plus.

LA MARQUISE.

Vous êtes cruel, Achard, de dire une pareille chose à une mère, et vous ne savez pas encore tout ce que le cœur d'une femme porte en lui de secrets bizarres et de contradictions étranges. Ne puis-je donc être tranquille si mon enfant n'est mort, et un secret qu'il a ignoré vingt-cinq ans devient-il, à vingt-cinq, si important à son existence, qu'il ne puisse vivre si ce secret ne lui est révélé? Achard, mon vieil ami, ne pourrait-on lui dire que sa mère est allée rejoindre son père au ciel, mais qu'en mourant elle l'a légué à son amie, la marquise d'Auray, dans laquelle il retrouverait une seconde mère?

ACHARD.

Oui, vous pourriez lui dire cela, vous, et je vous connais, vous le lui diriez d'une voix ferme, vous pourriez le voir avec des yeux secs et un cœur tranquille, je le sais; vous pourriez, je n'en doute pas, lui parler sans que vos premiers mots fussent : « Mon enfant! » et cependant c'est le fils d'un homme que vous avez assez aimé pour que cet amour vous fît oublier les devoirs les plus sacrés, et cependant il y a vingt ans que vous n'avez vu ce fils. Oh! vous avez du pouvoir sur vos sentiments, vous; mais, moi, moi, si je le revoyais, je ne

pourrais que me jeter dans ses bras en disant : « Henri! mon bon Henri! »

LA MARQUISE.

Mais vous, vous n'avez rien à cacher; quarante ans d'une réputation sans tache ne sont point ternis par ce mot : « Mon enfant! » Vous ne vous appelez pas d'Auray, vous n'avez pas un nom, reçu de nobles aïeux, à garder et à transmettre à de nobles descendants. Écoutez, Achard, je suis venue pour vous parler de cela, je suis venue pour vous dire : Prenez pitié de moi.

ACHARD.

Aussi fidèle j'ai été aux promesses faites à madame la marquise d'Auray, aussi fidèle je serai à celles faites au comte de Morlaix; le jour où son fils et le vôtre viendra me présenter le gage de reconnaissance, et réclamer son secret, je le lui dirai, madame; quant aux papiers qui constatent sa naissance, vous savez qu'ils ne doivent lui être remis qu'après la mort de votre mari; le secret est là (il montre son cœur), nul pouvoir humain ne peut l'empêcher ni le forcer d'en sortir. Ces papiers sont dans une armoire près de mon lit, et la clef ne me quitte jamais; il n'y a donc qu'un vol ou un assassinat qui puisse me les enlever.

LA MARQUISE.

Mais vous pouvez mourir avant le marquis; que deviendront alors ces papiers?

ACHARD.

Le prêtre qui m'assistera à mes derniers moments les recevra sous le sceau de la confession.

LA MARQUISE.

Ainsi la chaîne de mes angoisses se prolongera jusqu'à ma mort, et le dernier anneau en sera scellé dans mon cercueil; il y a dans le monde un homme, un seul peut-être, que ni larmes, ni prières, ni argent ne peuvent fléchir, et il faut que Dieu place ce rocher sur ma route, et que l'orage me pousse sur lui jusqu'à ce que je m'y brise; tu tiens mon secret entre tes mains, tu peux en faire ce que tu voudras, tu es le maître et je suis l'esclave. Adieu.

ACHARD.

Madame la marquise veut-elle que je l'accompagne jusqu'au château?

LA MARQUISE.

Merci.

(Elle sort.)

SCÈNE II

ACHARD, seul.

Oui, je sais que vous avez un cœur insensible à toute autre crainte que celle que Dieu vous a mise au cœur pour remplacer le remords; mais celle-là tient largement lieu de toutes les autres, et c'est acheter cher une réputation de vertu ! Il est vrai que celle de la marquise d'Auray est si bien établie, que, si la vérité sortait de la terre ou descendait du ciel, je crois qu'elle serait traitée de calomnie. Enfin, Dieu peut ce qu'il veut, et ce qu'il fait est écrit longtemps d'avance dans sa sagesse éternelle.

SCÈNE III

ACHARD, PAUL, entrant.

PAUL.

Bien dit, vieillard : il y a plus de grandeur dans la résignation qui plie que dans la philosophie qui doute : c'est une maxime que, pour mon bonheur éternel, j'aurais voulu avoir moins souvent à la bouche et plus souvent au cœur.

ACHARD.

Pardon, monsieur; mais qui êtes-vous ?

PAUL.

Pour le moment, je suis un enfant de la république de Platon, ayant le genre humain pour frère, le monde pour patrie, et, pour toute place au soleil, le nid que je m'y suis bâti moi-même.

ACHARD.

Mais que cherchez-vous ?

PAUL.

Je cherche, à vingt lieues de Brest et à deux cents pas du château d'Auray, une chaumière qui ressemble diablement à celle-ci, et un vieillard qui pourrait bien être vous.

ACHARD.

Et comment se nomme ce vieillard?

PAUL.

Louis Achard.

ACHARD.

Vous ne vous trompez pas; c'est moi-même.

PAUL, ôtant son chapeau.

Que la bénédiction du ciel descende sur vos cheveux blancs, car voici une lettre que je crois de mon père et qui dit que vous êtes un honnête homme.

ACHARD, ému.

Et cette lettre ne renferme-t-elle rien?

PAUL.

Si fait, quelque chose comme une moitié de pièce d'or, dont vous devez avoir l'autre.

ACHARD, tendant la main et prenant machinalement la pièce et la lettre.

Oui, oui, c'est bien cela, et plus que cela encore, c'est la ressemblance extraordinaire... Enfant, oh! oh! mon Dieu! mon Dieu!

PAUL.

Qu'avez-vous?

ACHARD.

Ne comprenez-vous pas que vous êtes le portrait, oh! mais le portrait vivant de votre père, et que votre père, je l'aimais à lui donner mon sang, ma vie! comme je le ferais pour toi, jeune homme, si tu me les demandais.

PAUL.

Embrasse-moi donc, mon vieil ami; car la chaîne des sentiments n'a pas dû se rompre entre la tombe et le berceau, et, quel qu'ait été mon père, s'il ne faut, pour lui ressembler, qu'une conscience sans reproche, un courage à toute épreuve et un front qui ne pliera jamais, tu l'as dit, je suis son portrait vivant, et plus encore par l'âme que par le visage.

ACHARD, le regardant.

Oui, il avait tout cela, votre père, la même fierté dans le visage et le même feu dans le regard; mais pourquoi ne t'ai-je pas revu plus tôt, jeune homme? Il y a eu dans ma vie bien des heures sombres que tu eusses éclaircies.

PAUL.

Pourquoi? Parce que cette lettre me disait de te venir trou-

ver quand j'aurais vinq-cinq ans, et que je les ai eus, il n'y a pas longtemps : tiens, il y a une heure.

ACHARD.

Déjà ! il y a déjà vingt-cinq ans ! Il me semble que ce fut hier que vous naquîtes dans cette chaumière et que vous ouvrîtes les yeux dans cette chambre.

PAUL.

Et je les ai habitées jusqu'à l'âge de quatre ans, n'est-ce pas ?

ACHARD.

Oui.

PAUL.

Eh bien, laisse-moi me souvenir alors ; car je me rappelle une chambre que je croyais avoir vue dans mes rêves : si c'est celle-là, écoute, il doit y avoir un lit avec des tentures vertes au fond...

ACHARD.

Oui.

PAUL.

Un crucifix d'ivoire au chevet.

ACHARD.

Oui.

PAUL.

Une armoire en face, où il y avait des livres, une grande Bible entre autres, avec des gravures.

ACHARD.

La voilà !

PAUL.

C'est elle, c'est elle !... puis une fenêtre d'où l'on distinguait la mer, une île...

ACHARD.

Celle de Noirmoutiers.

PAUL, se jetant dans l'appartement.

Ah ! (Achard veut le suivre.) Seul, seul, laisse-moi seul un instant, j'ai besoin d'être seul.

ACHARD.

Allons, c'est un brave cœur, merci, mon Dieu, merci !

PAUL, rentrant.

C'était la même ! après tout, pourquoi cacherais-je ce que j'éprouve ? Regarde-moi, vieillard ; eh bien, oui, j'ai vu la tempête faire tourbillonner mon vaisseau, et j'ai senti qu'il ne pesait pas plus, au souffle de l'ouragan, qu'une feuille des-

séchée à la brise du soir; j'ai vu tomber les hommes autour de moi, comme les épis sous la faucille du moissonneur; j'ai entendu les cris de détresse et de mort de ceux dont, la veille, j'avais partagé le repas, et, pour aller recevoir leur dernier soupir, j'ai marché, à travers une grêle de boulets et de balles, sur un plancher où je glissais à chaque pas dans le sang; mais cette chambre, dont j'avais si saintement gardé le souvenir, où j'ai reçu les caresses d'un père que je ne reverrai jamais, d'une mère qui ne voudra peut-être plus me revoir, cette chambre, c'est quelque chose d'unique et de sacré comme un berceau, comme une tombe... Oh! il faut que je pleure, ou j'étoufferais.

ACHARD.

Oui, tu as raison; c'est à la fois un berceau et une tombe, car c'est là que tu es né, et c'est là que tu as reçu les derniers adieux de ton père.

PAUL.

Il est donc mort, et mes pressentiments ne m'avaient pas trompé!

ACHARD.

Il est mort.

PAUL.

Tu me diras comment?

ACHARD.

Je vous dirai tout.

PAUL.

Dans un instant! maintenant, je n'ai point la force de t'écouter, laisse-moi me remettre. (Il ouvre la fenêtre.) La belle chose qu'un soir d'automne et qu'un soleil qui se couche dans la mer; cela est calme comme Dieu, cela est grand comme l'éternité; je ne crois pas qu'un homme qui a souvent étudié ce spectacle craigne la mort! Mon père est mort avec courage, n'est-ce pas?

ACHARD.

Certes.

PAUL.

Je me le rappelle, mon père, quoique je n'eusse que quatre ans lorsque je le vis pour la dernière fois.

ACHARD.

C'était un beau jeune homme comme vous, et justement de votre âge.

PAUL.

Comment se nommait-il?

ACHARD.

Le comte de Morlaix.

PAUL.

C'est un noble nom parmi les noms de la Bretagne. Et ma mère?

ACHARD.

Votre mère? La marquise d'Auray.

PAUL, bondissant.

Qu'est-ce que tu dis?

ACHARD.

La vérité.

PAUL.

Sur Dieu?

ACHARD.

Sur Dieu!

PAUL.

Alors Emmanuel est mon frère, et Marguerite ma sœur?

ACHARD.

Les connaissez-vous déjà?

PAUL.

Tu avais bien raison, vieillard, Dieu peut ce qu'il veut, et ce qu'il fait est écrit longtemps à l'avance dans sa sagesse.

(Il tombe sur une chaise et appuie sa tête dans ses mains.)

ACHARD.

Votre père et la marquise étaient fiancés l'un à l'autre dès leur jeunesse; je ne sais quelle haine divisa leurs familles et les sépara... Le comte de Morlaix partit pour Saint-Domingue, où son père possédait une habitation; je l'accompagnai, j'étais le fils de celui qui l'avait nourri... J'avais reçu la même éducation que lui; il m'appelait son frère, et moi seul me souvenais de la distance que la naissance avait mise entre nous.

PAUL.

Brave homme!

ACHARD.

Au bout de deux ans, il revint et retrouva celle qu'il aimait mariée à un autre; mais le marquis, appelé à Paris par la charge qu'il occupait près du roi Louis XV, avait été forcé de laisser sa jeune femme, trop souffrante pour le suivre, dans ce vieux château d'Auray, dont vous apercevez d'ici les

ourelles. (Paul lève lentement la tête, et fait signe qu'il les voit.) Quant à moi, pendant ce voyage, mon père était mort, et m'avait laissé cette petite maison avec les terres qui l'entourent; j'en pris possession.

PAUL.

J'écoute.

ACHARD.

Une nuit, — il y a vingt-cinq ans de cette nuit, — on frappa à cette porte; j'ouvris, et votre père entra, portant dans ses bras une femme dont le visage était voilé. « Louis, me dit-il, tu peux sauver la vie et l'honneur à celle que j'aime... Monte à cheval, cours à la ville, et, dans une heure, sois ici avec un médecin. » J'obéis; le docteur fut introduit dans cette chambre, et votre père en ressortit bientôt, emportant dans ses bras et toujours voilée la femme mystérieuse qui venait de vous donner le jour.

PAUL.

Et comment sûtes-vous que cette femme était la marquise d'Auray?

ACHARD.

J'avais offert à votre père de vous garder près de moi; il avait accepté cette offre... De temps en temps, il venait passer quelques heures avec vous.

PAUL.

Seul?

ACHARD.

Toujours... Pourtant, lorsque vous vous promeniez dans le parc et que la marquise vous rencontrait, elle vous faisait signe de venir à elle, et vous embrassait comme un enfant étranger que l'on a plaisir à voir parce qu'il est beau. Quatre ans se passèrent ainsi; puis, une nuit, on frappa de nouveau à cette même porte; c'était encore votre père, il était plus calme, mais plus triste et plus sombre peut-être que la première fois... « Louis, me dit-il, je me bats demain, au point du jour, avec le marquis d'Auray; c'est un duel à mort, et qui n'aura de témoin que toi seul, c'est chose convenue; donne-moi donc l'hospitalité pour cette nuit, et tout ce qu'il me faut pour écrire. » J'obéis. Alors il s'assit devant cette *table, sur cette* chaise où vous êtes assis vous-même (Paul se *), et veilla toute* la nuit... Au point du jour, il entra dans

ma chambre et me trouva debout; je ne m'étais pas couché; quant à vous, vous dormiez dans votre berceau.

PAUL.

Après?...

ACHARD.

Votre père vous regarda tristement... « Si je suis tué, me dit-il, comme il pourrait arriver malheur à cet enfant, tu le remettras avec cette lettre à Fild, mon valet de chambre; il est chargé de le conduire en Écosse et de le déposer en des mains sûres; à vingt-cinq ans, il t'apportera l'autre moitié de cette pièce d'or, te demandera le secret de sa naissance; tu le lui diras. Quant à ces papiers qui la constatent, tu ne les lui donneras qu'après la mort du marquis. Maintenant que tout est arrêté, partons! » me dit-il. Alors il s'approcha de votre berceau, s'inclina vers vous, et, quoique ce fût un homme, je vis une larme tomber de ses yeux sur votre joue.

PAUL, d'une voix étouffée.

Continuez.

ACHARD.

Cette larme vous réveilla, vous lui jetâtes vos deux bras au cou, en lui disant: « Adieu, père! »

PAUL.

J'ai souvent pensé que l'enfance avait des pressentiments de l'avenir; l'enfance et la vieillesse sont près de Dieu!

ACHARD.

Le rendez-vous était dans une allée du parc, à cent pas d'ici; en arrivant, nous trouvâmes le marquis; près de lui, sur un banc étaient des pistolets chargés; les adversaires se saluèrent sans échanger une parole. Le marquis montra du doigt les pistolets; chacun s'empara du sien; tous deux allèrent se placer à trente pas de distance, et se mirent à marcher à la rencontre l'un de l'autre... Ce fut un moment terrible, je vous le dis, que celui où je vis le terrain diminuer graduellement entre ces deux hommes; à dix pas d'intervalle, le marquis s'arrêta et fit feu; je regardais votre père, pas un muscle de son visage ne bougea: il continua de marcher jusqu'au marquis, et, lui appuyant son pistolet sur le cœur...

PAUL.

Il ne le tua pas, j'espère?

ACHARD.

Il *lui dit:* « *Vos* jours sont à moi, je pourrais les pren-

dre; mais je veux que vous viviez pour me pardonner comme je vous pardonne. » A ces mots, votre père tomba mort, la balle du marquis lui avait traversé la poitrine.

PAUL.

Mon père, mon père!... Et il vit, cet homme, n'est-ce pas, Achard, qu'il vit, et que je pourrai venger mon père? n'est-ce pas que nous irons le trouver, et que tu lui diras : « C'est son fils, son fils, entendez-vous, son fils! et il faut que vous vous battiez avec lui? »

ACHARD.

Dieu s'est chargé de la vengeance : cet homme est fou!

PAUL.

C'est vrai, je l'avais oublié!

ACHARD.

Et, dans sa folie, il voit éternellement cette scène sanglante, et, dix fois par jour, il répète les paroles de mort qui lui furent adressées par votre père.

PAUL.

Voilà donc pourquoi la marquise ne le quitte pas d'un instant?

ACHARD.

Et voilà pourquoi, sous prétexte qu'il ne veut pas voir ses enfants, elle a éloigné de lui Emmanuel et Marguerite.

PAUL.

Pauvre sœur! et maintenant, ne veut-on pas la sacrifier, en la mariant, malgré elle, à ce misérable Lectoure?

ACHARD.

Oui; mais ce misérable Lectoure emmène sa femme à Paris, donne un régiment de dragons à son frère. La marquise ne craint plus la présence de ses enfants; son secret reste alors entre elle et deux vieillards, qui, demain, cette nuit, peuvent mourir, et la douairière d'Auray, modèle d'amour maternel et de vertu conjugale, leur survit, entourée de la considération du monde.

PAUL.

Oh! crois-tu que ma mère...?

ACHARD.

Pardon! c'est vrai, je ne crois rien, j'ai tort; oubliez ce que j'ai dit, vous-même en jugerez... Ai-je besoin d'ajouter que les dernières volontés de votre père furent fidèlement exécutées: Fild vint vous chercher, dans la journée; vous

partites ; vingt et un ans se sont écoulés depuis cette époque, et, depuis cette époque, pas un jour n'a passé sans me voir faire des vœux pour le fils, agenouillé sur la tombe du père : ces vœux sont exaucés, Dieu merci ! Vous voilà... votre père revit en vous ; je le revois, je lui parle, je suis consolé.

PAUL, regardant par la fenêtre.

Silence, on vient !

ACHARD.

C'est un domestique du château.

PAUL.

Marguerite l'accompagne... Marguerite, ma sœur !... Tu me laisseras seul avec cette enfant, Achard ; je voudrais lui parler.

ACHARD.

Songez que votre secret est celui de votre mère !

PAUL.

Sois tranquille, je ne lui parlerai que du sien. (Achard sort.) Pauvre enfant ! cet intérêt que j'éprouvais pour toi hier, en te voyant, c'était donc de l'amour fraternel... Enfin !...

SCÈNE IV

PAUL, MARGUERITE, LAFEUILLE.

MARGUERITE.

C'est bien, Lafeuille ; posez là ces provisions, et allez m'attendre à la porte du parc. (Lafeuille sort). Pardon, monsieur mais je croyais trouver ici Louis Achard.

PAUL.

Dans cette chambre.

MARGUERITE, y entrant.

Merci.

SCÈNE V

PAUL, seul.

Oh ! pauvre isolé que je suis ! comment ferai-je pour ne pas te serrer dans mes bras, pour ne pas te dire : « Marguerite, nulle femme ne m'a jamais aimé d'aucun amour ; aime-moi d'un amour fraternel... car je suis le fils de ta mère?... Oh !

ma mère, en me privant de votre amour, vous m'avez privé aussi de l'amour de cet ange. Dieu vous rende dans l'éternité le bonheur que vous avez éloigné de vous et des autres.

SCÈNE VI

MARGUERITE, PAUL.

MARGUERITE, à la porte qui sépare les deux chambres.

Adieu, Achard! j'ai voulu venir moi-même; qui sait maintenant quand je pourrai vous revoir?...

(Elle va pour sortir par la porte du fond.)

PAUL.

Marguerite! (Elle se retourne étonnée, mais fait un second mouvement pour sortir.) Marguerite, n'entendez-vous pas que je vous appelle?

MARGUERITE.

Il est vrai que vous avez prononcé mon nom, monsieur; mais je ne pouvais penser... ne vous connaissant pas...

PAUL.

Mais je vous connais, moi; je sais que vous êtes malheureuse; je sais que vous n'avez pas un cœur où verser votre peine, pas un bras à qui demander un appui.

MARGUERITE.

Vous oubliez celui qui est là-haut, monsieur.

PAUL.

Et si, loin de l'oublier, je me croyais envoyé par lui; si je vous disais : « Marguerite, je suis votre ami, votre ami dévoué? »

MARGUERITE.

Je vous demanderais, monsieur, quelle preuve vous pouvez me donner de cette amitié et de ce dévouement?

PAUL.

Et si je vous en donnais une?

MARGUERITE.

Laquelle?

PAUL.

Irrécusable

MARGUERITE, avec espoir.

Oh! alors!...

PAUL.

Vous portez au bras gauche un bracelet...

MARGUERITE.

Qui vous l'a dit?

PAUL.

Ce bracelet se ferme avec un cadenas dont la clef est cachée dans une bague.

MARGUERITE.

Oh! mon Dieu!

PAUL.

Et il y a un homme à qui vous avez juré, dans une nuit de désespoir et d'adieu, que, tant que cette bague ne vous serait pas rendue...

MARGUERITE.

Je ne serais à personne... Eh bien?...

PAUL.

Connaissez-vous cette bague?

MARGUERITE.

Miséricorde! il est mort!

PAUL.

Marguerite, il est vivant, il vous aime.

MARGUERITE.

S'il est vivant, s'il m'aime, comment cette bague est-elle entre vos mains?

PAUL.

Exilé, proscrit, il a pensé qu'il était de sa délicatesse de vous offrir de vous rendre la liberté, de disposer de votre cœur.

MARGUERITE.

Lorsqu'une femme a fait pour un homme ce que j'ai fait pour lui, elle ne doit plus aimer que cet homme et n'appartenir jamais qu'à Dieu!

PAUL.

Marguerite, vous êtes un ange.

MARGUERITE.

Dites-moi, vous l'avez donc vu?

PAUL.

C'est moi qui fus chargé de le déporter à Cayenne : pendant la traversée, il me dit tout, et je vis que l'on m'avait fait l'instrument de la vengeance et non de la justice! Alors, je pensai que la Providence m'avait choisi pour être le juge des

juges; Lusignan est exilé, mais libre, et il attend à New-York le résultat des démarches que ses amis, à cette heure, ont déjà faites à la cour.

MARGUERITE.

Et vous croyez obtenir sa grâce?

PAUL.

J'ai obtenu mieux que cela.

MARGUERITE.

Laissez-moi baiser vos mains, monsieur.

PAUL.

Venez dans mes bras, Marguerite; vous êtes une sainte jeune fille.

MARGUERITE.

Vous ne me méprisez donc pas?

PAUL.

Marguerite, si j'avais une sœur, je prierais Dieu qu'elle vous ressemblât.

MARGUERITE.

Vous auriez une sœur bien malheureuse!

PAUL.

Peut-être.

MARGUERITE.

Oh! vous ne savez pas?

PAUL.

Dites.

MARGUERITE.

M. de Lectoure doit être arrivé à cette heure.

PAUL.

Je le sais.

MARGUERITE.

Ce soir, on signe le contrat.

PAUL.

Et vous le signerez?

MARGURHITE.

Ils me forceront.

PAUL.

Ne vous sentez-vous pas la force de résister?

MARGUERITE.

Je me sens la force de mourir.

PAUL.

Pauvre enfant!

MARGUERITE.

A qui voulez-vous que je m'adresse? qui voulez-vous que je prie? qui voulez-vous que j'implore? Mon frère? Dieu sait si je lui pardonne, mais il ne peut me comprendre? Ma mère? Oh! monsieur, vous ne la connaissez pas, ma mère: c'est une femme d'une vertu sévère, d'une volonté inflexible, et, lorsqu'elle a dit : « Je le veux ! » il n'y a plus qu'à pleurer et à obéir. Mon père? Vous ne savez peut-être pas, monsieur, il est insensé, il a perdu la raison, et, avec elle, tout sentiment d'amour paternel... Il y a dix ans que je ne l'ai vu, mon père; il y a dix ans que je n'ai pressé ses mains tremblantes, que je n'ai baisé ses cheveux blancs. Il ne sait plus s'il a un cœur, s'il a des enfants, s'il a une fille... Il ne me reconnaîtra pas, et, me reconnût-il, eût-il pitié de moi, ma mère lui mettra une plume entre les mains, lui dira : « Signez, je le veux ! » et il signera, le pauvre et faible vicillard, et Marguerite sera condamnée.

PAUL.

Marguerite, je serai à la signature de ce contrat.

MARGUERITE.

Et qui vous introduira au château?

PAUL.

J'ai un moyen.

MARGUERITE.

Oh! mon frère est brave, emporté; son ambition s'ouvre un avenir par mon mariage... Oh ! monsieur ! monsieur !

PAUL.

Votre frère m'est aussi sacré que vous-même; ne craignez rien!

MARGUERITE.

Vous me faites frémir.

PAUL

Que comptez-vous faire avec Lectoure?

MARGUERITE.

Lui demander un entretien.

PAUL.

Et dans cet entretien?

MARGUERITE.

Lui tout dire.

PAUL, inclinant un genou.

Laissez-moi *vous adorer*.

MARGUERITE.

Monsieur...

PAUL.

Oh ! comme une sœur.

MARGUERITE.

Oh ! vous êtes bon, et je crois que c'est Dieu qui vous envoie.

PAUL.

Croyez !

MARGUERITE.

Ainsi, ce soir?...

PAUL.

Ne vous étonnez, ne vous effrayez de rien ; seulement, tâchez de me faire comprendre par un mot le résultat de votre entretien avec Lectoure.

MARGUERITE.

Adieu !

PAUL.

Adieu !

MARGUERITE, lui serrant la main.

Adieu, vous que je ne sais de quel nom nommer.

PAUL.

Nommez-moi votre frère.

MARGUERITE.

Adieu, mon frère !

PAUL.

Adieu, ma sœur ; tu es la première qui m'ait fait entendre une aussi douce parole ! Dieu t'en récompense, jeune fille (Marguerite sort. Paul appelant.) Achard ! (Achard paraît.) Maintenant, conduis-moi à la tombe de mon père !

ACTE TROISIÈME

Même décoration qu'au premier acte; les candélabres placés sur la cheminée sont allumés.

—

SCÈNE PREMIÈRE

EMMANUEL, LE BARON DE LECTOURE.

EMMANUEL.

Permettez, mon cher baron, que je vous fasse les honneurs du manoir de mes ancêtres. Cela date de Philippe-Auguste, comme architecture, et de Henri IV, comme décoration.

LECTOURE.

C'est, sur mon honneur, une charmante forteresse, et qui répand à trois lieues à la ronde une odeur de baronnie à parfumer un fournisseur. Si jamais il me prenait la moindre velléité de rébellion contre Sa Majesté, je vous prierais de me prêter ce bijou (regardant les tableaux) et la garnison avec.

EMMANUEL.

Trentre-trois quartiers, pas davantage : cela commence à un chevalier Hugues d'Auray, qui accompagna Louis VII à la croisade; cela passe par ma tante Débora, que vous apercevez en grand costume de bergère, une houlette à la main, un nid d'oiseau-mouche dans les cheveux, un bichon sur les genoux; et cela vient définitivement aboutir, sans interruption dans la branche masculine, au dernier membre de cette illustre famille, votre très-humble et très-obéissant Emmanuel d'Auray.

LECTOURE.

C'est tout à fait respectable.

EMMANUEL.

Oui; mais je ne me sens pas assez patriarche pour passer ma vie dans cette société; aussi, j'espère, baron, que vous avez pensé à me tirer de ce terrier.

LECTOURE.

Je voulais vous apporter votre commission de colonel des dragons de la reine; je savais l'office vacant, et je faisais des démarches, lorsque j'appris que la chose était accordée à la

requête de je ne sais quel amiral mystérieux, une espèce de pirate, de corsaire, que Sa Majesté a pris en affection, parce qu'il a battu les Anglais à White-Haven, où il a escaladé un fort, et sur les côtes d'Irlande, où il a pris un vaisseau; pour ces deux exploits, Sa Majesté l'a décoré de l'ordre du Mérite militaire, et lui a donné une épée avec une garde en or, comme il aurait pu faire à quelqu'un de noblesse; bref, c'est partie perdue de ce côté, nous nous tournerons d'un autre.

EMMANUEL.

Et la croix?

LECTOURE.

Oh! pour cela, c'est chose facile; j'ai promesse de M. de Vaudreuil.

EMMANUEL.

Très-bien; vous comprenez que peu m'importe l'arme, à moi; ce que je veux, c'est un grade qui aille à mon nom.

LECTOURE.

Parfaitement!

EMMANUEL.

Et comment vous êtes-vous tiré de tous vos engagements?

LECTOURE.

En disant la vérité; j'ai annoncé publiquement que je me mariais.

EMMANUEL.

C'est du courage, surtout si vous avez avoué que vous preniez femme au fond de la Bretagne.

LECTOURE.

Je l'ai avoué.

EMMANUEL.

Et alors la compassion a fait place à la colère.

LECTOURE.

Ah! vous comprenez: nos dames de la cour croient que le soleil se lève à Paris et se couche à Versailles; tout le reste de la France, c'est de la Laponie, du Groënland, de la Nouvelle-Zemble; de sorte qu'on s'attend à voir arriver quelque chose d'inconnu, avec des mains terribles et des pieds formidables... Et l'on s'est trompé, n'est-ce pas, Emmanuel? vous m'avez dit, au contraire, que votre sœur...

EMMANUEL.

Vous la verrez.

LECTOURE.

Ce sera un grand désappointement pour cette pauvre madame de Chaulnes... (Se retournant.) Qu'est-ce ?

JASMIN, entrant.

Mademoiselle Marguerite d'Auray fait demander à M. le baron de Lectoure l'honneur d'un entretien particulier.

LECTOURE.

A moi? Avec le plus grand plaisir!

EMMANUEL.

Mais non, c'est une erreur; vous vous trompez, Jasmin.

JASMIN.

J'ai l'honneur d'assurer à M. le comte que je m'acquitte exactement de l'ordre qui m'a été donné.

EMMANUEL.

Impossible, baron; envoyez promener cette petite sotte.

LECTOURE.

Point du tout; qu'est-ce qu'une Barbe-Bleue de frère comme celui-là? Jasmin, dites à ma belle fiancée que je suis à ses pieds, à ses genoux, comme elle voudra. Et vous, comte, j'espère que vous aurez assez de confiance en moi pour me permetre le tête-à-tête?

EMMANUEL.

C'est ridicule.

LECTOURE.

Point, c'est convenable; je ne suis pas une tête couronnée, moi, pour épouser une femme sur portrait et par ambassadeur; je désire la voir en personne. Franchement, est-ce qu'il y a difformité?

EMMANUEL.

Eh! non, pardieu ! elle est jolie comme un ange.

LECTOURE.

Eh bien, alors, qu'est-ce que cela veut dire? Voyons, faut-il que j'appelle mes gardes? (Emmanuel sort.) Enfin!... Jasmin, faites entrer.

SCÈNE II

LECTOURE, MARGUERITE.

LECTOURE.

Pardon, mademoiselle ! c'était à moi de solliciter la faveur que vous m'accordez, et la seule crainte d'être indiscret...

MARGUERITE.

Je vous sais gré de cette délicatesse, monsieur le baron, et elle m'enhardit encore dans la confiance que j'ai en vous.

LECTOURE.

Quelle qu'elle soit, cette confiance m'honore, et je tâcherai de m'en rendre digne. (A part.) Sur mon âme, Emmanuel a raison, elle est charmante!

MARGUERITE.

C'est que ce que j'ai à vous dire, monsieur le baron... Pardon, mais je ne suis pas maîtresse...

(Elle chancelle et cherche une chaise pour s'appuyer.)

LECTOURE.

Bon Dieu! mais c'est donc une chose bien difficile? ou, sans m'en douter, aurais-je l'air bien imposant? (Il lui prend la main.) Parlez... Comment! mais ce n'est pas assez d'une figure adorable? Des mains charmantes, des mains royales!

MARGUERITE, retirant sa main.

J'espère, monsieur le baron, que ce sont des paroles de pure galanterie?

LECTOURE.

Non, sur l'honneur, c'est la vérité.

MARGUERITE.

Et que, même penseriez-vous ce que vous dites, ce ne seraient point de pareils motifs qui vous feraient attacher un plus grand prix...

LECTOURE.

Si fait, je vous jure.

MARGUERITE.

J'espère que vous regardez le mariage comme une chose grave?

LECTOURE.

C'est selon; si je prenais une douairière, par exemple...

MARGUERITE.

Enfin, monsieur, pardon, si je me suis trompée; mais j'ai pensé parfois que vous vous étiez fait, sur l'union projetée entre nous, des idées de réciprocité de sentiments.

LECTOURE.

Jamais... non, jamais, depuis que je vous ai vue, surtout, je n'ai espéré être digne de votre... comment dirai-je? de votre *amour. Mais* mon nom, ma position sociale, me rendent digne, *sinon de votre* cœur, du moins de votre main.

MARGUERITE.

Mais comment, monsieur, comment séparez-vous l'un de l'autre?

LECTOURE.

Oh! les trois quarts des mariages se font ainsi. On épouse... l'homme, pour avoir une femme; la femme pour avoir un mari : c'est une position, un arrangement social; que voulez-vous que les sentiments et l'amour aient à faire dans tout cela?

MARGUERITE.

Pardon, je m'explique peut-être mal; la timidité d'une jeune fille en parlant d'un pareil sujet...

LECTOURE.

Point, vous parlez comme Clarisse Harlowe; et c'est clair comme le jour, et je comprends très-bien.

MARGUERITE.

Comment, monsieur! si, en descendant au fond de mon cœur, si, en interrogeant mes sentiments, j'y voyais l'impossibilité d'aimer jamais...?

LECTOURE.

Il ne faudrait pas me le dire.

MARGUERITE.

Et pourquoi?

LECTOURE.

Parce que... parce que... c'est trop naïf.

MARGUERITE.

Et, si je ne vous le disais point par naïveté, si je vous le disais par délicatesse, si j'ajoutais, monsieur,... et que la honte de cet aveu retombe sur ceux qui me forcent à le faire, que j'ai aimé, que j'aime encore?

LECTOURE.

Quelque petit cousin, n'est-ce pas? C'est une race maudite, qui se fourre partout, et qui nous écorne toutes nos femmes en jouant au furet du bois joli, ou à la toilette de madame. Mais on sait ce que c'est que ces sortes d'attachement : il n'y a pas une pensionnaire qui, à la fin des vacances, ne rentre au couvent avec une passion dans le cœur.

MARGUERITE.

Malheureusement pour moi, je ne suis pas une pensionnaire, monsieur, et, quoique jeune encore, j'ai depuis longtemps *passé l'âge des jeux puérils* et des attachements enfantins.

Lorsque je parle à l'homme qui me fait l'honneur de solliciter ma main, de mon amour pour un autre, il doit penser que je lui parle d'un amour grave, profond, éternel; d'un de ces amours qui creusent leur trace dans le cœur et leur passage dans la vie.

LECTOURE.

Diable! mais c'est de la bergerie, cela... Voyons, est-ce un jeune homme que l'on puisse recevoir?

MARGUERITE.

Oh! c'est l'être le meilleur, le plus dévoué.

LECTOURE.

Je ne parle pas des qualités du cœur; il les a toutes, c'est convenu... Je vous demande s'il est de noblesse, s'il est de race... si une femme peut... l'avouer enfin... sans faire tort à son mari?

MARGUERITE.

Son père, qu'il a perdu encore jeune, était conseiller à la cour de Rennes.

LECTOURE.

Noblesse de robe, j'aimerais mieux autre chose; mais enfin tout le monde n'a pas le bonheur du duc de Longueville, qui choisit lui-même les amants de sa femme. Pardon, voilà... il laissera passer six mois pour les convenances, mettra ses connaissances en quête pour quelque charge à la cour, se fera présenter chez vous par un ami commun, et tout sera dit.

MARGUERITE.

Je ne vous comprends pas, monsieur!

LECTOURE.

C'est pourtant limpide, ce que je vous dis : vous avez des engagements de votre côté, j'en ai du mien; cela ne doit pas empêcher une union, convenable sous tous les rapports, de s'accomplir, et, une fois accomplie, eh bien, il faut la rendre tolérable.

MARGUERITE, reculant.

Pardon, monsieur, j'ai été bien imprudente, bien coupable peut-être; mais je ne croyais pas encore mériter une pareille injure... Oh! oh! le rouge de la honte me monte au front plus encore pour vous que pour moi. Oui, je comprends, un amour apparent et un amour caché, le visage du vice et le masque de la vertu; et c'est à moi, à la fille de la marquise d'Auray, qu'on propose ce marché honteux, avilissant, infâme! Oh! il

faut donc que je sois une créature bien malheureuse, bien méprisable et bien perdue!

(Elle tombe sur une chaise et cache son visage dans ses mains.)

LECTOURE, appelant.

Emmanuel!

(Emmanuel entre.)

SCÈNE III

EMMANUEL, LECTOURE, MARGUERITE.

LECTOURE.

Mon cher, votre sœur a des spasmes; il faut faire attention à ces choses-là, ou cela devient chronique. Madame de Meulan en est morte. Tenez, voilà mon flacon, faites-le-lui respirer!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV

EMMANUEL, MARGUERITE.

EMMANUEL.

Marguerite, Marguerite... Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc? tu pleures? Allons, de la tenue; nous avons déjà trois ou quatre personnes, le notaire est arrivé, mon père va descendre.

MARGUERITE.

Mon père!... es-tu sûr que mon père...?

EMMANUEL.

Mais il le faut bien.

MARGUERITE.

Eh bien, oui, c'est mon seul, mon dernier, mon unique espoir; mon Dieu, donnez-moi le courage.

(Elle sort par la gauche.)

EMMANUEL.

Pauvre sœur, je crois que tu ferais mieux de lui demander la raison... Allons, voilà Lectoure en conversation avec M. de Nozay.

SCÈNE V

M. DE NOZAY, LECTOURE, EMMANUEL.

LECTOURE.

Mais savez-vous que c'est une chasse charmante et tout à fait de bonne compagnie? Moi aussi, j'ai des marais, des étangs et des canards; je demanderai à mon intendant où tout cela est. Emmanuel, voilà monsieur qui me dit une chose fort curieuse. Et prenez-vous beaucoup de canards de cette manière?

DE NOZAY.

Immensément!

LECTOURE.

Imaginez-vous que monsieur se met dans l'eau jusqu'au cou... A quelle époque?

DE NOZAY.

Mais au mois de décembre ou de janvier.

LECTOURE.

Se coiffe d'un potiron et se faufile dans les roseaux; cela le change au point que les canards ne le reconnaissent pas, et se laissent approcher à portée, n'est-ce pas?

DE NOZAY.

Comme d'ici à vous.

LECTOURE.

Et monsieur en tue autant qu'il en veut!

DE NOZAY.

Des douzaines.

LECTOURE.

Cela doit faire grand plaisir à votre femme, si elle aime les canards?

DE NOZAY.

Elle les adore.

LECTOURE.

Cela doit être une personne fort intéressante?

DE NOZAY, s'inclinant.

Monsieur...

LECTOURE.

Je vous assure que, de retour à Versailles, la première chose que je ferai sera de parler de cette chasse au petit lever, et je

suis convaincu que Sa Majesté en fera faire l'essai dans la pièce d'eau des Suisses.

EMMANUEL, à demi-voix.

Pardon, baron, mais ce sont des voisins de campagne qu'il est impossible de ne pas recevoir dans une solennité comme celle-ci.

LECTOURE.

Comment donc! mais vous auriez grand tort de m'en priver; il entre de droit dans la dot de ma future épouse, et j'aurais été désespéré de ne pas faire sa connaissance.

LAFEUILLE, annonçant.

M. de la Jarrie!

LECTOURE, à M. de Nozay.

Un compagnon de chasse?

DE NOZAY.

Non, c'est un voyageur.

SCÈNE VI

LES MÊMES, M. DE LA JARRIE, avec une redingote fourrée.

EMMANUEL.

Eh! mon cher la Jarrie, comme vous voilà fourré! sur mon honneur, vous avez l'air du czar Pierre.

LA JARRIE.

C'est que... voyez-vous, comte, lorsque l'on arrive de Naples...

LECTOURE.

Ah! monsieur arrive de Naples?

LA JARRIE.

En droiture, et je trouve qu'il fait un froid en Bretagne!...

DE NOZAY.

Avez-vous vu le Vésuve?

LA JARRIE.

Je l'ai entrevu. D'ailleurs, ce n'est pas ce qu'il y a de plus curieux à Naples; une montagne qui fume!... ma cheminée en fait autant... Et puis madame de la Jarrie avait une peur effroyable des éruptions.

LECTOURE.

Vous avez été à la grotte du Chien, je présume?

LA JARRIE.

Pour quoi faire? Pour voir une bête qui a des vapeurs... Donnez une boulette au premier caniche, il en fera autant. Puis madame de la Jarrie a la passion des chiens, et cela lui aurait fait de la peine.

EMMANUEL.

J'espère au moins qu'un savant comme vous n'a pas négligé la Solfatare?

LA JARRIE.

Moi? Je n'y ai pas mis le pied. Je me figure bien ce que c'est : trois ou quatre arpents de soufre, voilà tout... qui ne rapportent absolument rien que des allumettes. Et puis madame de la Jarrie ne peut pas souffrir l'odeur du soufre.

EMMANUEL, bas, à Lectoure.

Eh bien, comment trouvez-vous celui-là?

LECTOURE.

Je ne sais pas si c'est parce que je l'ai vu le premier, mais je préfère l'autre.

LAFEUILLE, annonçant.

M. Paul.

EMMANUEL, se retournant.

Hein?

LECTOURE.

Encore un voisin de campagne?

EMMANUEL.

Non; celui-là, c'est autre chose. — Comment cet homme ose-t-il se présenter ici?

LECTOURE.

Roturier, vilain, n'est-ce pas? — Poëte, peintre, musicien, quelque chose comme cela! Eh bien, je vous assure, Emmanuel, que l'on commence à recevoir cette espèce; cette maudite philosophie confond tout. Un artiste s'assied près d'un grand seigneur, le salue du coin du chapeau, reste sur son siége, quand il se lève. Ils parlent ensemble des choses de cour, ils ricanent, ils plaisantent, ils chamaillent; c'est un mauvais goût de très-bon ton.

EMMANUEL.

Vous vous trompez, Lectoure; ce n'est ni un poëte, ni un peintre, ni un musicien; c'est un homme auquel il faut que je parle seul. (Prenant le bras de la Jarrie). Si vous voulez passer un instant dans le boudoir, monsieur, vous y trouverez de

gouaches représentant les îles d'Ischia, de Capri, de Nisida.

LA JARRIE.

Ah ! oui, je les ai aperçues des fenêtres de l'hôtel ; mais je n'y suis pas allé ; madame de la Jarrie craint horriblement le mal de mer.

LECTOURE, prenant le bras de Nozay.

Et vous dites, monsieur qu'on n'a qu'à se coiffer la tête d'un potiron?

DE NOZAY.

En se ménageant toutefois des ouvertures pour les yeux et pour la bouche.

SCÈNE VII

PAUL, au fond ; MARGUERITE, entr'ouvrant la porte de la bibliothèque.

PAUL, allant vivement à elle.

Je vous cherchais. Eh bien?

MARGUERITE.

Je lui ai tout dit.

PAUL.

Et...?

MARGUERITE.

Et, dans dix minutes, on signe le contrat!

PAUL.

Je m'en doutais. C'est un misérable!

MARGUERITE.

Que faire?

PAUL.

Du courage, Marguerite !

MARGUERITE.

Du courage?... Oh! je n'en ai plus !

PAUL, lui présentant un papier.

Voici qui vous en rendra.

MARGUERITE.

Que contient ce papier?

PAUL.

Le nom du village où vous attend votre fils et l'adresse de la femme chez laquelle on l'a caché.

MARGUERITE.

Oh! mais vous êtes donc un ange!

PAUL.

Silence! quelque chose qui arrive, vous me retrouverez chez Achard.

MARGUERITE.

Bien!

(Elle rentre dans la bibliothèque.)

SCÈNE VIII

EMMANUEL, PAUL, puis LECTOURE.

EMMANUEL, rentrant par la droite.

Je vous attendais à une autre heure, monsieur, et devant moins nombreuse compagnie.

PAUL.

Nous sommes seuls, ce me semble.

EMMANUEL.

Oui; mais, dans un instant, ce salon sera plein.

PAUL.

On dit bien des choses en un instant, monsieur le comte.

EMMANUEL.

Vous avez raison; mais il faut rencontrer un homme qui n'ait pas besoin de plus d'un instant pour les comprendre.

PAUL.

J'écoute.

(Lectoure sort de la chambre à droite, s'avance au fond, et écoute sans être vu d'Emmanuel et de Paul.)

EMMANUEL.

Vous m'avez parlé de lettres...

PAUL.

C'est vrai.

EMMANUEL.

Vous avez fixé un prix à ces lettres...

PAUL.

C'est encore vrai.

EMMANUEL.

Eh bien, pour ce prix, êtes-vous prêt à me les donner?

PAUL.

Emmanuel, remettez à demain la signature de ce contrat, et accordez-moi une entrevue cette nuit.

EMMANUEL.

La signature du contrat ne peut se remettre; cette entrevue est inutile, puisqu'elle a lieu en ce moment. Êtes-vous prêt?

PAUL.

Écoutez-moi.

EMMANUEL.

Oui, ou non?

PAUL, froidement.

Non.

EMMANUEL.

A quelle heure vous plaira-t-il, monsieur, de faire une promenade avec moi?

PAUL.

Je regrette de ne pouvoir accepter l'offre que vous me faites, monsieur le comte.

EMMANUEL.

C'est que vous ne comprenez pas bien sans doute...

PAUL.

Au contraire, parfaitement.

EMMANUEL.

Que cette promenade n'est autre chose...

PAUL.

Qu'une rencontre.

EMMANUEL.

Et vous refusez?

PAUL.

Je ne puis me battre avec vous, Emmanuel.

EMMANUEL.

Vous ne pouvez vous battre avec moi?

PAUL.

Sur l'honneur!

EMMANUEL.

Vous ne pouvez vous battre avec moi, dites-vous?

(Lectoure éclate de rire.)

PAUL, se retournant.

Non; mais je puis me battre avec monsieur, qui est un misérable et un infâme.

EMMANUEL.

Que veut dire...?

PAUL, à Lectoure.

Vous avez entendu, n'est-ce pas?

LECTOURE, froidement.

Oui; seulement, je regrette que vous ayez oublié, monsieur, qu'il est des hommes qu'on n'a pas besoin d'insulter pour les faire battre.

PAUL.

N'oubliez pas que vous avez le choix du temps, du lieu et des armes.

LECTOURE.

Emmanuel arrangera toutes ces choses avec votre témoin; vous comprenez qu'elles ne me regardent en aucune manière.

EMMANUEL.

J'espère que vous comprenez, monsieur, que, quant à moi, ce n'est que partie remise.

PAUL.

Silence! on vient.

EMMANUEL.

Et vous restez?

PAUL.

Je reste.

EMMANUEL.

Ici?

PAUL.

Ici, ou dans cette bibliothèque, si vous l'aimez mieux.

(Il entre dans la bibliothèque.)

EMMANUEL.

Jasmin! (Jasmin entre.) Faites entrer.

SCÈNE IX

EMMANUEL, LECTOURE, à gauche; LA MARQUISE, UN NOTAIRE, tenant le contrat et le déposant sur la table à droite; LA JARRIE, DE NOZAY, PLUSIEURS AUTRES GENTILSHOMMES.

LAFEUILLE, annonçant.

Madame la marquise d'Auray.

LA MARQUISE, entrant par le fond.

Je vous suis bien reconnaissante, messieurs, de l'honneur

que vous me faites, en assistant aux fiançailles de ma fille avec M. le baron de Lectoure : aussi ai-je désiré que le marquis, tout souffrant qu'il est, assistât à cette réunion et vous remerciât, du moins par sa présence, s'il ne peut le faire autrement. Vous connaissez sa situation, vous ne vous étonnerez donc pas si quelques mots sans suite...

LECTOURE.

Oui, madame, nous savons le malheur qui l'a frappé, et nous admirons la femme dévouée qui, depuis vingt ans, supporte la moitié de ce malheur.

EMMANUEL, baisant la main de sa mère.

Vous le voyez, madame, tout le monde est à genoux devant vous.

LA MARQUISE, à demi-voix.

Où est Marguerite ?

EMMANUEL, de même.

Elle était là il n'y a qu'un instant.

LA MARQUISE.

Faites-la prévenir.

LAFEUILLE, annonçant.

Le marquis d'Auray.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE MARQUIS D'AURAY, en costume de cour et décoré de la croix de Saint-Louis; puis MARGUERITE.

Le Marquis est soutenu par deux Domestiques : il s'arrête à la porte et regarde avec étonnement et d'un air égaré tout ce qui l'entoure; puis s'avance, s'assied dans un fauteuil placé au milieu du salon près de la table, et laisse en soupirant retomber sa tête sur sa poitrine. Emmanuel sort.

LE NOTAIRE.

Ferai-je la lecture du contrat ?

LA MARQUISE.

C'est inutile, puisque les parties intéressées ont pris connaissance des conditions qu'il renferme. Monsieur le tabellion, offrez la plume.

(De Nozay et la Jarrie signent comme témoins; le premier, après avoir signé, passe à gauche; l'autre reprend la place.

EMMANUEL, amenant Marguerite.

Voici ma sœur Marguerite.

MARGUERITE, après avoir salué, s'adressant à sa mère.

Madame !...

LA MARQUISE, lui fait un geste sévère.

A vous, mon fils. (Emmanuel signe.) A vous, monsieur le baron. (Lectoure signe, lui rend la plume, et va se placer près de la Jarrie. La Marquise signe à son tour.) A vous, ma fille.

MARGUERITE, faisant un pas.

Madame !

LA MARQUISE, lui tendant la plume par-dessus la tête du Marquis.

Signez!

MARGUERITE s'avance en chancelant, étend la main pour prendre la plume.

Non, non, jamais ! (Se jetant aux pieds du Marquis.) Mon père, mon père! prenez pitié de moi !

LA MARQUISE, se baissant, à demi-voix.

Que faites-vous? êtes-vous folle?

MARGUERITE.

Mon père !

LE MARQUIS, soulevant sa tête.

Qui m'appelle? quelle est cette voix? que faites-vous là, à mes pieds, mon enfant? que voulez-vous? que demandez-vous?

LA MARQUISE.

Marguerite...

MARGUERITE.

Madame, je ne puis m'adresser à vous; laissez-moi donc implorer mon père, à moins que vous n'aimiez mieux (montrant le tabellion) que j'invoque la loi.

LA MARQUISE, souriant avec effort.

Allons, c'est une scène de famille, messieurs, et ces sortes de choses, fort attendrissantes pour les grands parents, sont d'habitude assez fastidieuses aux étrangers. Messieurs, veuillez passer dans les chambres voisines. Mon fils, faites les honneurs. Monsieur le baron, pardonnez.

LECTOURE.

Comment, madame ! (Se retournant vers la Jarrie.) Vous dites donc que madame la Jarrie craint horriblement le mal de mer?

LA JARRIE.

Au point qu'elle a manqué de mourir pour aller d'ici à Belle-Isle.

(Tout le monde sort.)

SCÈNE XI

LE MARQUIS, MARGUERITE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, regardant s'éloigner tout le monde, puis, lorsque la dernière personne a disparu, fermant la porte et venant vivement se placer à gauche de Marguerite.

Maintenant qu'il n'y a plus ici que ceux qui ont le droit de vous donner des ordres, mademoiselle, signez ou sortez.

MARGUERITE.

Oh! par pitié, madame! (La Marquise lui prend le bras; elle s'attache à son père.) Mon père, mon père! grâce pour moi! grâce! Non, non, il ne sera pas dit que, depuis dix ans que je n'ai vu mon père, on m'arrachera de ses bras, au moment où je le revois, sans qu'il m'ait reconnue, sans qu'il m'ait embrassée! Mon père! c'est moi, c'est votre fille!

LE MARQUIS, rappelant ses souvenirs.

Qu'est-ce que cette voix qui me paraît si douce? qu'est-ce que cette enfant qui m'appelle son père?

LA MARQUISE, se baissant entre Marguerite et le Marquis.

C'est une voix qui s'élève contre les droits de la nature, c'est une enfant rebelle.

MARGUERITE.

Mon père, regardez-moi, sauvez-moi, défendez-moi! je suis Marguerite.

LE MARQUIS.

Marguerite! j'ai eu un enfant de ce nom.

MARGUERITE.

C'est moi, c'est moi, c'est votre fille.

LA MARQUISE.

Il n'y a d'enfants que ceux qui obéissent; obéissez, et vous aurez droit de dire que vous êtes notre fille.

MARGUERITE.

Oh! à vous, mon père, à vous, je suis prête à obéir! mais vous n'ordonnerez pas, vous! vous ne voudrez pas que je sois malheureuse, oh! mais malheureuse à désespérer!

LE MARQUIS, la serrant dans ses bras.

Viens! viens! oh! c'est une sensation délicieuse! et maintenant... oh! mais il me semble que je me souviens...

LA MARQUISE.

Monsieur !

LE MARQUIS, relevant la tête.

Prenez garde, madame, prenez garde ! ne vous ai-je pas dit que je me souvenais !... Parle ! parle, mon enfant ! qu'as-tu ?

MARGUERITE.

Oh ! je suis bien malheureuse !

LE MARQUIS.

Tout le monde est donc malheureux ici, cheveux noirs et cheveux blancs enfant, et veillard ? Ah ! moi aussi, moi aussi (Il se renverse dans le fauteuil), je suis bien malheureux !

LA MARQUISE, qui est passée à la droite du Marquis.

Marquis, remontez dans votre appartement, il le faut.

LE MARQUIS.

Oui, n'est-ce pas, pour m'y trouver face à face avec vous ? C'est bon quand je suis fou, madame !

MARGUERITE.

Oui, mon père, vous avez raison, et il y a assez longtemps que ma mère se dévoue ; il est temps que ce soit votre fille. Mon père, si vous le voulez, je ne vous quitterai ni jour ni nuit.

LE MARQUIS.

Ah ! tu n'auras pas le courage de le faire.

MARGUERITE.

Si, mon père, si, je le ferai, aussi vrai que je suis votre fille !

LE MARQUIS.

Si tu es ma fille, pourquoi, depuis dix ans, ne t'ai-je pas vue ?

MARGUERITE.

Mais on m'a dit que vous ne vouliez pas me voir, que vous ne m'aimiez pas.

LE MARQUIS, lui prenant la tête entre ses mains.

On a dit que je ne voulais pas te voir, figure d'ange ! on t'a dit cela ! on t'a dit qu'un pauvre damné ne voulait pas du ciel ! Et qui donc a dit qu'un père ne voulait pas voir sa fille ? qui a osé dire à un enfant : « Enfant, ton père ne t'aime pas ? »

LA MARQUISE.

Moi !

LE MARQUIS.

Vous ? Mais vous avez donc eu mission de me tromper dans

toutes mes affections! il faut donc que toutes mes douleurs prennent leur source en vous, et que vous brisiez le cœur du père comme vous avez brisé celui de l'époux!

(Il se lève.)

LA MARQUISE.

Vous délirez, monsieur.

LE MARQUIS.

Dites, madame, que je suis entre un ange qui veut me rappeler à la raison, et un démon qui veut me rendre à la folie... Non, non, je ne suis plus un insensé... Faut-il que je vous le prouve? faut-il que je vous parle de lettres, d'adultère, de duel?

LA MARQUISE, le prenant par le bras.

Je vous dis que vous êtes plus abandonné de Dieu que jamais de dire de pareilles choses, sans songer aux oreilles qui vous écoutent! Baissez les yeux, regardez qui est là, et osez dire que vous n'êtes pas fou!

LE MARQUIS.

Vous avez raison. (Retombant sur sa chaisse). Elle a raison, ta mère! c'est moi qui suis insensé, et il ne faut pas croire à ce que je dis, mais à ce qu'elle dit, elle! Ta mère, c'est le dévouement, c'est la vertu!... aussi, elle n'a ni insomnie ni remords! Qu'est-ce qu'elle veut, ta mère?

MARGUERITE.

Mon malheur, mon père, mon malheur éternel!...

LE MARQUIS.

Et comment puis-je empêcher ce malheur, moi, pauvre fou, qui crois toujours voir du sang couler d'une blessure, qui crois toujours entendre une tombe qui parle?

MARGUERITE.

Oh! vous pouvez tout; dites un mot. On veut me marier... écoutez! me marier à un homme que je n'aime pas... comprenez-vous? à un misérable, à un infâme!... et l'on vous a amené ici, vous, vous, mon père, pour signer ce contrat!... tenez, là, là, sur cette table!...

LE MARQUIS, prenant le contrat.

Sans me consulter! sans me demander si je veux!... Me croit-on mort, et me craint-on moins qu'un spectre? Ce mariage fait ton malheur, as-tu dit?

MARGUERITE.

Éternel, éternel!

LE MARQUIS.

Ce mariage ne se fera pas.

LA MARQUISE.

Monsieur, j'ai engagé votre nom et le mien.

LE MARQUIS.

Ce mariage ne se fera pas, vous dis-je! (Il se lève.) C'est une chose trop terrible qu'un mariage où la femme n'aime pas son mari! cela rend fou! Ce n'est pas pour moi, que je parle, ma fille! la marquise m'a toujours aimé... aimé fidèlement. Ce qui me rend fou, c'est autre chose... Ce contrat... (Il veut le prendre, la Marquise l'en empêche.) Ce qui me rend fou, moi! c'est une tombe qui se rouvre!... c'est un fantôme qui vient!... qui me parle... qui me dit...

LA MARQUISE, répétant près de l'oreille du Marquis les paroles de Morlaix mourant.

« Vos jours sont à moi... je pourrais les prendre... »

LE MARQUIS.

L'entends-tu? l'entends-tu?

LA MARQUISE, continuant.

« Mais je veux que vous viviez pour me pardonner comme je vous pardonne! »

LE MARQUIS, retombant dans son fauteuil.

Grâce, Morlaix! grâce!...

MARGUERITE.

Mon père!

LA MARQUISE, triomphant.

Vous voyez que votre père est insensé!...

MARGUERITE.

Oh! ma voix, mes caresses, mes larmes lui rendront la raison.

LA MARQUISE.

Essayez.

MARGUERITE.

Mon père!

LA MARQUISE,

Monsieur!

LE MARQUIS, tressaillant.

Hein?...

MARGUERITE.

Mon père!...

LA MARQUISE.

Prenez cette plume et signez, il le faut, je le veux!

(Elle pose la main du Marquis sur le contrat, et lui met une plume entre les mains; le Marquis signe à moitié.)

MARGUERITE, se renversant.

Et maintenant, je suis perdue!...

SCÈNE XII

LES MÊMES, PAUL, sortant de la bibliothèque; puis EMMANUEL et LECTOURE.

PAUL.

Marquise d'Auray!

LA MARQUISE.

Qui m'appelle?

(Marguerite se relève.)

LECTOURE et EMMANUEL, entrant par le fond et allant à Paul.

Monsieur!...

PAUL, les repoussant du geste.

Arrière!...

LECTOURE.

Vous me rendrez raison...

PAUL.

C'est chose dite!... Marquise d'Auray, il faut que je vous parle à l'instant.

LA MARQUISE, reculant à droite et le regardant avec effroi.

Est-ce un spectre?...

LE MARQUIS, se levant épouvanté.

Je connais cette voix (apercevant Paul), je connais ce visage. (Marchant droit à Paul.) Morlaix! Morlaix!... (S'égarant tout à fait, et répétant les dernières paroles de Morlaix.) « Vos jours sont à moi, monsieur, et je pourrais les prendre; mais je veux que vous viviez pour me pardonner comme je vous pardonne... »

(Il tombe dans le fauteuil: Emmanuel le soutient.)

MARGUERITE, se précipitant sur son père.

Mon père!

LAFEUILLE accourant à la gauche de la Marquise.

Madame, madame! Achard fait demander le médecin et le prêtre du château; il se meurt!

LA MARQUISE, regardant Paul avec effroi et montrant le Marquis.

Faites répondre qu'ils sont occupés tous deux auprès du marquis.

ACTE QUATRIÈME

L'appartement de Louis Achard, représentant les deux chambres séparées par une cloison; dans la première chambre, à gauche de l'acteur, la porte d'entrée au fond; une croisée figurée au premier plan, couverte par un grand rideau; au milieu, à droite, la porte de communication; dans la deuxième chambre, un lit, au fond à droite, entouré de tentures vertes; un crucifix d'ivoire au fond du lit; une table au chevet, avec une lampe allumée et une Bible sur un pupitre; du même côté, une croisée, un grand fauteuil; vis-à-vis, à gauche de la porte, une armoire. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

ACHARD, dans un fauteuil; LAFEUILLE, à côté de lui.

LAFEUILLE.

Avez-vous besoin d'autre chose, monsieur Achard?

ACHARD.

De rien.

LAFEUILLE.

Voulez-vous que j'envoie quelqu'un près de vous?

ACHARD.

Un prêtre.

LAFEUILLE.

Mais vous savez qu'à deux lieues à la ronde il n'y a que celui du château.

ACHARD.

Alors, merci; laissez-moi.

LAFEUILLE.

Au revoir, monsieur Achard!

ACHARD.

Adieu.

(Lafeuille sort.)

ACHARD, seul.

Le prêtre et le médecin sont occupés près du marquis. Ainsi Dieu nous appelle en même temps pour rendre le même compte : c'est justice céleste!... Mais est-ce justice humaine de me laisser mourir sans secours et sans consolation, et ne pourrions-nous partager? Lui qui craint la mort, ne pourrait-il garder le médecin ; et à moi qui suis las de la vie, envoyer le prêtre?... Mais le prêtre... le prêtre!... il aurait entendu la confession; il aurait reçu les papiers! et la marquise! Oh! c'est elle, c'est cette femme qui me fait une mort solitaire et désespérée comme ma vie!... Quelques paroles de paix auraient cependant fait descendre tant de tranquillité sur ma dernière heure!... et l'adieu d'une voix consolatrice m'eût rendu si facile le passage de cette existence à l'autre!... (Il renverse sa tête.) Dieu ne le veut pas; résignons-nous à la volonté de Dieu!

SCÈNE III

ACHARD, PAUL, entrant vivement et arrivant près d'Achard.

PAUL.

Mon père!

ACHARD.

Oh! c'est toi! je n'espérais plus te revoir.

PAUL.

Avez-vous pu penser que, dès que j'apprendrais votre état...?

ACHARD.

Mais je ne savais où te chercher, moi, où te faire dire...

PAUL.

J'étais au château : j'ai tout appris, et je suis accouru. Mais comment êtes-vous seul, ici, sans secours?

ACHARD.

Ils m'ont refusé un médecin, il m'ont refusé un prêtre!

PAUL.

Je puis monter à cheval, et dans une heure...

ACHARD.

Dans une heure, il serait trop tard. D'ailleurs, je le sens, un médecin maintenant serait inutile ; un prêtre seul...

PAUL.

Père, je ne puis le remplacer, je le sais, dans ses fonctions sacrées; mais nous parlerons de Dieu ensemble, de sa grandeur, de sa bonté.

ACHARD.

Oui; mais terminons d'abord avec les choses de la terre, pour ne plus penser qu'à celles du ciel: On dit que, comme moi, le marquis se meurt?

PAUL.

On le dit.

ACHARD.

Tu sais qu'aussitôt sa mort; les papiers renfermés dans cette armoire devaient t'être remis?

PAUL.

Je le sais.

ACHARD.

Si je meurs avant lui, si je meurs sans prêtre, à qui confier ce dépôt? (Lui montrant sous le chevet de son lit une clef.) Tu prendras cette clef; elle ouvre cette armoire; tu y trouveras une cassette; tu es homme d'honneur... jure-moi que tu n'ouvriras cette cassette que lorsque le marquis sera mort.

PAUL.

Je vous le jure.

ACHARD.

C'est bien! Maintenant, je mourrai tranquille.

PAUL.

Vous le pouvez; car le fils vous tient la main dans ce monde, et le père vous la tend dans le ciel.

ACHARD.

Crois-tu qu'il sera content de ma fidélité, ton père?

PAUL.

Jamais roi n'a été obéi pendant sa vie comme lui l'a été après sa mort...

ACHARD.

Oui, je n'ai été que trop exact à suivre ses commandements. J'aurais dû ne pas souffrir ce duel... j'aurais dû refuser d'en *être le témoin*. Écoute, Paul, voilà ce que je voulais dire à un *prêtre; car* c'est là seule chose qui charge ma conscience;

écoute : il y a des moments de doute, où j'ai regardé ce duel comme un assassinat... Alors, alors, comprends-tu? je ne serais pas témoin, mais complice!

PAUL.

Mon père, je ne sais si les lois de la terre sont toujours d'accord avec les lois du ciel, et si l'honneur, selon les hommes, est la vertu selon Dieu. Je ne sais si notre Église, ennemie du sang, permet que l'offensé tente de venger lui-même son injure sur l'offenseur, et si, dans ce cas, le jugement de Dieu dirige toujours ou la balle du pistolet ou la pointe de l'épée. Ce sont là de ces questions qu'on décide, non pas avec le raisonnement, mais avec la conscience. Eh bien, ma conscience me dit qu'à ta place j'aurais fait ce que tu as fait. Si la conscience qui me trompe t'a trompé aussi, plus qu'un autre j'ai droit de te pardonner, moi, et, en mon nom et en celui de mon père, je te pardonne.

ACHARD.

Merci! voilà des paroles comme il en faut à l'âme d'un mourant. Un remords est une terrible chose, vois-tu ; un remords conduit à douter de Dieu, parce qu'en doutant de Dieu, on doute de la punition.

PAUL.

Écoute, moi aussi, j'ai souvent douté; car, isolé et perdu comme je l'étais dans le monde, sans famille et sans appui sur la terre, je cherchais un soutien en Dieu, je demandais à tout ce qui m'entourait une preuve de son existence, et je disais : « Si je savais où trouver la tombe de mon père, je l'interrogerais. »

ACHARD.

Pauvre enfant!

PAUL.

Alors, je me suis dit : « Cherchons Dieu dans l'œuvre de Dieu!... » Dès ce moment, a commencé pour moi cette vie errante qui restera un mystère éternel entre le ciel, la mer et moi. Elle m'a égaré dans les solitudes de l'Amérique; car je pensais qu'un monde plus nouveau devait être plus près de Dieu. Et, là, souvent, dans ces forêts vierges, où le premier parmi les hommes, peut-être, j'étais entré, sans autre abri que le ciel, sans autre couche que la terre, abîmé dans une seule pensée, j'ai écouté ces mille bruits divers de la nature qui *s'endort ou du monde* qui se réveille... Longtemps encore je

suis resté sans comprendre cette langue inconnue, que forment, en se mêlant ensemble, le murmure des fleuves, la vapeur des lacs, le bruissement des forêts et le parfum des fleurs. Enfin, peu à peu se souleva le voile qui couvrait mes yeux et le poids qui oppressait mon cœur; et dès lors, je commençai à croire que ces rumeurs du soir et ces bruits du crépuscule n'étaient qu'une hymme universelle, par laquelle les choses créées rendaient grâces au Créateur!... Alors j'ai cherché sur l'Océan ce reste de conviction que me refusait la terre. La terre, ce n'est que l'espace; l'Océan, c'est l'immensité! L'Océan, c'est ce qu'il y a de plus large, de plus puissant après Dieu!... L'Océan, je l'ai entendu rugir comme un lion irrité... puis, à la voix de son maître, se coucher comme un chien soumis. Je l'ai senti se dresser comme un géant rebelle, qui veut escalader le ciel; puis, sous le fouet de l'orage, se plaindre comme un enfant qui pleure. Je l'ai vu croisant ses vagues avec l'éclair et essayant d'éteindre la foudre avec son écume; puis s'aplanir comme un miroir, et réfléchir jusqu'à la dernière étoile du ciel. Sur la terre, j'avais reconnu l'existence; sur l'Océan, je reconnus le pouvoir. Dans la solitude, j'avais entendu la voix du Seigneur; mais, comme Ézéchiel, je le vis passer dans la tempête! Dès lors, le doute fut chassé de mon cœur; je crus, et je priai!

ACHARD, s'agenouillant, les mains jointes, et priant à demi-voix.

Je crois en Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre!

PAUL, continuant.

Ce n'est point ainsi qu'un prêtre t'eût parlé, mon père; je t'ai parlé en marin, et avec une voix plus habituée à prononcer des paroles de mort que des mots de consolation: pardonne-moi!...

ACHARD.

Tu m'as fait croire et prier comme toi; qu'aurait fait de plus un prêtre? (Il marche vers son lit, appuyé sur Paul.) Ce que tu m'as dit est grand!... laisse-moi penser à ce que tu m'as dit. (Se mettant sur son lit.) Quand je me sentirai mourir, je t'appellerai.

PAUL, tirant les rideaux sur lui.

Et sois tranquille, je serai là.

(Il s'assied sur une chaise au pied du lit, et reste un instant absorbé dans ses pensées; tout à coup, on entend au dehors le nom de Paul.)

PAUL, levant vivement la tête.

Qui m'appelle?

MARGUERITE, près de la porte en dehors.

Paul!

PAUL, s'élançant vers la porte.

C'est sa voix! (Il ouvre la porte et trouve Marguerite échevelée et agenouillée.) Qu'as-tu? Dis!

SCÈNE IV

PAUL, MARGUERITE.

MARGUERITE, se traînant sur ses genoux.

A moi! à moi!

PAUL, la relevant.

Que crains-tu? qui te poursuit, et pourquoi viens-tu à cette heure?

MARGUERITE.

Oh! à toute heure du jour et de la nuit, j'aurais fui! tant que la terre aurait pu me porter, j'aurais fui! jusqu'à ce que je trouvasse un cœur pour y pleurer, un bras pour me défendre, j'aurais fui!... Paul!... Paul!... (Se jetant dans ses bras.) Mon père est mort!

PAUL.

Pauvre enfant, qui s'échappe d'une maison mortuaire pour retomber dans une autre! qui laisse la mort au château, et qui la retrouve dans la chaumière!

MARGUERITE.

Oui, oui; mais, ici, on meurt tranquille, et, là-bas, on meurt dans le désespoir! Oh! Paul, si vous aviez vu ce que j'ai vu!...

PAUL.

Dis-moi cela.

MARGUERITE.

Vous savez quelle influence terrible ont eue sur mon père votre voix et votre présence?

PAUL.

Oui

MARGUERITE.

On l'a emporté sans parole dans son appartement.

PAUL.

C'était à votre mère que je parlais; c'est lui qui a entendu, ce n'est point ma faute.

MARGUERITE.

Eh bien, je n'ai pas pu résister à mon inquiétude, et, au risque d'irriter ma mère, je suis montée pour le voir; la porte était fermée, je frappai doucement, et j'entendis sa voix affaiblie qui demandait qui était là.

PAUL.

Et votre mère?

MARGUERITE.

Ma mère était absente, et l'avait enfermé en partant. Mais, lorsqu'il reconnut ma voix, lorsque je lui eus répondu que j'étais Marguerite, que j'étais sa fille, il me dit de prendre un escalier dérobé qui, par un cabinet, donnait dans sa chambre; et, une minute après, j'étais à genoux devant son lit, et il me donnait sa bénédiction avant de mourir, sa bénédiction paternelle, qui, je l'espère, appellera celle de Dieu!

PAUL.

Oui, sois tranquille; pleure sur ton père, mon enfant, mais ne pleure plus sur toi, car tu es sauvée!

MARGUERITE.

Mais, en ce moment, Paul! comme je baisais ses mains, en ce moment, j'entendis les pas de ma mère; elle montait l'escalier; je reconnus sa voix, et mon père la reconnut aussi, car il m'embrassa une dernière fois et me fit signe de fuir. J'obéis; mais j'avais la tête si perdue, si troublée, que je me trompai de porte, et qu'au lieu de prendre l'escalier par lequel j'étais venue, je me trouvai dans un cabinet sans issue. Ma mère entra avec le prêtre, et, je vous le dis, elle était plus pâle que celui qui allait mourir.

PAUL.

Mon Dieu!

MARGUERITE.

Le prêtre s'assit au chevet du lit; ma mère se tint debout au pied. Paul, comprenez-vous? j'étais là, ne pouvant pas fuir; une fille forcée d'entendre la confession de son père! n'est-ce pas affreux? dites! Je tombai à genoux, fermant les yeux pour ne pas voir, priant pour ne pas entendre; et cepen-

dant, malgré moi, je vis et j'entendis; et ce que je vis et entendis ne sortira jamais de ma mémoire! J'entendis mon père prononcer les mots d'adultère, de duel et d'assassinat! et, à chacun de ces mots, je vis ma mère plus pâle, haussant la voix pour couvrir la voix du mourant, et disant : « Ne le croyez pas, mon père, c'est un fou, c'est un insensé... ne le croyez pas!... » Paul, c'était un spectacle horrible, sacrilége, impie!... je sentis une sueur froide me passer sur le front, et je m'évanouis.

PAUL.

Justice du ciel!

MARGUERITE.

Lorsque je revins à moi, la chambre était silencieuse comme une tombe; ma mère et le prêtre avaient disparu. J'ouvris la porte, je jetai les yeux sur le lit, et il me sembla, sous les draps, voir se dessiner la forme d'un cadavre!... Je devinai que tout était fini... Une terreur glaçante, invincible, mortelle, me poussa hors de l'appartement; je descendis l'escalier, je ne sais comment, sans en toucher une marche, je crois; je traversai des chambres, des galeries; enfin je sentis, à la fraîcheur de l'air, que j'étais dehors. Je courus... je me rappelai que vous m'aviez dit que vous seriez ici, un instinct me poussait de ce côté. Il me semblait que j'étais poursuivie par des ombres, par des fantômes! Au détour d'une allée, étais-je insensée!... je crus voir ma mère, ma mère tout en noir! C'est alors que vous avez entendu mes cris; je courus encore un instant; puis je tombai près de cette porte; si elle ne s'était pas ouverte, je mourais! car, je vous le dis, j'étais tellement troublée, que je croyais... Silence!...

(S'approchant de Paul.)

PAUL.

Des pas!

(La porte du fond s'ouvre, la Marquise paraît.)

MARGUERITE, s'enveloppant dans les rideaux de la croisée et enveloppant Paul avec elle.

Regardez! regardez!

SCÈNE V

LES MÊMES, LA MARQUISE.

Le théâtre est dans l'obscurité; la Marquise entre lentement, tire la porte derrière elle, la ferme à clef, et, sans voir Paul et Marguerite, traverse la première chambre, entre dans la seconde et s'arrête au pied du lit d'Achard.

ACHARD, ouvrant un des côtés du rideau.

Qui est là?

LA MARQUISE, ouvrant l'autre.

Moi.

ACHARD.

Vous! et que venez-vous faire au lit d'un mourant?

LA MARQUISE.

Je viens lui proposer un marché.

ACHARD.

Pour perdre son âme, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Pour la sauver! Achard, tu n'as plus besoin que d'une chose en ce monde : c'est un prêtre.

ACHARD.

Vous m'avez refusé celui du château.

LA MARQUISE.

Si tu le veux, dans cinq minutes, il sera ici.

ACHARD.

Faites-le donc venir; mais hâtez-vous.

LA MARQUISE.

Mais, si je te donne la paix du ciel, me donneras-tu la paix de la terre? Dis!

ACHARD.

Que puis-je pour vous?

LA MARQUISE.

Tu as besoin d'un prêtre pour mourir, tu sais ce dont j'ai besoin pour vivre.

ACHARD.

Vous voulez me fermer le ciel par un parjure!

LA MARQUISE.

Je veux te l'ouvrir par un pardon.

ACHARD.

Je l'ai reçu.

LA MARQUISE.

Et de qui?

ACHARD.

De celui-là seul qui avait le droit de me le donner.

LA MARQUISE, avec ironie.

Morlaix est-il descendu du ciel?

ACHARD.

Non; mais il avait laissé un fils sur la terre.

LA MARQUISE.

Tu l'as donc revu aussi, toi?

ACHARD

Oui.

LA MARQUISE.

Et tu lui as tout dit?

ACHARD.

Tout.

LA MARQUISE.

Et les papiers qui constatent sa naissance?

ACHARD.

Le marquis n'était pas mort : les papiers sont là.

LA MARQUISE.

Achard! (tombant à genoux) Achard! tu auras pitié de moi!

ACHARD.

Vous, à genoux devant moi, madame!

LA MARQUISE.

Oui, vieillard, je suis à genoux devant toi, et je te prie, et je t'implore! car tu tiens entre tes mains mourantes l'honneur d'une des plus nobles familles de France! ma vie passée, ma vie à venir! Ces papiers, c'est moi, c'est plus que moi, c'est mon nom, celui de mes enfants! et tu sais ce que j'ai souffert pour garder ce nom sans tache. Crois-tu que je n'avais pas au fond du cœur, comme les autres femmes, des sentiments d'amante, d'épouse et de mère? Eh bien, je les ai étouffés tous les uns après les autres, et la lutte a été longue, car voilà vingt ans qu'elle dure!

MARGUERITE, dans l'autre chambre.

Que dit-elle? Oh! mon Dieu!

PAUL.

Écoute! c'est le Seigneur qui permet que tout te soit dévoilé.

ACHARD.

Vous avez douté de la bonté de Dieu, madame, vous avez oublié qu'il a pardonné à la femme adultère.

LA MARQUISE.

Oui; mais les hommes ne lui avaient pas pardonné, eux, puisqu'ils allaient la lapider lorsqu'il arriva; les hommes... qui, depuis vingt générations, se sont habitués à respecter mon nom, à honorer ma famille, et qui n'auraient plus pour eux que honte et mépris! Ah! Dieu! (elle se relève) Dieu! j'ai tant souffert, qu'il me pardonnera, je l'espère. Mais les hommes, ils ne pardonnent pas, eux! D'ailleurs, suis-je la seule exposée à leurs injures? aux deux côtés de ma croix, n'ai-je pas mes deux enfants, dont l'autre est le premier-né? Celui-là, c'est mon fils, je le sais bien, comme Emmanuel, comme Marguerite; mais ai-je le droit de le leur donner pour frère? Oublies-tu qu'aux termes de la loi, il est le fils du marquis d'Auray, le chef de la famille? oublies-tu que le titre et la fortune lui appartiennent? Qu'il invoque cette loi, et que reste-t-il à Emmanuel? une croix de Malte! à Marguerite? un couvent!

MARGUERITE.

Oui, oui, un couvent; un couvent, où je puisse prier pour vous, ma mère!

PAUL.

Silence!

ACHARD.

Oh! vous ne le connaissez pas, madame!

LA MARQUISE.

Non; mais je connais l'humanité. Il peut retrouver un nom, lui qui n'a pas de nom, une fortune, lui qui n'a pas de fortune; et tu crois qu'il renoncera à cette fortune et à ce nom?

ACHARD.

Si vous le lui demandez.

LA MARQUISE.

Et de quel droit le lui demanderais-je? de quel droit le prierais-je de m'épargner, d'épargner Emmanuel, Marguerite? Il dira : « Je ne vous connais pas, madame, je ne vous ai jamais vue; qui êtes vous? »

ACHARD, s'affaiblissant.

En son nom, madame, en son nom... je m'engage... je jure...

LA MARQUISE, se courbant sur lui, et suivant les progrès de la mort.

Tu t'engages, tu jures... et, sur ta parole, tu veux que je joue les années qui me restent à vivre contre les minutes qui te restent à mourir! Je t'ai prié, je t'ai imploré une dernière fois; je te prie et je t'implore encore : rends-moi ces papiers!

ACHARD.

Ces papiers sont à lui.

LA MARQUISE, avec force.

Il me les faut, te dis-je!

ACHARD.

Mon Dieu!

LA MARQUISE.

Nul ne peut venir : nous sommes seuls. Cette clef, m'as-tu dit, ne te quitte jamais,

ACHARD.

L'arracherez-vous des mains d'un mourant?

LA MARQUISE, d'une voix sourde, et tombant sur la chaise.

Non; j'attendrai.

ACHARD, se levant sur son séant.

Laissez-moi mourir en paix : sortez (prenant le crucifix), sortez, au nom du Christ!

(Il retombe et meurt.)

LA MARQUISE, se courbant sous le crucifix.

Oh!

(Elle ferme les rideaux du lit.)

MARGUERITE.

Horreur! horreur!

PAUL.

A genoux, Marguerite!

LA MARQUISE, passant son bras entre les rideaux fermés, arrache la clef des mains d'Achard, se lève, marche vers l'armoire, en regardant le lit avec terreur. Paul fait la moitié du chemin, et, au moment où elle approche la clef de la serrure, il lui saisit le bras; elle jette un cri.

Ah!...

PAUL.

Donnez-moi cette clef, ma mère; car le marquis est mort, et ces papiers m'appartiennent.

LA MARQUISE, reculant épouvantée.

Ah!... (Elle tombe dans le fauteuil.) Justice de Dieu, c'est mon fils!

MARGUERITE, à genoux dans l'autre chambre, levant les mains au ciel.

Bonté du ciel! c'est mon frère!

ACTE CINQUIÈME

Même décoration qu'au troisième acte; les bougies des candélabres sont allumées et presque entièrement brûlées; il y a du feu dans la cheminée; une table garnie.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, les deux coudes appuyés sur la table, les yeux fixés sur le contrat où Lectoure avait déjà signé son nom, et le Marquis la moitié du sien; elle étend la main, prend une clochette et sonne; UN DOMESTIQUE se présente à la porte.

LA MARQUISE.

Prévenez mademoiselle d'Auray que sa mère l'attend au salon.

(Le Valet sort et la Marquise reprend, morne et immobile, sa première attitude.)

SCÈNE II

LE MARQUISE, puis LAFEUILLE, MARGUERITE.

LA MARQUISE.

Quelle nuit!... il y a des moments de la vie où les hommes et les événements se pressent comme si le temps et l'espace leur manquaient; et dire que la lutte n'est pas finie et que la mort a laissé des héritiers de son secret... Mon fils!... ce nom qui réjouit le cœur des mères serre et glace le mien... Oui, il n'y a que ce moyen. (Elle sonne; Lafeuille paraît.) Le comte *Emmanuel?*

LAFEUILLE.

Il est sorti depuis dix heures du matin avec M. le baron de Lectoure.

LA MARQUISE.

Sorti!

LAFEUILLE.

Je l'ai vu monter en voiture.

LA MARQUISE.

Faites venir son domestique.

LAFEUILLE.

Il est sorti avec eux.

LA MARQUISE.

Et quelle voiture ont-ils prise?

LAFEUILLE.

Celle du baron.

LA MARQUISE.

Qu'on mette les chevaux à la mienne, et dites à ma fille que je l'attends. (Lafeuille sort.) Qu'elle signe ce contrat et qu'elle parte pour Rennes avec son frère; car ceux-là surtout, il faut qu'ils ignorent... Et moi, je resterai seule à l'attendre, je lui offrirai ma fortune en échange de ces papiers, et, soit calcul, soit pitié, ce secret, je l'espère, restera enfermé dans les sombres murs de ce château... Oh! si chacun de ces vieux monuments avait une mémoire et un langage, quelles terribles histoires ils se raconteraient entre eux!

MARGUERITE, dont l'entrée fait lever la tête à la Marquise, étendant la main vers sa mère.

Madame...

LA MARQUISE.

Approchez... Pourquoi êtes-vous ainsi pâle et tremblante?

MARGUERITE, balbutiant.

La mort de mon père, si prompte, si inattendue... Enfin, j'ai beaucoup souffert cette nuit.

LA MARQUISE, d'une voix sourde.

Oui, oui, le jeune arbre plie et s'effeuille sous le vent, il n'y a que le vieux chêne qui résiste à toutes les tempêtes; moi aussi, Marguerite, j'ai souffert; moi aussi, j'ai eu une nuit terrible... et cependant vous me voyez calme et ferme.

MARGUERITE.

Dieu vous a fait une âme forte et sévère, madame; mais il

ne faut pas demander la même force et la même sévérité aux âmes des autres, vous les briseriez.

LA MARQUISE.

Aussi, je ne demande à la vôtre que l'obéissance. Marguerite, le marquis est mort, Emmanuel est maintenant le chef de la famille; vous allez à l'instant même partir pour Rennes avec Emmanuel.

MARGUERITE.

Moi! moi, partir pour Rennes! et pourquoi?

LA MARQUISE.

Parce que la chapelle du château est trop étroite pour contenir à la fois les fiançailles de la fille et les funérailles du père.

MARGUERITE.

Ma mère, ce serait une piété, ce me semble, que de mettre plus d'intervalle entre deux cérémonies si opposées.

LA MARQUISE.

La véritable piété, c'est d'accomplir les dernières volontés des morts: jetez les yeux sur ce contrat, et voyez-y les premières lettres du nom de votre père.

MARGUERITE.

Oh! je vous le demande, madame, mon père, lorsqu'il a tracé ces lettres que la mort est venue interrompre, mon père avait-il bien toute sa raison, toute sa volonté?

LA MARQUISE.

Je l'ignore, mademoiselle; mais ce que je sais, c'est que l'influence qui le faisait agir lui survit; ce que je sais, c'est que les parents, tant qu'ils existent, représentent Dieu sur la terre... Or, Dieu m'a ordonné de terribles choses, et j'ai obéi; faites comme moi, mademoiselle, obéissez.

MARGUERITE.

Ma mère, il y a trois jours que, les larmes dans les yeux, le désespoir dans le cœur, je me traîne sur mes genoux des pieds d'Emmanuel à ceux de cet homme, et des pieds de cet homme à ceux de mon père; aucun d'eux n'a voulu ou n'a pu m'entendre, car l'ambition ardente, ou la folie acharnée était là, couvrant ma voix. Enfin, me voilà arrivée en face de vous, ma mère! vous êtes la dernière que je puisse implorer, mais aussi vous êtes celle qui doit le mieux m'entendre; écoutez bien ce que je vais vous dire: si je n'avais à sacrifier à *une volonté* que mon bonheur, je le sacrifierais; que mon

amour, je le sacrifierais encore; mais j'ai à vous sacrifier mon fils... Vous êtes mère, et moi aussi, je le suis, madame.

LA MARQUISE.

Mère! mère, par une faute!

MARGUERITE.

Enfin, je le suis, madame, et le sentiment de la maternité n'a pas besoin d'être sanctifié pour être saint; eh bien, ma mère, dites-moi, car mieux que moi vous devez savoir ces choses, dites-moi, si ceux qui nous ont donné le jour ont reçu de Dieu une voix qui parle à notre cœur, ceux qui sont nés de nous n'ont-il pas aussi une voix pareille? et quand ces deux voix se contredisent, à laquelle des deux faut-il obéir?

LA MARQUISE.

Vous n'entendrez jamais la voix de votre enfant, car vous ne le reverrez jamais.

MARGUERITE.

Je ne reverrai jamais mon fils! et qui peut en répondre, madame?

LA MARQUISE.

Lui-même ignorera qui il est.

MARGUERITE.

Et s'il le sait un jour... et s'il vient alors me demander compte de sa naissance? cela peut arriver, madame, et dans cette alternative, dites, faut-il que je signe?

LA MARQUISE, après un moment de silence.

Signez.

MARGUERITE, de même.

Mais, si mon mari apprend jamais l'existence de cet enfant; s'il demande raison à mon amant de la tache faite à son nom et à son honneur; si, dans un duel acharné, solitaire et sans témoins, dans un duel à mort, il tuait cet amant, et que, tourmenté par sa conscience, par une voix qui sortirait de la tombe, mon mari perdît la raison?

LA MARQUISE, épouvantée.

Taisez-vous! taisez-vous!

MARGUERITE.

Vous voulez donc que, pour conserver pur et sans tache mon nom et celui de mes autres enfants, je m'enferme avec un insensé? vous voulez donc que j'écarte de moi et de lui tout être vivant, que je me fasse un cœur de fer pour ne plus sentir, des yeux de bronze pour ne plus pleurer? vous voulez

donc que je me couvre de deuil, comme une veuve, avant que mon mari soit mort? vous voulez donc que mes cheveux blanchissent vingt ans avant l'âge?

LA MARQUISE.

Taisez-vous! taisez-vous!

MARGUERITE.

Vous voulez donc, pour que ce terrible secret meure avec ceux qui le gardent, que j'écarte de leur lit funéraire les médecins et les prêtres?... vous voulez donc enfin que j'aille d'agonie en agonie pour fermer moi-même, non pas les yeux, mais la bouche des moribonds?

LA MARQUISE, se tordant les bras.

Taisez-vous! au nom du ciel, taisez-vous!

MARGUERITE.

Eh bien, dites-moi donc encore de signer, ma mère; et tout cela sera, et alors la malédiction du Seigneur sera accomplie, et les fautes des pères retomberont sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération.

LA MARQUISE, étouffée par les sanglots.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! suis-je assez abaissée? suis-je assez punie?...

MARGUERITE, tombant aux genoux de la Marquise.

Pardon, pardon, madame, pardon, pardon!

LA MARQUISE, se levant.

Oui, pardon, demande pardon, fille dénaturée, qui as pris le fouet de la vengeance éternelle, et qui en as frappé ta mère au visage!

MARGUERITE.

Grâce! grâce! je ne savais pas ce que je disais, ma mère; vous m'aviez fait perdre la raison! j'étais folle!

LA MARQUISE, levant les deux mains au-dessus de la tête de sa fille.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! vous avez entendu les paroles qui sont sorties de la bouche de mon enfant; je n'ose pas espérer que votre miséricorde aille jusqu'à les oublier, mon Dieu! mais, au moment de la punir, souvenez-vous que je ne la maudis pas.

(Elle fait quelques pas pour s'éloigner.)

MARGUERITE, qui a saisi sa robe, se traînant sur les genoux.

Ma mère! ma mère! grâce! grâce, ô ma mère! (La Mar-

quise se retourne vers sa fille, lui lance un regard terrible, la repousse, et sort par la droite. Marguerite, tombant et jetant un cri.) Ah!

SCÈNE III

MARGUERITE, évanouie; PAUL, entrant par le fond.

PAUL, prenant sa sœur entre ses bras et la relevant à demi.

Marguerite, ma sœur, reviens à toi!

MARGUERITE, revenant à elle.

Qui peut me secourir ici?... Paul!... ah! il n'y avait que lui... Paul, ma providence, c'est Dieu qui vous envoie encore.

(Elle se relève, aidée par Paul.)

PAUL.

Ce contrat froissé sur cette table, votre évanouissement m'en disent assez; il est temps de faire cesser le supplice de la marquise, et de hâter l'entrevue que je suis venu chercher ici; Marguerite, chargez-vous d'aller la prévenir que le capitaine Paul attend ses ordres.

MARGUERITE.

J'y vais; n'ai-je pas aussi mon pardon à obtenir?

(Paul la conduit jusqu'à la porte de droite.)

SCÈNE IV

PAUL, seul.

Je comprends ce qui doit se passer à cette heure dans le cœur de la marquise, elle qui, après vingt ans de silence, d'isolement et d'angoisses, voit, sans qu'elle puisse deviner comment, son secret révélé à l'une des deux personnes à qui elle avait le plus d'intérêt à le cacher.

SCÈNE V

EMMANUEL, PAUL.

Emmanuel arrive par le fond, deux pistolets à la main; Paul le salue avec une expression douce et fraternelle, Emmanuel lui rend son salut avec fierté.

EMMANUEL, posant les pistolets sur la table et s'arrêtant à quelque distance de Paul.

J'allais à votre recherche, monsieur, et cela cependant sans

trop savoir où vous trouver; car, pareil aux mauvais génies de nos traditions populaires, vous semblez avoir reçu le don d'être partout et de n'être nulle part; enfin un domestique m'a assuré vous avoir vu entrer au château. Je vous remercie de m'avoir épargné la peine que j'avais résolu de prendre, en venant cette fois au-devant de moi.

PAUL.

Je suis heureux que mon désir, dans ce cas, quoique probablement inspiré par des causes différentes, ait été en harmonie avec le vôtre; me voilà, que voulez-vous de moi?

EMMANUEL.

Ne le devinez-vous pas, monsieur? En ce cas, et permettez-moi de m'en étonner, vous connaissez bien mal les devoirs d'un gentilhomme et d'un officier, et c'est une nouvelle insulte que vous me faites.

PAUL, d'une voix calme.

Croyez-moi, Emmanuel...

EMMANUEL, avec hauteur.

Hier, je m'appelais le comte; aujourd'hui, je m'appelle le marquis d'Auray, ne l'oubliez pas, monsieur. (Paul laisse percer un sourire.) Je disais donc que vous connaissiez bien peu les sentiments d'un gentilhomme, si vous avez pu croire que je permettrais qu'un autre que moi vidât la querelle que vous êtes venu me chercher. Qui, monsieur, car c'est vous qui êtes venu vous jeter sur ma route, et non pas moi qui suis allé vous trouver.

PAUL, souriant.

M. le marquis d'Auray oublie sa visite à bord de *l'Indienne*.

EMMANUEL.

Trêve d'arguties, monsieur, et venons au fait. Hier, je ne sais par quel sentiment étrange et inexplicable, lorsque je vous ai offert, je dirai, non pas ce que tout gentilhomme, ce que tout officier, mais simplement ce que tout homme de cœur accepte à l'instant sans balancer, vous avez refusé, monsieur, et, déplaçant la provocation, vous êtes allé chercher derrière moi un adversaire, non pas précisément étranger à la querelle, mais que le bon goût défendait d'y mêler.

PAUL, toujours avec calme.

Croyez qu'en cela, monsieur, j'obéissais à des exigences qui ne me laissaient pas le choix de l'adversaire. Un duel m'était offert par vous, que je ne pouvais pas accepter avec

vous, mais qui me devenait indifférent avec tout autre; j'ai trop l'habitude des rencontres, monsieur, et de rencontres bien autrement terribles et mortelles, pour qu'une pareille affaire soit à mes yeux autre chose qu'un des accidents habituels de mes aventureuses journées. Seulement, rappelez-vous que ce n'est pas moi qui ai cherché ce duel : que c'est vous qui êtes venu me l'offrir, et que, ne pouvant pas, je vous le répète, me battre avec vous, j'ai pris à partie M. de Lectoure, comme j'aurais pris M. de Nozay ou M. de la Jarrie, parce qu'il se trouvait là, sous ma main, à ma portée, et que, s'il me fallait absolument tuer quelqu'un, j'aimais mieux tuer un fat inutile et insolent qu'un brave et honnête gentilhomme campagnard, qui se croirait déshonoré s'il rêvait qu'il accomplit en songe le marché infâme que le baron de Lectoure vous propose en réalité. Eh bien, le duel a eu lieu : il est terminé sans qu'il y ait eu de sang versé. Dieu a permis que je désarmasse deux fois mon adversaire; je pouvais le tuer, je lui ai laissé la vie; ne me demandez rien de plus et n'exigez pas d'autre explication; car, sur mon honneur, je ne puis vous la donner.

EMMANUEL, avec impatience.

C'est cela: et vous avez cru que je me contenterais de ce semblant de combat; vous avez cru, lorsque sur le terrain je vous laissais partir sans m'y opposer, que tout était fini; vous avez cru qu'à l'aide du manteau mystérieux dont vous vous enveloppez, vous échapperiez à ma colère. Eh ! monsieur, le temps des énigmes est passé ! Nous vivons dans un monde où, à chaque pas, on coudoie une réalité. Laissons donc la poésie et le fantastique aux auteurs de romans et de tragédies. Votre présence en ce château a été marquée par d'assez fatales circonstances pour que nous n'ayons pas besoin d'ajouter ce qui n'est pas à ce qui est. Lusignan de retour malgré l'ordre qui le condamne à la déportation; ma sœur pour la première fois rebelle aux volontés de sa mère; mon père tué par votre seule présence; voilà les malheurs qui vous ont accompagné, qui sont revenus de l'autre bout du monde avec vous, comme un cortége funèbre, et dont vous avez à me rendre compte ! Ainsi, parlez, monsieur, parlez comme un homme à un homme, en plein jour, face à face, et non pas en fantôme qui, glissant dans l'ombre, échappe à la faveur de la nuit, en laissant tomber quelque mot de l'autre monde,

prophétique et solennel, bon à effaroucher des nourrices et des enfants! Parlez, monsieur, parlez! Voyez, voyez, je suis calme. Si vous avez quelques révélations à me faire, je vous écoute.

PAUL, conservant le calme.

Le secret que vous me demandez ne m'appartient pas; croyez à ce que je vous dis, et n'insistez pas davantage. Adieu.

(Il fait un mouvement pour se retirer.)

EMMANUEL, s'élançant vers la porte et lui barrant le passage.

Oh! vous ne sortirez pas ainsi, monsieur! je vous tiens seul à seul, dans cette chambre où je ne vous ai pas attiré, mais où vous êtes venu; faites donc attention à ce que je vais vous dire: Celui que vous avez insulté, c'est moi! celui à qui vous devez réparation, c'est moi! celui avec qui vous vous battrez, c'est...

PAUL.

Vous êtes fou, monsieur! je vous ai déjà dit que c'était impossible. Laissez-moi donc sortir.

EMMANUEL, saisissant un pistolet.

Prenez garde!... prenez garde! (Paul va s'accouder sur la cheminée.) Monsieur, après avoir fait tout au monde pour vous forcer d'agir en gentilhomme, je puis vous traiter en brigand! vous êtes ici dans une maison qui vous est étrangère, vous y êtes entré je ne sais pourquoi ni comment; si vous n'y êtes pas venu pour y dérober notre or et nos bijoux, vous y êtes venu pour voler l'obéissance d'une fille à sa mère et la promesse sacrée d'un ami à un ami; dans l'un ou l'autre cas, vous êtes un ravisseur que je rencontre au moment où il met la main sur un trésor d'honneur, le plus précieux de tous. Tenez, croyez-moi, prenez cette arme (il jette le pistolet aux pieds de Paul), et défendez-vous!

(Il saisit l'autre pistolet.)

PAUL, sans changer d'attitude.

Vous pouvez me tuer, monsieur, quoique je ne pense pas que Dieu permette un si grand crime; mais vous ne me forcerez pas à me battre avec vous! je vous l'ai dit et je vous le répète.

EMMANUEL.

Ramassez ce pistolet, monsieur! ramassez-le, je vous le dis, et défendez-vous! (Paul, sans répondre, hausse les épaules et

repousse du pied le pistolet. Emmanuel continuant et hors de lui.) Eh bien, puisque tu ne veux pas te défendre comme un homme, meurs donc comme un chien!

(Il lève le pistolet à la hauteur de la poitrine de Paul.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARGUERITE.

Marguerite pousse un cri, s'élance sur Emmanuel; en même temps, le coup part; mais la balle, dérangée par l'action de la jeune fille, passe au-dessus de la tête de Paul, et va briser derrière lui la glace de la cheminée.

MARGUERITE, courant à Paul et le pressant dans ses bras.

Mon frère!... mon frère, n'es-tu pas blessé?

EMMANUEL, laissant tomber son arme.

Ton frère? ton frère?

PAUL.

Eh bien, Emmanuel, comprenez-vous maintenant pourquoi je ne pouvais me battre avec vous?

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA MARQUISE.

La porte du fond s'ouvre vivement; la Marquise, pâle, paraît, s'arrête sur le seuil, lève les yeux au ciel; Emmanuel et Marguerite se jettent à ses genoux, tenant chacun une de ses mains et la couvrant de larmes et de baisers.

LA MARQUISE, après une minute de silence.

Je vous remercie, mes enfants; maintenant, laissez-moi seule avec ce jeune homme.

(Emmanuel et Marguerite se relèvent, s'inclinent avec respect, et sortent.)

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, PAUL.

La Marquise ferme la porte derrière ses enfants, fait quelques pas dans la chambre; puis, sans regarder Paul, va s'appuyer sur le dos du fauteuil près de la table sur laquelle est le contrat.

LA MARQUISE, restant debout et les yeux baissés vers la terre.

Vous avez désiré me voir, monsieur, et je suis venue; vous avez désiré me parler, j'écoute.

PAUL, avec un accent plein de larmes.

Oui, madame, oui, j'ai désiré vous parler: il y a bien longtemps que ce désir m'est venu pour la première fois, et ne m'est plus sorti du cœur. J'avais des souvenirs d'enfant, qui tourmentaient l'homme. Je me rappelais une femme que j'avais vue jadis se glisser jusqu'à mon berceau, et que, dans mes rêves juvéniles, je prenais pour l'ange gardien de mes jeunes années. Depuis cette époque si vivante encore, quoique si éloignée, plus d'une fois, madame; croyez-moi, je me suis réveillé en tressaillant, comme si je venais de sentir à mon front l'impression d'un baiser maternel; puis, ne voyant personne près de moi, je l'appelais, cette femme, croyant qu'elle s'était éloignée et qu'à ma voix elle reviendrait peut-être. Voilà vingt ans que je l'appelle ainsi, madame; et voilà la première fois qu'elle me répond. Serait-il vrai, comme j'en ai si souvent frissonné, que vous eussiez tremblé de me voir? serait-il vrai, comme je le crains en ce moment, que vous n'eussiez rien à me dire?

LA MARQUISE, d'une voix sourde.

Et si j'avais craint votre retour, aurais-je eu tort? Vous m'êtes apparu hier seulement, monsieur, et voilà que le mystère terrible qui, à cette heure, ne devait être su que de Dieu et de moi, est connu de mes deux enfants.

PAUL.

Est-ce donc ma faute si Dieu s'est chargé de le leur révéler?... Est-ce moi qui ai conduit Marguerite, éplorée et tremblante, près de son père mourant, dont elle allait demander l'appui, et dont elle a entendu la confession? est-ce moi qui l'ai ramenée chez Achard, et n'est-ce pas vous, madame, qui l'y avez suivie? Quant à Emmanuel, le coup que vous avez entendu et cette glace brisée font foi que j'aimais mieux mourir que de sauver ma vie aux dépens de votre secret. Non, non, croyez-moi, madame, je suis l'instrument et non le bras, l'effet et non la volonté; non, madame, c'est Dieu qui a tout conduit dans sa providence infinie, pour que vous ayez à vos pieds, comme vous venez de les y voir, les deux enfants que vous avez écartés si longtemps de vos bras.

LA MARQUISE, avec hésitation.

Mais il en est un troisième, et je ne sais ce que je dois attendre de celui-là.

PAUL.

Laissez-lui accomplir un dernier devoir, madame, et, ce devoir accompli, il demandera vos ordres à genoux.

LA MARQUISE.

Et quel est ce devoir ?

PAUL.

C'est de rendre à son frère le rang auquel il a droit ; à sa sœur le bonheur qu'elle a perdu ; à sa mère la tranquillité qu'elle implore et qu'elle ne peut trouver.

LA MARQUISE.

Et cependant, grâce à vous, M. de Maurepas a refusé au baron de Lectoure le régiment qu'il lui demandait pour mon fils.

PAUL, tirant le brevet de sa poche.

Parce que le roi venait de me l'accorder pour mon frère.

(La Marquise jette les yeux sur le brevet.)

LA MARQUISE.

Et cependant, vous voulez donner Marguerite à un homme sans nom, sans fortune, et, qui plus est, proscrit !

PAUL.

Vous vous trompez, madame : je veux donner Marguerite à celui qu'elle aime ; je veux donner Marguerite non pas à Lusignan le proscrit, mais à M. le baron Anatole de Lusignan, gouverneur, pour Sa Majesté, de l'île de la Guadeloupe, et qui attend sa femme sur mon vaisseau. Voilà sa commission ; prenez ces deux papiers, madame, et remettez-les vous-même à vos enfants.

LA MARQUISE, prenant les papiers des mains de Paul.

Oui ; j'en conviens, voilà pour l'ambition d'Emmanuel et le bonheur de Marguerite.

PAUL.

Et en même temps pour votre tranquillité, à vous, madame ; car Emmanuel et Marguerite partent ce soir, l'une pour retrouver son époux, l'autre pour rejoindre son régiment, et vous demeurez isolée dans ce vieux château comme vous l'avez désiré tant de fois ; n'est-ce point cela, madame, et me serais-je trompé ?

LA MARQUISE.

Mais comment me dégager avec M. le baron de Lectoure ?

PAUL.

Le marquis est mort, madame; n'est-ce point une cause suffisante à l'ajournement d'un mariage que la mort d'un mari et d'un père?

(La Marquise le regarde un instant, s'assied dans le fauteuil, écrit quelques lignes et sonne un Domestique.)

LA MARQUISE, au Domestique.

Remettez dans deux heures cette lettre au baron de Lectoure.

(Le Domestique prend la lettre, s'incline et sort.)

LA MARQUISE.

Maintenant, monsieur, que vous avez rendu justice aux innocents, faites grâce à la coupable. Vous avez des papiers qui constatent votre naissance; vous êtes l'aîné, selon la loi du moins, vous avez droit au nom et à la fortune d'Emmanuel et de Marguerite. Que voulez-vous en échange de ces papiers?

PAUL, tirant les papiers de sa poche.

Permettez-moi de vous appeler une seule fois ma mère, et appelez-moi une seule fois votre fils.

LA MARQUISE, se levant.

Est-ce possible?

PAUL.

Vous parlez de rang, de nom, de fortune! Eh! qu'ai-je besoin de tout cela? Je me suis fait un rang auquel peu d'hommes de mon âge sont montés; j'ai acquis un nom qui est la bénédiction d'un peuple et la terreur d'un autre; j'amasserais, si je le voulais, une fortune à léguer à un roi. Que me font donc, à moi, votre nom, votre rang et votre fortune, si vous n'avez pas autre chose à m'offrir, si vous ne me donnez pas ce qui m'a manqué toujours et partout, ce que je ne puis me créer, ce que Dieu m'avait accordé, ce que le malheur m'a repris, ce que vous seule pouvez me rendre: ma mère?... Ah! rendez-moi ma mère!...

LA MARQUISE, entraînée.

Mon fils!... mon fils!... mon fils!...

PAUL, s'approchant vivement de la cheminée, jetant les papiers au feu et courant se précipiter aux genoux de la Marquise, qui est retombée assise.

Ma mère!... ah! le voilà donc enfin sorti de votre cœur, ce cri que j'attendais, que je demandais, que j'implorais!...

(Il cache sa tête dans le sein de la Marquise.)

LA MARQUISE, lui relevant le front.

Regarde-moi ! Depuis vingt ans, voilà les premières larmes qui coulent de mes yeux ! Donne-moi ta main ! (Elle la place sur son cœur.) Depuis vingt ans, voilà le premier sentiment de joie qui fait battre mon cœur !... Viens dans mes bras !... Depuis vingt ans, voilà la première caresse que je donne et que je reçois !... ces vingt ans, c'est mon expiation sans doute, puisque voilà que Dieu me pardonne; puisque voilà qu'il me rend les larmes, la joie, les caresses ! Merci, mon Dieu !... Merci, mon fils !...

(Elle le couvre de baisers.)

PAUL.

Ma mère !...

LA MARQUISE.

Et je tremblais de le revoir !... je tremblais en le revoyant !... Je ne savais pas, moi... j'ignorais quels sentiments dormaient dans mon propre cœur ! Oh ! je te bénis !... je te bénis !...

(En ce moment, la cloche de la chapelle se fait entendre; on entend un coup de canon; Paul s'agenouille de nouveau.)

LA MARQUISE.

Que fais-tu ?

PAUL.

N'entendez-vous pas, ma mère ?

(On entend un second coup.)

LA MARQUISE.

Deux coups de canon !

PAUL.

Le troisième m'indiquera qu'il faut me rendre à bord.

(On entend un troisième coup.)

LA MARQUISE.

Tu pars donc ?

PAUL.

Cette nuit.

LA MARQUISE.

Béni soit donc le fils pieux qui, après vingt ans d'angoisses et de tortures, est venu rendre le calme à sa mere !

PAUL, se relevant.

Adieu !

LA MARQUISE.

Adieu !

PAUL.

Adieu; ma mère, adieu ! adieu; je pars !

(Il s'élance hors de l'appartement.)

LA MARQUISE, regardant autour d'elle.

Et moi, je reste seule entre deux tombeaux !

FIN DE PAUL JONES

L'ALCHIMISTE

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

Renaissance. — 10 avril 1839.

A MADAME IDA FERRIER

Le maître a sur l'esclave une puissance entière ;
A l'Océan ému le maître dit : « Assez! »
Et l'Océan craintif, abaissant sa crinière
Comme un lion soumis qui rentre en sa tanière,
Rappelle d'un seul cri tous ses flots dispersés.

Le soleil dit aux champs que sa chaleur féconde :
« Que la moisson sur vous étende son tapis! »
Et la moisson bientôt montre sa tête blonde,
Où l'on voit, quand le vent la courbe comme une onde,
Quelques bluets perdus dans un monde d'épis.

L'Aurore en s'éloignant ordonne à la prairie
De parsemer de fleurs l'herbe qu'elle perla ;
L'Aurore à son retour trouve l'herbe fleurie.
Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :
« Faites vite pour moi ce drame. » — Le voilà!

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

FASIO	MM.	Frédérick Lemaître.
LELIO		Montdidier.
Le Podestat		Chéri.
GRIMALDI		Hiellard.
RAFFAELLO		Langeval.
ALDINI		Beaulieu.
SPADA		Gustave.
Un Officier		Lefèvre.
Un Prêtre		Limare.
Un Valet		Pierrard.
FRANCESCA	Mmes	Ida Ferrier.
LA MADDALENA		Atala Beauchêne.

L'Exécuteur, un Page, Moines, Valets, Soldats.

— A Florence, au XVIe siècle. —

ACTE PREMIER

Un riche magasin de ciseleur, comme on se représente celui de Benvenuto Cellini; au fond, porte et fenêtres donnant sur la rue, et à travers les volets desquels percent les premiers rayons du jour; à gauche, l'ouverture d'un escalier conduisant à un laboratoire, à l'étage inférieur.

—

SCÈNE PREMIÈRE

FASIO, FRANCESCA.

Fasio monte du laboratoire, et va à un tiroir, où il prend une sébile pleine de lingots d'or, puis s'apprête à redescendre dans le laboratoire; au moment où il va mettre le pied sur la première marche, Francesca, qui était étendue dans un fauteuil, se lève et l'appelle.

FRANCESCA.

Fasio!

FASIO.

Francesca!...

(Allant à elle.)

Que fais-tu là? Tu pleures!
*Pourquoi si*tôt levée? A peine est-il six heures!

C'est ménager bien mal ce trésor de beauté
Que tu reçus du ciel pour ma félicité,
Et dont je suis jaloux comme d'une merveille,
Que de veiller ainsi, parce que, moi, je veille.

FRANCESCA.

Méchant! oses-tu bien me reprocher, à moi,
De ne pouvoir dormir, quand tu ne dors pas, toi?
Oses-tu bien parler de ma beauté perdue
Quand, brûlé chaque nuit d'une veille assidue,
Courbé sur le fourneau qui te promet de l'or,
Tu risques ta santé, bien plus riche trésor
Que ce fragile éclat, qu'à perdre est condamnée,
La fleur en un matin, la femme en une année.
Hier, mon bien-aimé, ne m'avais-tu pas dit
Que, donnant quelque trêve à ce travail maudit,
Tu te reposerais de minuit à l'aurore?
L'autre jour, comme hier, tu l'avais dit encore;
Ce soir, pour m'apaiser, tu me le rediras,
Et ce soir, comme hier, méchant, tu mentiras.

FASIO.

Francesca, maintenant, la chose est bien certaine,
Je touche presque au but : le prix de tant de peine
Ne saurait m'échapper; oui, quelques jours encor,
Et le semeur de plomb fera sa moisson d'or!
Qu'un autre aille, cherchant la liqueur qu'il envie,
Dont chaque larme ajoute une année à la vie :
De l'immortalité je suis mal désireux;
Je veux vivre mes jours, mais je veux vivre heureux!
Or, le bonheur, vois-tu, femme, c'est la richesse;
Le bonheur, c'est pour toi le rang d'une duchesse,
Des pages, des valets!... le bonheur, c'est pour moi
L'or qui nous met au front la couronne d'un roi!
Riche une fois, alors plus de veille nocturne
Qui tout un lendemain me rende taciturne.
Alors, à mon travail je pourrai dire adieu;
Car j'aurai découvert un des secrets de Dieu!

FRANCESCA.

Oh! j'ai peur, Fasio, — l'amour est mon excuse, —
Que d'un rêve insensé le charme ne t'abuse,
Que ce bien chimérique après lequel tu cours
Au contraire n'épuise, et dans des temps bien courts,

Cet or que le creuset, de sa gueule enflammée,
Engloutit en lingots et rejette en fumée.

BASIO.

Ne crains rien, Francesca, non, je réussirai!
Car Nicolas Flamel, mon maître vénéré,
Voilà cent ans passés, dans le livre hermétique,
A déchiffré pour moi le mot cabalistique.
Eh bien, l'heureux Flamel, au nom partout cité,
N'était qu'un écrivain de l'Université,
Dont la main mercenaire, habile à la peinture,
Dans la souple arabesque encadrait l'écriture,
Et qui, si dans la lutte il n'eût vaincu le sort,
Né dans la pauvreté, pauvrement serait mort;
Mais non, Dieu mit en lui la sublime étincelle,
Et l'homme enfin connut la cause universelle;
Si bien qu'au moment même où le monde, trompé,
De vulgaires travaux le croyait occupé,
Enfoncé dans sa nuit comme un plongeur sous l'onde,
Il voyait germer l'or dans la flamme féconde;
Et, sans jamais tarir son éternel filon,
Combinant le mercure, et le soufre et le plomb,
Le mineur obstiné chaque nuit, ô merveille!
Renouvelait vingt fois son œuvre sans pareille.
Tant, que, lorsqu'il mourut, sa femme et ses valets
En fouillant, sa maison, ou plutôt son palais,
Trouvèrent assez d'or, si tu te le rappelles,
Pour bâtir un hospice et fonder trois chapelles!

FRANCESCA.

Mais, si, quand tu l'auras, de ton or ébloui,
Comme notre voisin... — il est riche aussi, lui,
Le signor Grimaldi... riche outre la mesure,
Mais son secret, à lui, c'est le prêt et l'usure!
Il a, comme Flamel, des maisons, des villa
A n'en savoir le nombre, et, plus encore, il a
Tant de vaisseaux chargés, des deux mers creusant l'onde,
Qu'ils font de leur écume une ceinture au monde!
Eh bien, à quoi lui sert ce splendide trésor?
Sa figure jaunit à réfléchir cet or,
Que pour son héritier, dans quelque cave basse,
[illegible]litaire et craintif, sac sur sac il entasse;
[illegible]mi tous ses palais et toutes ses maisons,

Il a choisi pour lui, tu connais ses raisons,
Non la nôtre, la nôtre est par trop somptueuse,
Mais celle qui la suit, pauvre maison honteuse,
Qui, nuit et jour fermée aux regards des vivants,
Ne laisse pénétrer que la pluie et les vents,
Qui vont, pour le glacer, chercher son maître avide
Près du foyer sans flamme, ou dans un lit humide; —
Oh! si quand tu seras, dis-moi, riche à ton tour,
L'Avarice amaigrie, ami, venait un jour
Chasser de notre porte, au malheureux connue,
La Pauvreté, que Dieu nous montre à demi nue,
Pour que nous couvrions, à la face des cieux,
Ses habits déchirés d'un manteau précieux!
Alors, mon Fasio, cet or, cet or infâme,
Comme il perdit la sienne aurait perdu notre âme.
Restons pauvres plutôt, et songeons que Jésus
Parmi les indigents a choisi ses élus!

FASIO.

Oh! ne demeure pas sur ce point abusée.
Que Dieu fasse pleuvoir la céleste rosée,
Et, dans le champ ouvert à mes ardents désirs,
Chaque jour fleuriront quelques nouveaux plaisirs.
Demande seulement au ciel qu'il nous envoie
La force de porter une si grande joie.

FRANCESCA.

Mon Fasio, pardonne à mes doutes chagrins;
Jusques à ces plaisirs, que veux-tu! je les crains.
Tu sais, tout séparés que nous sommes du monde,
Quelle est ma jalousie inquiète et profonde!
Oh! que je serais donc plus malheureuse encor
Si tout autour de toi, séduites par ton or,
Je voyais se presser, oh! pensée importune!
Ces femmes dont l'amour!... il en est surtout une!...
Celle-là, Fasio, tu ne le nieras pas,
Je t'ai plus d'une fois rencontré sur ses pas,
La suivant du regard, la saluant du geste...
Oh! cette femme, un jour, me doit être funeste.

FASIO, souriant.

Et quel est ce démon que Dieu prédestina?

FRANCESCA.

Oh! que tu le sais bien; c'est la Maddalena!...

Au reste, d'elle à moi je sens la différence,
C'est la plus belle fleur du printemps de Florence!...
Tu l'aimes!...

FASIO.

Francesca, pourquoi veux-tu que, moi...?

FRANCESCA.

On aime, voilà tout, on ne sait pas pourquoi;
On aime sans raison, sans espoir!... On oublie
La fortune, le rang!... L'amour, c'est la folie!...
Oh! ne l'aime jamais, Fasio!

FASIO.

Calme-toi!
J'ai souvent admiré cette femme...

FRANCESCA.

Ah!... tu voi!...

FASIO.

Mais comme l'on admire, en longeant un portique
Dans un jardin ducal, une statue antique,
Une vierge d'amour peinte par Raphaël,
Ou, pendant la nuit pure, une étoile du ciel.

FRANCESCA.

Eh bien, prends en pitié mon fol amour d'épouse;
Vierge, étoile ou statue, hélas! j'en suis jalouse.
Jalouse! car, vois-tu, vierge, elle peut aimer,
Étoile, choir du ciel, et marbre, s'animer!...
Oh! prends pitié de moi, Fasio!...

FASIO.

Sur mon âme,
Tu deviens folle!

(Riant.)

Et moi, n'ai-je pas vu, madame,
Comme si vous tramiez quelque crime d'État,
De quels regards vous suit monsieur le podestat?
Ne l'ai-je pas trouvé vingt fois en tête-à-tête,
Ici même, avec vous, prétextant quelque emplette?
Eh bien, suis-je jaloux? Loin de là! monseigneur,
Toutes les fois qu'il vient, me fait beaucoup d'honneur.

FRANCESCA.

Que tu sais bien, railleur à l'esprit sans scrupule,
Que, de ta part, à toi, la crainte est ridicule:

Lorsque la femme éprouve un sentiment vainqueur,
Elle aime, elle!... avec tous les délires du cœur;
Celui qui de son sein souffle la flamme ardente,
Ce n'est plus un enfant de la terre... Imprudente,
Elle en fait un héros, un ange, un immortel,
Et l'adore à genoux comme un Dieu sur l'autel!...
Mais vous qui, pour tromper, avez reçu deux âmes,
Salamandres d'amour qui vivez dans les flammes,
Et dont le cœur, du feu dont il est animé
Brûlant incessamment, n'est jamais consumé;
Oh! comment voulez-vous que nous, femmes chétives,
Pliant au moindre choc, comme un roseau des rives
Lorsque passe sur lui le souffle souverain,
Nous luttions avec vous, hommes au cœur d'airain?
Il faut donc, me traitant comme on traite une femme,
Avoir pitié de moi.

FASIO.

C'est convenu, madame,
Qu'on soit pauvre à jamais, ou riche quelque jour,
On n'aura de regards que pour vous, mon amour.
Au revoir...

(Il l'embrasse.)

FRANCESCA, le reconduisant jusqu'à l'escalier.

A bientôt...

(Fasio descend, Francesca le suit des yeux.

SCÈNE II

FRANCESCA, puis LE PODESTAT.

FRANCESCA.

Ah! je suis plus à l'aise!
J'ai dit à Fasio la crainte qui me pèse!
Il l'a mal combattue; il me semble qu'il n'a
Pas dit qu'il n'aimait point cette Maddalena!...
Oh! que la jalousie est dure conseillère!

LE PODESTAT, entrant.

Salut à Francesca, la belle joaillière!

FRANCESCA, tressaillant.

Ah!...

(Se remettant.)

Salut, monseigneur... Quel nocturne attentat
Fait donc sortir sitôt monsieur le podestat?

LE PODESTAT.

Devinez!...

FRANCESCA.

Moi?...

LE PODESTAT.

Sans doute.

FRANCESCA.

Oh! j'en suis incapable.
Si vous ne m'aidez...

LE PODESTAT.

Soit! je cherche un grand coupable...

FRANCESCA.

Vraiment! et qu'a-t-il fait?

LE PODESTAT.

Il m'a ravi mon bien,
Un objet sans lequel le monde ne m'est rien!
Et que, dans le souci jaloux qui m'importune,
Je voudrais racheter de toute ma fortune.

FRANCESCA.

Le croyez-vous ici?

LE PODESTAT.

Sans doute, il est chez vous,
Car cet homme...

FRANCESCA.

Cet homme?

LE PODESTAT.

Eh bien, c'est votre époux

FRANCESCA, faisant la révérence.

On n'est pas plus que vous riche de courtoisie,
Monseigneur!...

LE PODESTAT.

Non, sur Dieu! c'est une frénésie;
Je n'y puis plus tenir... Je vous aime, d'honneur!...

FRANCESCA, passant dans le comptoir.

Vous n'avez pas encor vu, je crois, monseigneur,
Cette aiguière d'argent d'une forme nouvelle?

LE PODESTAT.

Elle est de Fasio?

FRANCESCA.

Son bon goût s'y révèle,
N'est-ce pas? le travail en est fait au marteau
Et d'après un dessin d'Andrea del Sarto.
C'est un riche présent, et digne d'un roi mage.

LE PODESTAT.

Oui; mais ce qui m'en plaît surtout, c'est votre image,
Qu'on y voit réfléchie ainsi qu'en un miroir.

FRANCESCA, reposant l'aiguière et prenant une coupe.

Prenons donc cette coupe où l'on ne peut se voir,
Et rien ne distraira l'amateur de l'artiste :
Elle est faite, voyez, d'une seule améthyste.

LE PODESTAT.

Vraiment?

FRANCESCA.

Montée en perle, en rubis, en saphir.
Les rubis sont d'Arcot, et les perles d'Ophir.

LE PODESTAT.

Son prix?

FRANCESCA.

Deux cents ducats.

(En ce moment, la Maddalena entre, suivie du comte Lélio; Francesca laisse tomber la coupe, qui se brise.)

LE PODESTAT.

Que faites-vous?

FRANCESCA, chancelant.

C'est elle!
Oh! je me sens mourir...

SCÈNE III

LES MÊMES, LA MADDALENA, LÉLIO, FASIO.

LA MADDALENA.

N'avez vous point, ma belle,
Quelque bijou nouveau?...

FRANCESCA.

Non, madame.

LA MADDALENA.

Très-bien!
Nos joailliers vraiment ne sont plus bons à rien.

Voilà trois jours entiers que nous courons ensemble
Sans trouver un joyau de bon goût.

LELIO.

Que vous semble,
Chère Maddalena, de ces croix?

FRANCESCA.

En bijoux
Tommasello, madame, est plus riche que nous :
Nous, nous vendons surtout des objets plus vulgaires,
Des vases, des hanaps, des coupes, des aiguières.
Nous sommes ciseleurs bien plus que joailliers.

LA MADDALENA.

N'importe, montrez-moi ces croix et ces colliers.

FRANCESCA.

Je crois presque inutile...

LA MADDALENA.

Ah ! vous êtes étrange!...
C'est à moi de juger...

LE PODESTAT, s'approchant de la Maddalena et lui baisant la main.

Dieu garde son bel ange!

LA MADDALENA.

Eh! c'est vous, podestat! que faites vous ici?

LE PODESTAT, montrant Francesca.

Je viens pour marchander le bijou que voici.

LA MADDALENA.

Cette femme ?... Ah! vraiment, je n'y prenais pas garde;
Elle n'est pas trop mal, alors qu'on la regarde
Avec attention... Cependant, podestat,
Je le dis franchement, pour un seigneur d'État,
Cet amour est vulgaire et sent la bourgeoisie.

(Elle retourne aux bijoux.)

LELIO, allant au Podestat.

Pardieu! cher podestat, de votre courtoisie
J'attends un grand service.

LE PODESTAT.

Eh ! comte Lelio,
Parlez ! je suis tout vôtre, en honneur!

LELIO.

Per Dio!
On n'est pas plus charmant, monseigneur, que vous n'êtes!

Parmi toutes ces lois que tous les jours vous faites,
Rendez donc quelque jour une certaine loi
Qui manque à notre code, et, pour ma part à moi,
Que je compte appliquer dès qu'elle sera née :
Loi qui force tout oncle à faire, chaque année,
Sous peine du gibet, de la roue ou du feu,
Trente mille ducats de rente à son neveu.

LE PODESTAT.

Notre vieux Grimaldi tient donc toujours fermée
Aux mains comme aux regards sa caisse bien-aimée?

LELIO.

Toujours!

LE PODESTAT.

Hélas! hélas! et quatre fois hélas!
Tout oncle est ainsi fait...

LELIO.

Oui; mais, moi, je suis las
De voir en une cave obscure et solitaire,
Semer ainsi tant d'or qui ne sort pas de terre!

LE PODESTAT.

Bah!... vous retrouverez tout cet or quelque jour.

LELIO.

C'est cela, quand j'aurai cinquante ans à mon tour;
C'est trop tard...

(Fasio paraît au haut de l'escalier.)

LA MADDALENA.

Maintenant, montrez-moi, je vous prie
Autre chose.

FRANCESCA.

C'est tout.

FASIO.

Tu te trompes, chérie...

FRANCESCA.

Fasio!...

FASIO, à la Maddalena.

Nous avons encor quelques bijoux
Dont la matière ou l'œuvre est plus digne de vous.
Je vais vous les chercher.

LA MADDALENA.

Allez!...

FRANCESCA, tombant sur un fauteuil.

Sainte Madone,
Prenez pitié de moi! la force m'abandonne.

LE PODESTAT, à part, la regardant.

Ah! nous sommes jalouse, à ce qu'il me paraît?...
On peut tirer un jour parti de ce secret
Que nous dit le regard, au défaut de la bouche;
C'est bien!...

(A Lelio.)

Adieu, cher comte.

(A la Maddalena.)

Adieu, belle farouche.

(Il s'éloigne, rencontre Fasio au fond de la scène et l'arrête.)

Et toi, mon alchimiste aux souhaits enhardis,
Garde-toi d'oublier que, jusqu'en paradis,
Pourvu qu'aux feux du jour sa peau puisse reluire,
Tout serpent atteindra l'Ève qu'il veut séduire,
Surtout, pour l'éblouir, s'il sait montrer encor
Des yeux de diamant et des écailles d'or.

(Il sort.)

SCÈNE IV

LA MADDALENA, FRANCESCA, LELIO, FASIO.

LA MADDALENA.

Eh bien!... nous attendons...

LELIO.

Vite, dépêchons, maître...

FASIO.

Voici quelques bijoux assez beaux pour paraître
Dans les salons du duc Francesco Medici,
Lorsqu'il donne une fête en son palais Pizzi.
Choisissez...

FRANCESCA.

Oh! mon Dieu, que je souffre!

LA MADDALENA.

Cher comte,
Que me conseillez-vous? Dites.

LELIO, lui montrant un collier de perles.

Vraiment, j'ai honte
D'être, en un pareil cas, si mauvais conseiller;
Cependant je prendrais, madame, ce collier.

LA MADDALENA, à Fasio.

Venez me l'essayer.

FRANCESCA, à part.

Oh! comme sa main tremble!

FASIO.

Le voici.

LA MADDALENA.

Maintenant, voyons, que vous en semble?

FASIO.

Que monsieur vous donnait des avis imprudents :
A votre cou, la perle est trop près de vos dents.

LA MADDALENA.

Il a raison; tenez, Lelio, je préfère
Ce bandeau de rubis.

(Le regardant.)

Comment se peut-il faire
Qu'on travaille ainsi l'or? Voyez, c'est ravissant.

(Elle le donne à Fasio, et s'assied pour qu'il le lui attache sur la tête.

FRANCESCA.

Oh! je sens vers mon cœur refluer tout mon sang.

LA MADDALENA, à Fasio.

Écartez mes cheveux; c'est cela.

FASIO, regardant l'effet du bandeau.

Sur mon âme,
Cette fois, c'était vous qui vous trompiez, madame :
Ces rubis, pour garder leurs reflets précieux,
Madame, à votre front sont trop près de vos yeux.

LA MADDALENA.

Puisqu'il en est ainsi, choisissez-moi vous-même
Quelque chose de bien.

FASIO.

Prenez ce diadème.
Parmi des cheveux noirs, le diamant reluit
Comme la luciole illuminant la nuit.
Il me fut commandé pour la reine de France;
Que daigne l'accepter la reine de Florence!

LA MADDALENA.

Mais envers nos voisins vous êtes déloyal.

FASIO.

Il devait couronner, madame, un front royal :
Il est juste qu'ici cède à votre puissance
Celle-là qui n'était reine que par naissance,
Ainsi que, dans ses vers jusqu'à nous parvenus,
Homère fait céder Junon devant Vénus.

LA MADDALENA, à Lelio.

Comte, cherchez-moi donc, en notre seigneurie,
Plus de gentil parler et de galanterie.

(A Fasio.)

On doit payer fort cher, maître, vos diamants,
Si vous donnez pour rien de pareils compliments.
Ce bandeau me convient, et plus je le regarde,
Plus j'en suis amoureuse : ainsi donc, je le garde.
Passez à mon palais, on vous paiera.

(A Lelio.)

Venez.

LELIO, donnant une bourse à Fasio.

N'en faites rien, mon cher.

(A Fasio, qui la repousse.)

Mais prenez donc.

(Il la jette sur une chaise.)

Tenez.

LA MADDALENA.

Venez-vous ?

LELIO.

Me voici !

(Ils sortent ensemble ; Fasio les reconduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE V

FASIO, FRANCESCA.

FRANCESCA, joignant les mains.

Vierge prédestinée,
Ai-je bu mon calice et suis-je pardonnée?

FASIO, revenant.

Qu'as-tu donc, Francesca?

FRANCESCA.

Rien... J'ai que j'espérais
Qu'enfin j'allais mourir, tellement je souffrais !

FASIO.

Enfant, faut-il cent fois que je te le redise !
Je vends mes compliments avec ma marchandise.

FRANCESCA.

Oh ! je voudrais te croire, oui...

(Apercevant une épaisse fumée qui sort par l'escalier du laboratoire.)

Qu'est cela, mon Dieu ?

FASIO.

Quoi donc ?

FRANCESCA.

Cette fumée...

FASIO.

Ah ! j'ai mis sur le feu,
Dans un vase d'airain, du plomb et du mercure...
Le soufre qui devait compléter la mixture
Sans doute était placé trop proche du foyer :
La flamme l'aura joint... Cesse de t'effrayer !...
Ce n'est que maintenant que je me le rappelle...

(Fasio descend dans le laboratoire.)

FRANCESCA.

Il avait oublié jusqu'à son or pour elle !...
Seigneur, vous qui guidez vers de plus doux climats
L'oiseau qui ne pourrait supporter nos frimas;
Vous qui des aquilons adoucissez l'haleine,
En faveur de l'agneau dépouillé de sa laine;
Vous qui, pendant l'orage, en aide aux matelots,
Sous la barque fragile aplanissez les flots;
Vous qui savez enfin ce que peut de torture
Souffrir sans succomber votre humble créature;
Contre moi, n'armez pas votre âme de rigueur,
Et mesurez l'épreuve à la force, Seigneur !

FASIO, ressortant.

Francesca, tout va bien, et, si rien ne varie,
Par l'intercession de la vierge Marie,
Demain, jour de la lune et vingt et un du mois,
En qui le nombre sept est accompli trois fois,

Dans le vase d'airain que rougit la fournaise,
A mon tour, comme Dieu, j'aurai fait ma genèse.

FRANCESCA

Oh! Fasio, prends garde à la déception.

FASIO.

Non, demain, je suis sûr de la projection.
Je ferai l'œuvre en blanc, d'abord, et puis... Silence!...
C'est le vieux Grimaldi, pas un mot!

SCÈNE VI

LES MÊMES, GRIMALDI.

FASIO, saluant.

Excellence!

GRIMALDI.

Ah! c'est toi?

FASIO.

Monseigneur, d'où vous vient cet émoi?

GRIMALDI.

Ne t'en doutes-tu pas?

FASIO.

Non, sur l'honneur...

GRIMALDI.

Dis-moi,
Quand cesseras-tu donc, pour le bien de ton âme,
Alchimiste maudit, que Lucifer réclame,
De tenter chaque jour quelques nouveaux essais
Qui font mourir de peur tes voisins?

FASIO.

Je ne sais
Ce que vous voulez dire.

GRIMALDI.

Et la fumée obscure,
Qui sortait à l'instant comme une haleine impure,
Par chaque soupirail de la maison, si bien
Qu'on criait dans la rue : « Au feu! » ce n'était rien?

FRANCESCA.

Monseigneur...

GRIMALDI.

C'est à lui que je parle, madame :

Vous êtes une digne et respectable femme,
Vous, quoiqu'à vos habits on puisse repocher
Un luxe un peu trop grand, car le velours est cher!
Aussi, vous le voyez, madame, moi, je porte
Du drap.

FASIO.

Et du plus gros même.

GRIMALDI.

Que vous importe,
Monsieur le faiseur d'or?... Je disais donc, cordieu!
Qu'il vous faut à l'instant, maître, vider ce lieu.

FASIO.

Comment?

GRIMALDI.

Je ne veux pas qu'une maison honnête,
Que je reçus de Dieu pour abriter ma tête,
Quelque beau jour sur moi s'écroule tout à coup,
Quand le diable viendra pour te tordre le cou.

FASIO.

Mais je ne puis quitter l'œuvre de la science.

GRIMALDI.

Ah! nous faisons encor quelque autre expérience?
Tant mieux! à la police, en cas-là, je cours!

FASIO.

Monseigneur, seulement, accordez-moi trois jours!

GRIMALDI.

Pas une heure!

FASIO.

Impossible alors...

GRIMALDI.

Dieu vous bénisse!

FRANCESCA.

Mais où donc allez-vous?

GRIMALDI.

Prévenir la justice
Qu'avec tous vos essais et vos combustions
Vous mettez le quartier en révolutions!

FASIO, le retenant.

Monseigneur, on se peut arranger, je suppose.

GRIMALDI, s'éloignant.

Jamais!

FASIO.

A prix d'argent...

GRIMALDI, revenant.

Ceci, c'est autre chose;
Que voulez-vous de temps?

FASIO.

Ce que je veux? Trois jours.

GRIMALDI.

Trois jours?

FASIO.

Et je serai riche alors pour toujours!

GRIMALDI.

Combien les paieras-tu?

FASIO.

Quatre ducats par heure!

GRIMALDI, calculant.

Deux cent quatre-vingt-huit ducats pour qu'il demeure
Trois jours de plus ici... Ma foi ! c'est bien payé.

FASIO.

Eh bien, que dites-vous?

(Depuis quelques instants, on voit sortir du laboratoire des lueurs de plus en plus vives.)

GRIMALDI.

Que je suis effrayé
Du danger que je cours!

FASIO.

Je doublerai la somme.

GRIMALDI.

Tenez, mon cher, au fond vous êtes un brave homme!
Et je ne vous veux pas refuser... Écoutez :
Donnez six cents ducats, et pour trois jours restez!...
Mais après ces trois jours...

FASIO.

Il suffit.

FRANCESCA, à part.

Juif infâme!

FASIO, à Francesca.

Compte six cents ducats.

FRANCESCA.

Tu veux...?

FASIO.

Compte-les, femme.

FRANCESCA.

Tout ce qui nous restait pour trois jours, Dieu puissant!

FASIO.

Je les eusse achetés, fût-ce au prix de mon sang!

FRANCESCA, lui donnant l'or.

Tiens! tiens!

FASIO, le remettant à Grimaldi.

Voilà!

GRIMALDI.

Songez que je ne vous accorde
Que trois jours, rien que trois...

(On entend dans le laboratoire une explosion terrible.)

A moi!...

FASIO.

Miséricorde!
Le vase s'est brisé par la force du feu!

GRIMALDI, à part, s'élançant hors de la chambre.

Mon trésor!...

FASIO, se précipitant dans le laboratoire, et repoussant Francesca, qui veut l'y suivre.

Reste là.

FRANCESCA, tombant à genoux.

Protégez-nous, grand Dieu!

ACTE DEUXIÈME

Une salle basse et voûtée, dans laquelle sont rassemblés des draps de brocart, des tapisseries, des dressoirs avec de la vaisselle d'argent, de vieux tableaux, des armures, etc. Une porte au fond, avec trois marches indiquant un escalier supérieur; une porte à droite, donnant dans un caveau.

SCÈNE PREMIÈRE

FASIO, seul, poussant une porte latérale, à droite, peinte comme le mur dans lequel elle est cachée. Il tient une torche à la main, et examine la serrure que le plâtre enlevé par l'explosion a découverte.

Oui, la commotion a retenti si forte,

Qu'elle a de mon côté démasqué cette porte
Sans doute qu'autrefois un seul maître creusa
Ce souterrain, qu'ensuite un autre divisa;
Puis, un jour, supprimant cette commune entrée,
Par un troisième enfin la porte fut murée,
Et, de ce moment-là jusqu'à cette heure-ci,
Resta pour tous les yeux masquée et close ainsi.
Oh! de quelle terreur il eût été la proie,
Si notre vieux voisin eût connu cette voie,
Et s'il eût su qu'un jour un coup inattendu
Devait me révéler ce passage perdu!
Je suis pour une fois curieux, sur mon âme,
D'entrer secrètement dans ce repaire infâme,
Où, filtrant goutte à goutte et se changeant en or,
Les pleurs de l'indigent font au riche un trésor;
Où chaque objet divers accuse, en son langage,
L'antre de l'usurier et du prêteur sur gage.
Ici vient la noblesse, ainsi qu'en ses tombeaux,
De sa splendeur éteinte enterrer les lambeaux.
Voici de vieux portraits et de nobles armures,
Des instruments plaintifs dont les tristes murmures
S'éveillent chaque fois que la porte, en grinçant,
Donne passage au maître avare qui descend,
Comme une ombre vouée à ces voûtes funèbres,
Compter furtivement son or dans les ténèbres.
Au reste, pour la chose on a choisi le lieu;
Le sanctuaire en tout est digne de son dieu!
C'est un cercle qui mène à l'infernal empire,
Et l'air qu'en haletant la poitrine y respire
Semble cet air que Dante au séjour des tourments,
Trouva plein de sanglots et de gémissements.
Pourquoi, dans certains lieux, les mauvaises pensées
Viennent-elles au cœur se heurter plus pressées
Qu'au voyageur perdu dans un sombre réduit
Ne viennent se heurter les oiseaux de la nuit?

(Il écoute.)

Pourquoi dans ces caveaux est-ce que je frissonne?
N'ai-je point entendu?... Non, ce n'était personne;
Je m'étais trompé... Rien!... C'est bizarre! Pourquoi
Ai-je ainsi peur de tout? C'est que j'ai peur de moi;

(Il abaisse sa torche et éclaire une trappe.)

C'est que, comme un mineur, j'ai sous les pieds la veine
De cet or poursuivi d'une recherche vaine;
C'est que, pour un remords à risquer, désormais
Je n'ai qu'à me baisser et suis riche à jamais.
Oh! je le disais bien, il est des lieux étranges
Dont pourrait la vapeur ternir l'âme des anges.
Rentrons vite.

(Écoutant.)

Mais non, je ne me trompais pas;
Le bruit est plus distinct: c'est bien un bruit de pas!

(Il éteint sa torche contre terre.)

Le laboureur sans doute à sa grange rapporte
Sa moisson d'aujourd'hui.

(Tâtant le mur.)

Mais où donc est la porte?
Il me semble pourtant... oui... non... quelle était là.
Grand Dieu! mais cette porte... Il entre, le voilà!

(Il se cache derrière une tapisserie.)

SCÈNE II

FASIO, caché; GRIMALDI.

GRIMALDI entre lentement, tire une lanterne de dessous son manteau, regarde, du seuil, de tous les côtés; puis il vient lentement jusqu'à la trappe, détache une clef de son cou, ouvre le couvercle, et éclaire avec sa lanterne les sacs que renferme la cachette.

Tout va bien. Cette cave est profonde et muette,
Et je ne sais pourquoi toujours je m'inquiète.

(Regardant son or, et y ajoutant un nouveau sac.)

Oh! nul ne peut savoir ce tourment abhorré
D'un corps qui vit ainsi de l'âme séparé.
Que ne puis-je en ce lieu transporter ma demeure,
Pour ne pas te quitter, mon or, d'un jour, d'une heure,
D'un instant! Ce matin, quand cette fusion
Chez le sorcier maudit a fait explosion,
Oui, j'ai cru que sonnait la minute fatale,
Et je suis accouru, plus tremblant et plus pâle
Que si j'étais déjà trépassé. Rien encor,
Heureusement... C'est bien!

FASIO, à part.

Que d'or! mon Dieu, que d'or!

SCÈNE III

FASIO, caché; GRIMALDI, fermant sa cachette; LELIO, ouvrant doucement la porte du fond.

LELIO.

Commençons tout d'abord par fermer cette porte.
Bon! le chêne est épais et la serrure est forte.

FASIO, l'apercevant.

Que va-t-il se passer? J'ai le cœur plein d'effroi!

LELIO, de la porte.

Ne vous dérangez pas, mon cher oncle; c'est moi.

GRIMALDI, se retournant avec terreur.

Malheureux! malheureux! ici que viens-tu faire?

LELIO.

Mon Dieu, n'ayez pas peur; je viens parler d'affaire?

GRIMALDI.

Remontons alors!

LELIO, le retenant.

Point... Nous sommes bien ici!

GRIMALDI.

Que veux-tu donc alors? Parle vite.

LELIO.

Voici!
Mon oncle, vous avez été jeune, peut-être?

GRIMALDI.

Jamais, monsieur! jamais!

LELIO.

Ah! vous auriez pu l'être!
Pardon, si mon erreur vous a désobligé:
Mais je suis jeune, moi, c'est un malheur que j'ai.
Or, quoique l'ignorant par votre expérience,
Mon oncle, vous savez, tout au moins par science,
Que cet âge qu'il faut, las! que nous subissions,
Est pour nous malheureux celui des passions!
Donc, en ces passions aux chances hasardeuses,
J'ai choisi, par bonheur pour moi, les plus coûteuses!
Les femmes et le jeu!... Si bien, Dieu soit loué,

Que j'ai, depuis un mois, tant aimé, tant joué,
Tant rencontré de cœurs et de tapis avides,
Que de nos usuriers tous les coffres sont vides,
Et qu'il faut bien enfin que je m'adresse à vous,
Mon oncle, le plus riche et le plus dur de tous!
Car vous êtes le seul, voyez la préférence!
Qui ne m'ayez jamais rien prêté dans Florence!
Exécutez-vous donc, mon oncle noblement;
Il faut que toute chose ait son commencement.

GRIMALDI.

Malheureux! peux-tu bien me parler de la sorte?

LELIO.

D'autant plus que vraiment la somme n'est pas forte!
Et que, pour m'obliger en ce douloureux cas,
Je vous en tiendrai quitte avec mille ducats.

GRIMALDI.

Où veux-tu que je prenne une pareille somme?

LELIO.

Tenez, mon oncle, au fond vous êtes un brave homme.

GRIMALDI.

Jamais je n'eus tant d'or en mes mains, je te dis!

LELIO.

Écoutez! je paierai les intérêts à dix!

GRIMALDI.

Mais, hélas! je suis pauvre.

LELIO.

A quinze, — à vingt, — à trente!

GRIMALDI.

Mais tu n'entends donc pas? Je te jure...

LELIO.

A quarante!
Ah! c'est un taux légal.

GRIMALDI.

Non!

LELIO

Mon oncle!...

GRIMALDI.

A quoi bon?

LELIO.

Vous me refusez?

GRIMALDI.

Oui.

LELIO.

Vous ne voulez pas?

GRIMALDI.

Non.

LELIO.

Je vous ai, jusqu'ici, parlé comme un jeune homme,
Mais je vais maintenant, mon oncle, en gentilhomme,
Vous parler sagement, avec calme et raison.
Mon oncle, pour l'honneur de votre vieux blason,
Que mon père a gardé pur de toutes ces taches
Qu'aux leurs font de nos jours tant de vils et de lâches,
Songez que me voilà, pour dettes, sur le point
D'être arrêté! Voyons, vous ne souffrirez point
Que moi, votre neveu, moi, noble, enfin moi, comte,
Faute de quelque argent, je souffre cette honte!
Faites cela pour vous, si ce n'est pas pour moi.

GRIMALDI.

Mais la chose, en tout point, ne regarde que toi.

LELIO.

Eh! oui, c'est sur moi seul que doit tomber la peine;
Mais le mépris, mon oncle!... Oh! par pudeur humaine!
Non?... Soit; seulement, hier, j'ai chez le duc, au jeu,
Engagé ma parole à défaut d'un enjeu.
Je dois cinq cents ducats : donnez-moi cette somme
Que j'ai loyalement perdue en gentilhomme,
Et mon honneur est sauf. Alors, comme ils pourront,
De ma personne, après, mes juifs s'arrangeront.

GRIMALDI.

Vous êtes fou!

LELIO.

Prenez pitié de ma folie!
Pour ces cinq cents ducats, voyez, je vous supplie,
Mon oncle! que vous fait cette misère-là?

GRIMALDI.

Pas un! pas moitié d'un!...

LELIO.

Ah! c'est comme cela!
Eh bien, pour rendre alors ma demande efficace,
Je vais vous raconter un conte de Boccace!

GRIMALDI.

Oh! je n'ai pas le temps de l'entendre!

LELIO, le retenant.

Restez!
Et, sans en perdre un mot, au contraire, écoutez!

GRIMALDI.

Quoi ! tu veux par la force... ? Ah! je ne puis le croire!

LELIO, d'une voix ferme.

Je veux, je vous l'ai dit, vous conter une histoire
L'histoire d'un oncle et d'un neveu... Voilà tout!
Mais vous l'écouterez de l'un à l'autre bout!

GRIMALDI.

Où veut-il en venir?

FASIO, caché.

Quelle chose s'apprête?

LELIO.

La scène est en Espagne. Une famille honnête
Demeurait à Séville ; elle se composait
D'une mere et d'un fils en bas âge : on disait
Qu'un homme était encor de la même famille,
Demeurant outre mer, seul et sans fils ni fille...
Qui, pour tout Dieu jamais n'ayant connu que l'or,
Par le prêt et l'usure engraissait un trésor.
Or, il advint, un jour, que des fièvres mortelles
Passèrent sur l'Espagne en secouant leurs ailes;
La mère, qu'on citait comme sainte en tout lieu,
A l'âge de trente ans fut appelée à Dieu,
Et laissa, pour descendre en un sépulcre avide,
Son enfant au berceau près de sa couche vide!
Hélas! le pauvre enfant, si petit qu'il était,
Avait déjà compris que sa mère emportait
Le bonheur avec elle, et, dans sa peine amère,
Sans cesse, en bégayant, redemandait sa mère,
Sa mère qu'à cette heure il se rappelle encor
Comme un ange entrevu dans un nuage d'or!...
Il suivait donc déjà la douloureuse voie,
Lorqu'un jour, s'abattant comme un oiseau de proie,
L'oncle arriva soudain, et sans être attendu.
Serres, meubles, maison, tout fut bientôt vendu...
Puis le vautour reprit sa course vers son aire,
Emportant la fortune et l'enfant dans sa serre!...
Cependant, de retour, l'avare ne dit pas
Qu'il avait à l'enfant deux cent mille ducats:

De sorte que l'enfant grandit et devint homme
Sans qu'il lui fût jamais parlé de cette somme.
Pourtant, comme on savait qu'il devait, quelque jour,
A la mort de son oncle, être riche à son tour,
L'argent ne manqua point d'abord à ses caprices;
Si bien que ses défauts bientôt se firent vices;
Car aucun n'était là qui le prît par la main,
Pour remettre ses pas en un meilleur chemin!
Enfin, le sort voulut, soit propice ou contraire,
Que se tarît un jour cette veine usuraire;
De sorte qu'au milieu de son luxe indigent,
Le neveu tout à coup se trouva sans argent.
Ce fut dans ce temps-là qu'il apprit de Séville
Que sa naissance était loin d'être pauvre et vile,
Et que ses premiers jours aux splendides rayons
Étaient des souvenirs et non des visions!
Alors il résolut de tenter l'aventure :
Il savait que son oncle en une cave obscure
Entassait tout cet or, qu'il tirait à la fois
Du peuple, des marchands, des nobles et des rois.
Car il prêtait à tous, étendant son système
Du fer de la charrue à l'or du diadème!
Donc, il ne perdit plus ce cher oncle des yeux!
Et bientôt il le vit, marchant silencieux,
Écoutant si ses pas n'éveillaient pas dans l'ombre
Un indiscret écho, sous une voûte sombre
Disparaître, fermant, au bout d'un corridor,
Une porte de fer, celle de son trésor!
Trois jours fit le neveu sa garde accoutumée,
Et trois jours il trouva la porte refermée
Lorsqu'il voulut l'ouvrir pour descendre après lui!
Bref, il désespérait presque, lorsque, aujourd'hui,
Soit oubli, soit terreur, quelle que soit la cause,
Enfin il a trouvé cette porte mal close...

GRIMALDI, faisant un mouvement.

Imprudent que je suis!...

LELIO, l'arrêtant.

Nous touchons à la fin!
Un peu de patience!...

FASIO, caché.

Ah! je comprends enfin!

LELIO.

Il ferma cette porte, et dans la nuit profonde
Descendit lentement en cherchant la seconde,
La trouva; puis, songeant qu'en ces occasions
On ne prenait jamais trop de précautions,
Il fit de celle-ci comme de la première :
Là, celui qu'il cherchait, à la pâle lumière
De sa lanterne sourde, à même d'un trésor,
Jusqu'au coude trempait ses bras maigris dans l'or!
Ils étaient seuls, aucun n'était là pour entendre,
Et, sans rien demander, le plus fort pouvait prendre.
Eh bien, cet homme altier, comme un roseau plia;
Ainsi qu'un faible enfant, il pria, supplia...
Cherchant dans ce cadavre une fibre sensible;
Mais ce fut vainement, l'oncle fut inflexible...
Alors, se relevant comme un serpent roulé
Que l'on a trop longtemps d'un pied d'airain foulé,
Le jeune homme à son tour, d'une mortelle étreinte,
Dit, serrant le vieillard pâle et muet de crainte :
« Mon oncle, à mon honneur vous avez fait défaut;
Ce n'est plus maintenant mille ducats qu'il faut,
Pour prolonger d'un jour ma splendeur éphémère;
C'est l'héritage entier que me laissa ma mère! »

GRIMALDI.

Ta mère n'avait rien!

LELIO.

Mon oncle, sans remords,
Songez-y!... vous mentez à la face des morts.

GRIMALDI, reculant.

Par quel serment, quel saint, quel Dieu, te jurerai-je?

LELIO, marchant à lui.

Mensonge, je te dis!... mensonge et sacrilége,
Vieillard! rends-moi cet or auquel tu sais mes droits!

GRIMALDI.

Jamais!...

LELIO.

Vieillard!...

GRIMALDI.

Jamais! plutôt mourir cent fois!

LELIO.

Mon Dieu!... Retenez-nous sur le bord de l'abîme!
Mon bien?...

GRIMALDI, cherchant à fuir.

Jamais! jamais!

LELIO.

Ah! je ferai le crime!
Une dernière fois, mon bien?... ou ce poignard...

GRIMALDI, dans le caveau voisin.

A l'aide!... j'y consens!

LELIO.

Maintenant, c'est trop tard.

GRIMALDI, expirant.

Ah!

FASIO, cherchant une épée pour le secourir.

Quelque arme!...

(Il s'élance vers le caveau; puis, n'entendant plus rien, il s'arrête tout à coup.)

Il est mort!...

(Pause d'un instant; levant les bras et les yeux au ciel.)

Que Dieu juge leur cause!

(Il s'enveloppe de son manteau et se cache derrière un pilier; après un instant, Lelio sort du caveau, en ferme la porte derrière lui, rentre en scène pâle et muet, chancelle, s'appuie un instant au pilier en face de celui où est caché Fasio, puis va lentement à la trappe, s'agenouille, met la clef dans la serrure; mais, dans le trouble où il est, il ne peut parvenir à l'ouvrir. Pendant ce temps-là, Fasio s'approche lentement, enveloppé de son manteau, s'arrête derrière Lelio, regarde ses tentatives inutiles; puis, au bout d'un instant, lui posant la main sur l'épaule, lui dit avec tranquillité.)

Je vais vous montrer, moi, comment s'ouvre la chose!

(Lelio se relève vivement, tirant du même mouvement son épée; Fasio laisse tomber son manteau et se montre, calme, froid et prêt à tout, appuyé sur la sienne.)

LELIO.

Ah! Fasio!...

FASIO.

Lui-même!... oui, comte Lelio.

LELIO.

Fasio!...

(Regardant autour de lui.)

Mais comment en ce lieu, Fasio?

FASIO, montrant la porte du fond.

Vous êtes entré, vous, comte, par cette porte...

(Montrant la porte latérale.)

Moi, par celle-ci.

LELIO.

Donc, nous sommes deux ? N'impo
Il était, sur mon âme, assez riche pour deux !
Et plutôt que risquer un combat hasardeux,
Si tu m'en crois...

FASIO.

Eh bien ?

LELIO.

De ce trésor funeste,
Quand j'aurai pris ma part, tu garderas le reste.

FASIO.

Votre part ?

LELIO.

Oui, ma part. N'as-tu pas entendu
Que mon bien par cet homme avait été vendu
Deux cent mille ducats, et que de cette somme
Il me frustra ? Eh bien, je puis en gentilhomme
Faire de mon poignard le glaive de la loi ;
Mais je ne vole pas même un voleur !

FASIO.

Ni moi !

LELIO.

Ah !

FASIO.

Ma position diffère de la vôtre,
D'ailleurs, et l'on ne peut régler l'une sur l'autre.
Cet homme comme à vous ne tenait pas mon bien
Et, ne m'ayant rien pris, ne doit me rendre rien.
Un hasard m'a conduit sous ces voûtes funèbres,
Où, malgré moi, j'ai vu, caché dans les ténèbres,
Un spectacle terrible, et dont je n'oublierais
Pas le moindre détail, quand même je vivrais
Jusqu'au jour où, tirés ensemble de l'abîme,
Paraîtront devant Dieu meurtrier et victime !
Mais, comte, ce secret...

(Il frappe sa poitrine.)

Est là, dans son tombeau,
Et j'ai soufflé dessus comme sur un flambeau.

LELIO.

Me le jurerais-tu?

FASIO.

Comte, je vous le jure!
Et que je sois damné si je deviens parjure.
Maintenant, monseigneur, je me retire, adieu;
Je n'ai rien vu : la chose est entre vous et Dieu!

LELIO.

Tu ne fais pas ici, mon maître, en homme sage.
Crois-moi, retiens plutôt la fortune au passage;
Comme je ne prendrai que ce qui m'était dû,
Le trésor presque entier alors sera perdu!
Soit qu'il reste enterré dans cette cave sombre,
Soit que, suivant les pas du meurtrier dans l'ombre,
La justice, en ce point moins sévère que toi,
Hérite de la part dont je ne veux pas, moi,
Et que, de mon plein gré, librement je te donne!

FASIO, faisant un mouvement pour se retirer.

Je vais prier le ciel, afin qu'il vous pardonne!

LELIO, le retenant.

Arrête, pauvre fou!... N'as-tu donc point assez
De ta creuse alchimie aux secrets insensés?

(Ouvrant la trappe.)

Regarde si jamais tes sciences étranges
De pareilles moissons ont enrichi tes granges!
Où donc est le creuset où germe un tel trésor?

FASIO.

Oh! ne me tente pas, démon, avec ton or!

LELIO.

Mais, au lieu de cette âme incertaine et commune,
Prends donc enfin un cœur grand comme ta fortune.
Vois, elle t'offre plus que tu n'avais rêvé;
Tu cherchais le grand œuvre, eh bien, tu l'as trouvé.
Donc, que le ciel en paix, mon maître, te maintienne!

(Il emporte le manteau plein d'or.)

Adieu! voilà ma part!...

(Lui montrant ce qui reste.)

Et toi, voilà la tienne!

(Il sort.)

SCÈNE IV

FASIO, suivant Lelio.

Monseigneur! monseigneur! est-ce que vous partez,
Me laissant seul ici?... Restez, comte, restez!

(On entend Lelio qui referme la serrure en dehors; Fasio reste un instant incertain; puis, à son tour, il pousse les verrous en dedans.)

Eh bien, que votre vœu, monseigneur, s'accomplisse.
Au lieu d'un confident, vous avez un complice.
A moi cet or, à moi!...

FRANCESCA, dans le laboratoire.

Fasio!

FASIO, tressaillant.

Qui va là?

FRANCESCA, se rapprochant toujours.

Fasio! Fasio!

(Ouvrant la porte.)

Fasio!

FASIO, s'élançant vers elle.

Me voilà!

SCÈNE V

FASIO, FRANCESCA.

FRANCESCA.

Qu'est-il donc arrivé?

FASIO.

Francesca, sois heureuse!

FRANCESCA.

Oh! tu me dis cela d'une voix sombre et creuse!

FASIO.

C'est que je doute encor d'un bonheur trop nouveau!

FRANCESCA.

Qu'est-ce que cette porte, et quel est ce caveau?

(Voulant rentrer.)

Oh! Fasio, j'ai peur!

FASIO.

Ne crains rien, bien-aimée!
Cette porte... c'était une porte fermée
Qui s'est rouverte à la commotion...

FRANCESCA.

Oui, bien!
Mais ce caveau, dis-moi...

FASIO.

Francesca, ne crains rien...

(Il veut la conduire vers le trésor.)

FRANCESCA.

Oh! je n'ose avancer!

FASIO, regardant autour de lui avec une crainte mal dissimulée.

As-tu peur des fantômes?

FRANCESCA.

Ce caveau, ce caveau?...

FASIO.

C'est le séjour des gnomes.
Et ces fils de la terre aux cœurs intéressés
Apportent en ces lieux leurs richesses...

FRANCESCA.

Assez!
Par pitié, Fasio, pas de mots inutiles!

FASIO.

Eh bien, ici sans doute, en nos guerres civiles,
Quelque proscrit caché, tout près de s'exiler,
Le trésor qu'un hasard vient de me révéler!

FRANCESCA.

Mais ce proscrit, dis-moi, ne peut-il reparaître?

FASIO.

Ne crains rien, Francesca, ce trésor est sans maître;
Si bien que ce trésor...

FRANCESCA, cherchant.

Mais où donc est-il?

FASIO, s'éclairant avec la lanterne.

Voi!

FRANCESCA.

Dieu!

FASIO.

Ce trésor!

FRANCESCA.

Eh bien?

FASIO.

Ce trésor, c'est à moi!

ACTE TROISIÈME

Un riche palais.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCESCA, au milieu de l'appartement; FASIO, debout à la porte.

FRANCESCA, s'adressant à plusieurs Valets.

Vous avez entendu?

(Les Valets s'inclinent et sortent.)

FASIO.

La reine de la fête
A-t-elle tout réglé pour qu'elle soit parfaite?

FRANCESCA, allant à lui.

J'ai fait ce que j'ai pu pour conserver joyeux
Tes yeux, vivant miroir où sans cesse mes yeux
Cherchent les sentiments que ton cœur leur renvoie,
Pour pleurer à tes pleurs ou sourire à ta joie!

FASIO.

Eh bien, ma Francesca, vous voyez qu'à présent
La richesse n'est point un fardeau si pesant;
Qu'on fait en peu de jours le noble apprentissage
De laisser échapper un ordre à son passage;
Que la pauvre maison cède au riche palais;
Qu'on est plus promptement servi par vingt valets,
Et que l'on peut porter une robe lamée
Sans en être moins belle, et surtout moins aimée!

FRANCESCA.

Oui, je vois tout cela, mon adoré seigneur;

Et pourtant j'ai gardé ma crainte au fond du cœur;
Car je ne craignais pas cet or pour l'or lui-même,
Mais pour tous les malheurs dont je le vois l'emblème.
Oui, ce palais est beau, ces valets sont nombreux!
Oui, ces habits dorés couvrent un cœur heureux.
Cependant...

FASIO.

Eh bien, quoi?

FRANCESCA.

Cependant... je soupire;
Il me semble toujours que contre nous conspire
Cet ennemi de Dieu, dont le pouvoir fatal
Embellit tout chemin qui mène vers le mal.
Les beaux jours sont restés dans la pauvre demeure!
Tu me parlais d'amour, n'est-ce pas, tout à l'heure?
Eh bien, ces mots charmants, ils m'ont paru moins doux,
Parce qu'en les disant, ami, tu disais *vous!*
Dans notre humble maison, à la tenture noire,
Jadis, lorsque, sortant de ton laboratoire,
Tu me voyais l'œil triste et le front abattu,
Souviens-t'en, Fasio, tu me disais : « Qu'as-tu? »

FASIO.

Oui; mais l'or, sous lequel tu crois que tout s'efface,
Peut respecter le fond en changeant la surface:
Il est une étiquette, aux riches de rigueur,
Dont le pauvre s'exempte au profit du bonheur!
Je le sais, et je sais encor que nul n'envie
L'heureuse pauvreté qui peut voiler sa vie,
Et n'a de ce bonheur qu'elle cache avec soin,
Qu'elle pour confidente, et que Dieu pour témoin;
Mais je n'ignore pas que, dès que la fortune
A tiré son élu de la foule commune,
On voit, autour de lui, comme des loups rôdants,
Les envieux sourire en lui montrant les dents!
L'avertissant tout bas que leur meute assidue,
Ainsi que font les loups d'une brebis perdue,
Déchirerait soudain tout imprudent bonheur
Qu'il laisserait sortir un instant de son cœur!
Donc, à ces envieux dont la foule nous presse,
Ne pouvant, Francesca, cacher notre richesse,
Il faut, du moins, voiler notre bonheur d'époux;

Comme des étrangers, nous dire, en parlant : *vous !*
Il faut, pour qu'on nous croie ennuyés et maussades,
Nous montrer l'un sans l'autre aux bals, aux promenades;
Aux deux bouts du palais avoir, séparément,
Chacun notre service et notre appartement.
Ainsi nous dérobons à ce souffle d'envie
Qui poursuit les heureux, une part de la vie,
Où nul œil indiscret jamais ne nous suivra,
Et que comme l'Éden un ange gardera !
Puis, si, malgré les soins que nous prenons d'avance,
De l'horizon vers nous un nuage s'avance,
Mon souffle et mes baisers bientôt écarteront
L'ombre qu'il jetterait en passant sur ton front;
Et j'aurai toujours soin que l'orage s'enfuie,
Sans que versent tes yeux une goutte de pluie.

FRANCESCA.

Oh! que ta douce voix connaît bien, Fasio,
Comme on endort mon cœur !

UN VALET, annonçant.

Le comte Lelio!

FASIO.

Allez; et dans ce lieu, si vous doutez encore,
Revenez promptement sous les habits de Laure;
Car, toujours désireux, ainsi qu'au premier jour,
Pétrarque attend ici son beau laurier d'amour!

(A Lelio.)

Salut, comte!

SCÈNE II

LELIO, FASIO.

LELIO, à Francesca, qui se retire.

Salut!

(Francesca sort; Lelio s'approche.)

Bonjour, mon noble orfévre...

(Il regarde autour de lui.)

Ah! nous ne trempons pas le bout de notre lèvre,
A ce qu'il nous paraît, dans la coupe du sort;
Mais nous buvons à même!... et buvons à plein bord!
Cela me fait plaisir, et je vous félicite;

Car je ne vous fis pas plus tôt cette visite,
Craignant tout le contraire! Il n'en est rien! tant mieux!
J'aime les cœurs contents et les esprits joyeux!

FASIO.

Monseigneur!

LELIO.

Oui, je sais, ainsi que tout Florence,
Que l'alchimie enfin, comblant ton espérance,
Du grand œuvre a pour toi retrouvé le trésor,
Et qu'ainsi que Dieu fait les cailloux, tu fais l'or!
Eh bien, mon cher ami, c'est une bonne affaire...
Fais de l'or! Fasio, tu n'en saurais trop faire,
Tant aux flammes du jeu l'or fond vite! et pareil
A la neige fondant aux flammes du soleil!

FASIO.

Comte, pardonnez-moi; mais c'est vraiment folie,
Si vous faites moitié de tout ce qu'on publie!
Il me revient de vous un récit effrayant;
Et vous vivez, dit-on, comme un roi d'Orient.
C'est bien; mais, eussiez-vous le trésor moins précaire
Du prince de Bagdad ou du soudan du Caire,
En y puisant ainsi d'une prodigue main,
Vous en verriez le fond entre hier et demain!

LELIO.

Par le ciel, Fasio, tu parles en prophète!
Mais qu'importe le temps que doit durer la fête,
Si, comblant nos souhaits, de son cours radieux
La splendeur inouïe émerveille nos yeux!...
Mieux vaut qu'être un feu pâle et qui n'a rien à craindre,
Briller comme un soleil un seul jour, et s'éteindre;
Et puis, d'ailleurs, cet or répugne à ma vertu...
Cet or vient de l'enfer, et me brûle!... entends-tu?

FASIO.

Oui, j'entends, comte.

LELIO.

Eh bien, il me faut des journées
Pleines de temps perdu, d'heures désordonnées;
Des meutes, des chevaux, des maîtresses, des bruits!
Oui, voilà ce qu'il faut à mes jours!... Pour mes nuits,
Elles veulent bien plus, tant elles marchent lentes:

Que les fouette le jeu de ses verges brûlantes !
Mais ce qu'il faut surtout à mes nuits, à mes jours,
C'est la clarté du ciel, ou des flambeaux... toujours !...
Car, si je demeurais un seul instant dans l'ombre,
Il me semblerait voir, vers l'angle le plus sombre,
Me montrant de son doigt une blessure au flanc,
Un spectre se dresser dans son linceul sanglant !
Tu vois que la raison pour moi serait folie ;
Donc, mieux vaut être fou !... car, étant fou, j'oublie !

FASIO.

Mais ne craignez-vous pas qu'il ne vienne un moment
Où chacun se demande, et cela justement,
En voyant Lelio mener si folle vie,
D'où lui vient tant d'argent qu'au duc il fait envie?
Puis, une fois lancé sur ce chemin nouveau,
Qu'on ne s'arrête enfin qu'à ce fatal caveau
Où l'on retrouverait, montrant aussi sa plaie,
Le corps de celui-là dont l'ombre vous effraie?

LELIO.

Fasio ! tu pourrais peut-être avoir raison,
Si je n'allais plus vite encor que le soupçon.
Parti du haut du mont où demeure la foule,
Oh ! je ne descends plus sur sa pente, j'y roule !
Or, avant qu'elle ait pu de moi se rapprocher,
Je me serai brisé contre quelque rocher.

FASIO.

Comte, que dites-vous ?

LELIO.

Je dis que cette vie
Ne mérite qu'on l'aime et surtout qu'on l'envie,
Qu'autant que le plaisir d'une prodigue main
Couvrira de ses fleurs les ronces du chemin.
Or, les fleurs du plaisir, c'est l'or qui les octroie :
Plus d'or, plus de bonheur ! plus d'amour, plus de joie !
Un désert où, tout nu, pour retarder sa fin,
L'un lutte avec le froid, et l'autre avec la faim.
Oh ! ce n'est pas ainsi, j'en jure sur mon âme,
Poussé par la misère en quelque mare infâme,
Après avoir vogué sous un soleil si beau,
Qu'à moitié de son cours sombrera mon vaisseau ;

Oui, quand, pour satisfaire à mon ardeur avide,
De mon dernier ducat mon coffre sera vide,
Mon voyage ici-bas sera clos et parfait.
Un coffre vide ! eh bien, c'est un cercueil tout fait!

FASIO.

Vous vous tuerez, comte?

LELIO, tranquillement.

Oui.

FASIO.

Vous êtes en délire.

LELIO.

C'est comme j'ai l'honneur, mon cher, de te le dire !
D'avance, seulement, je ne décide rien,
Et je balance encor sur le choix du moyen.
Mais, le jour arrivé, j'aurai trois portes prêtes:
L'Arno, fleuve au doux nom, chanté par les poëtes,
Qui, lorsqu'on le choisit pour éteindre un flambeau,
Offre tout à la fois la mort et le tombeau ;
Nos poisons, autrefois renfermés dans Florence,
Mais dont les Médicis ont enrichi la France,
Et qui sont si parfaits, que, sans mal, sans effort,
Celui qui les a pris meurt en croyant qu'il dort;
Enfin de ces poignards dont la trempe est si fine,
Qu'on n'a qu'à les poser, je crois, sur sa poitrine,
Puis qu'ils entrent tout seuls, et si profondément,
Que la victime tombe et meurt en un moment.

FASIO.

Comment pareille idée est-elle à vous venue?

LELIO.

Oh ! depuis bien longtemps, c'est chose convenue!
Et je ne sais comment d'un nuage pareil
J'ai pu, même un instant, obscurcir ton soleil!
D'ailleurs, j'étais ici venu pour autre chose.
Mon cher, c'est merveilleux, depuis qu'on te suppose
Possesseur du secret, hélas! trouvé par moi,
Vrai ! c'est à qui fera connaissance avec toi !
Et, pas plus tard qu'hier, une femme charmante,
Que le même désir, il me paraît, tourmente,
M'a dit : « Si je ne vais demain chez Fasio,
Je me brouille avec vous, monseigneur Lelio. »
J'ai rempli mon message : accepte ou bien refuse,

Je ne demande pas, mon cher, même une excuse !
La dame étant l'objet d'un amour fort ancien,
Auquel je ne tiens plus que par... ma foi, par rien.

FASIO.

Point. Amenez ici, comte, qui bon vous semble;
En sommes-nous venus à nous gêner ensemble?
Vous savez, seulement, pour plus de liberté,
Que le masque est la loi dont nul n'est excepté.
Maintenant, amenez votre belle inconnue,
Et, quelle qu'elle soit, elle est la bienvenue.

(Paraissent, au fond, Aldini, Spada et Raffaello.)

LELIO.

Je te laisse jouir de toute ta grandeur.

FASIO.

Comment ?

LELIO, lui montrant les trois jeunes gens.

Regarde. Un fat, un poëte, un flatteur !
C'est une cour, mon cher, et cour des plus parfaites.

(Il sort.)

SCÈNE III

FASIO, ALDINI, SPADA, RAFFAELLO.

ALDINI.

Salut à Fasio, le noble roi des fêtes !
Alchimiste puissant dont l'art fait aujourd'hui
De l'or ainsi que Dieu, mais qui, plus grand que lui,
Loin qu'au centre du monde, avare, il le dérobe,
Magnifique, l'étend sur la face du globe !

FASIO.

Excusez l'embarras que me cause, seigneur,
Alors qu'il vient de vous, un tel excès d'honneur !
A l'humble orfévre encor ces mots semblent étranges.
Je suis riche d'hier et peu fait aux louanges.

SPADA.

Tu l'as dit, Fasio, voilà, riche d'hier ;
Eh bien, à ton habit cela se voit, mon cher.
Je ne suis point flatteur, moi qu'au contraire on flatte;
Mais que diable fais-tu d'une robe écarlate?
Voilà bientôt, mon cher, plus d'un siècle écoulé,
Que l'on n'en porte plus que pour être brûlé.

Tiens, veux-tu d'une mode élégante et nouvelle?
Elle vient de Venise...

(Montrant son costume.)

Et voici le modèle.

FASIO.

Je ne me soustrais pas à votre royauté,
Sire; mais j'espérais que Votre Majesté
Adoucirait ces lois qu'elle rend en tétrarque,
En songeant que ma robe est celle de Pétrarque.

SPADA.

Pitoyable raison! mon cher, en général,
Le poëte a le tort de s'habiller fort mal.
Cela, j'en ai grand'peur, tient aux gens qu'il fréquente.

(Lui montrant Raffaello.)

Tiens, regarde plutôt, la preuve est éloquente!

FASIO.

Vous m'êtes présenté d'une étrange façon,
Seigneur Raffaello; n'importe! ma maison
De vous avoir reçu se tient fort honorée.
Auriez-vous oublié votre lyre dorée?
Ce serait un oubli douloureux, sur ma foi,
Pour tous, seigneur poëte, et plus encor pour moi!

RAFFAELLO.

O très-puissant seigneur, quelle lyre insensée
Pourrait, en son orgueil, concevoir la pensée
De chanter sur un ton digne de son objet
Un homme tel que vous? Pour un pareil sujet,
Il faudrait, en naissant, avoir de quelque fée
Reçu l'âme du Dante et la lyre d'Orphée.

FASIO.

Ah! fi, Raffaello! s'il est, hors de l'Éden,
Quelque coin virginal du terrestre jardin
Où ne doit pas pousser, parmi l'herbe fleurie,
Cette plante des cours qu'on nomme flatterie,
Poëte, c'est, crois-moi, dans le cœur inspiré
Que de son saint amour la Muse a consacré.
Celui qui doit du beau faire sa seule règle
Aura-t-il donc de Dieu reçu des ailes d'aigle
Pour aller, de soi-même oubliant le respect,
S'abattre, vil corbeau, sur un fumier infect?

A ton manteau de roi faire une telle tache,
C'est vil, Raffaello ! Raffaello, c'est lâche !

RAFFAELLO.

O merci, Fasio, de me parler ainsi ;
Mais tu m'excuseras ! Oh ! pardon et merci !
Car c'est l'orgueil des grands qui fait notre bassesse ;
Ils veulent à leurs pieds nous voir courbés sans cesse,
Parce qu'humiliant leurs regards orgueilleux,
Quand nous nous relevons, notre front touche aux cieux.
Oui, c'est la mort de l'art et de la poésie,
Qu'il nous faille verser cette fade ambroisie
Au riche qui toujours croit la payer trop cher,
Et qui nourrit la Muse avec un pain amer !
Mais pour l'âme que l'or n'a point encor flétrie,
Mais pour le cœur qui bat au nom de la patrie,
Mystérieux écho des vieilles libertés,
Le poëte a des chants plus nobles... Écoutez.

Quelle main vengeresse, ô superbe Italie,
A fait choir le bandeau de ta tête avilie ?...
Où sont tes aigles d'or,
Que le soleil levant saluait sur l'Euphrate,
Et qui, dans la Bretagne, au couchant écarlate,
Étincelaient encor !

Reine des nations, quelle chute est la tienne !
Qui t'a faite pareille à l'esclave chrétienne,
Que des bourreaux armés
Ont liée au poteau dans un amphithéâtre,
Et qui pour elle voit autour d'elle combattre
Des lions affamés ?

Hélas ! hélas ! c'est toi qui t'es mise à toi-même
La couronne d'épine au lieu du diadème ;
Et de tes passions
C'est toi qui, sans pitié te forgeant une chaîne,
Te fis esclave, et vins à ton poteau de chêne
T'exposer aux lions !

O vous à qui la gloire au front mit une étoile,
Vous dont la main fait vivre et le marbre et la toile,
Hommes élus du ciel,
Priez votre Jésus, sublime Michel-Ange,
Et vous votre Marie, ô beau peintre au nom d'ange,
O divin Raphaël !

Et vous, poëtes saints à l'âme ardente et rare,
Exilé de Florence et captif de Ferrare;
O Dante! ô Tasse! ô vous
Que votre âge a proscrits et que notre âge honore,
L'un avec Béatrix, l'autre avec Léonore,
Priez à deux genoux.

Priez incessamment, priez pour l'Italie,
Qu'ont ses propres enfants, vivante, ensevelie...
Priez, cœurs pleins de foi!
Afin qu'au jour caché, que l'avenir prépare,
Vienne la liberté, comme Christ à Lazare,
Lui dire : « Lève-toi! »

(On commence à entrer.)

FASIO.

Dieu bénisse cette heure et la fasse prochaine!
Tenez, Raffaello, conservez cette chaîne,
Si bas qu'en soit le prix, en mémoire de nous.
Et maintenant on vient; messeigneurs, masquez-vous.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANCESCA.

FRANCESCA, à Fasio.

Fasio, que dit-on? que, par vous invitée,
La Maddalena doit... elle s'en est vantée,
Venir ici ce soir?

FASIO, à part.

Ah! serait-ce elle...?

FRANCESCA.

Eh bien?

FASIO, à part.

Qu'amène Lelio?

FRANCESCA.

Vous ne répondez rien?

FASIO.

Mais comment voulez-vous, dites, que je réponde?
Ces salons, ces jardins se remplissent de monde;
Sans être convié, quelqu'un ne peut-il pas
Passer inaperçu?

FRANCESCA.

Certes; mais, dans ce cas,

Il faut, dès que l'on sait qu'au milieu d'une fête,
Une pareille insulte à la pudeur est faite,
Découvrir le coupable et...

FASIO.

Francesca, je croi
Que ce serait par trop de fatigue pour toi,
Si, prise tout à coup d'un caprice fantasque,
Il te fallait chercher un nom sous chaque masque.
Laisse donc, Francesca, crois-moi, cela vaut mieux,
Cette nuit de plaisir suivre son cours joyeux,
Sans plus t'inquiéter si, parmi cette foule,
Fleuve capricieux qui sous nos yeux s'écoule,
Battu des passions, il est un flot obscur
Qui du ciel a cessé de réfléchir l'azur.

FRANCESCA, à part.

Elle est ici!

FASIO.

Messieurs, excusez, je vous prie.

LE PODESTAT, entrant.

Bonjour, maître!

FASIO.

Salut à Votre Seigneurie.
Je lui reprocherai de venir un peu tard.

LE PODESTAT.

C'est vrai, Ma Seigneurie est d'une heure en retard.

FASIO.

C'est ce dont je me plains.

LE PODESTAT.

Ah! je n'ai pu mieux faire.
Le duc m'a retenu pour une sotte affaire.
Il paraît qu'à propos de ce vieux Grimaldi,
On s'inquiète...

FASIO.

Vrai?... Serait-ce trop hardi
Que de vous demander d'où vient l'inquiétude

LE PODESTAT.

Voilà... Depuis longtemps, il avait l'habitude
D'aller tous les matins chez un de ses amis.

FASIO.

Je ne lui connaissais, moi, que des ennemis.

LE PODESTAT.

Eh bien, voilà huit jours que notre vieil avare
Chez l'autre n'a paru.

FASIO.

Tiens! la chose est bizarre!

LE PODESTAT.

Si bien que tu comprends, cher ami, que le duc,
Sachant que le bonhomme était vieux et cadue,
A peur qu'en sa maison, qu'il habitait sans suite,
Il ne soit dans un coin mort d'une mort subite!...
Voilà le seul motif de mon retard, d'honneur.
Eh bien, suis-je excusé?...

FASIO.

Vous l'êtes, monseigneur.

(Lelio et la Maddalena entrent masqués.)

LE PODESTAT.

Mais sais-tu que vraiment cette fête est divine?

(Regardant Lelio et la Maddalena.)

Quel est ce Raphaël avec sa Fornarine

FASIO.

Je n'en sais rien.

LE PODESTAT.

Vraiment?

FASIO.

Non.

LE PODESTAT.

Est-ce Aurelio,
Le conseiller du duc?... Eh! mais c'est Lelio.

LELIO, au Podestat, en lui tendant la main.

Pardieu! vous me tirez d'un embarras extrême!
Qui diable irait chercher un magistrat suprême
Sous l'habit d'un sorcier, lorsque c'est son état
De les brûler?

LA MADDALENA.

Salut, monsieur le podestat!

FASIO.

Dieu! cette voix!...

LE PODESTAT.

Salut, ma belle Transtévère...

(Essayant de soulever le masque.)

Peut-on...?

LA MADDALENA, lui frappant les doigts de son éventail.

On ne peut pas.

LE PODESTAT.

Ah ! nous sommes sévère.

LA MADDALENA.

Très-sévère.

LE PODESTAT, saluant et se retirant.

En ce cas, madame...

LA MADDALENA, après avoir salué.

Lelio,
Est-ce là, dites-moi, le seigneur Fasio?

FASIO.

Lui-même.

LA MADDALENA, à Fasio.

De vous voir je suis vraiment charmée.
Je vous connais, seigneur, par votre renommée ;
Mais ce n'est plus assez, maintenant qu'il n'est bruit
Que de votre art magique et de ce qu'il produit...
Ainsi donc, vous saurez, seigneur, que je m'attache
Pour toute la soirée à vous.

LELIO.

Point; je me fâche.
Que lui voulez-vous donc demander de si près?

LA MADDALENA.

Comment on fait de l'or, pour vous le dire après.

LELIO, abandonnant son bras.

En faveur du motif, la chose est accordée.

(Fasio prend le bras de la Maddalena; Lelio lui dit à demi-voix.)

D'un caprice pour vous je la crois possédée.
En ce cas, monseigneur, remerciez le sort...
Et ne vous gênez pas pour moi... Vous auriez tort

LE PODESTAT, qui est resté au fond, appuyé contre une colonne, arrêtant Lelio au passage.

Où courez-vous ainsi ?

LELIO.

Je cours à quelque table
Où je puisse, mon cher, jouer un jeu du diable !
Venez-vous avec moi?

LE PODESTAT.

Non pas, je reste ici ;
Je joue un autre jeu.

LELIO.

Bonne chance !

LE PODESTAT.

Merci.

(Francesca paraît à la porte à droite du spectateur, et, voyant une femme à bras de son mari, s'arrête.)

LA MADDALENA.

Croiriez-vous que j'espère, en mon orgueil étrange,
Que vous savez mon nom?

FASIO.

Je sais tous les noms d'ange !...
Ah! vous croyez pouvoir naître ainsi dans le ciel,
Avoir été là-haut Zéphon ou Gabriel;
Puis, afin d'accomplir je ne sais quel mystère,
Changeant ce nom divin contre un nom de la terre,
Un jour, nous apparaître ici-bas, espérant
De rester inconnue en vous transfigurant?
C'est par trop oublier que nous avons une âme
Qui vient du même ciel d'où vous venez, madame.
Quant à moi, je n'ai pas un instant hésité
A reconnaître en vous votre divinité.
Donc, je tombe à vos pieds, malgré vos airs modestes,
Et je baise le bout de vos ailes célestes.

LA MADDALENA.

Le ciel vous a doué d'un sens par trop subtil
Pour qu'on vous cache rien.

FRANCESCA, à part.

A qui donc parle-t-il?

FASIO.

Voulez-vous faire un tour en cette galerie?

LA MADDALENA.

Mais avec grand plaisir... Menez-moi, je vous prie.

(Ils sortent par la porte à gauche du spectateur.)

FRANCESCA.

Mais non, c'est impossible!... et je me trompe...

LE PODESTAT, s'avançant et se démasquant.

Non.
Vous ne vous trompez pas.

FRANCESCA.

Ici, dans ma maison?

LE PODESTAT.

Ici même !

FRANCESCA.

Au mépris des droits de la famille,
Ici ! près du berceau dans lequel dort ma fille !
Ils n'auraient point osé me faire cet affront !

LE PODESTAT.

En doutez-vous encor? Regardez à son front !

(Fasio et la Maddalena reparaissent dans la galerie du fond, allant de gauche à droite.)

FRANCESCA.

A son front? Vous voulez dire ce diadème,
N'est-ce pas?

LE PODESTAT.

Les voici, venez !

FRANCESCA.

C'est elle-même !
Je l'avais reconnue, allez, du premier coup.

(La Maddalena et Fasio entrent en scène par la porte du fond; le Podestat et Francesca se tiennent dans l'angle à gauche.)

LA MADDALENA.

Cela fait son éloge, et le vôtre surtout !
Un tel amour doit rendre une ville orgueilleuse.
Florence est la cité sainte et miraculeuse.

FASIO.

Vous ne connaissez point, madame, Francesca :
C'est un cœur virginal à qui rien ne manqua
Pour vivre saintement dans une humble fortune,
Mais que le monde effraie et le luxe importune.

LA MADDALENA.

Oh ! je ne vous dis pas le contraire, vraiment :
Vous êtes, monseigneur, bon juge en diamant.
Assez donc sur ce point, et parlons d'autre chose.
Vous avez connaissance, au moins je le suppose,
Du décret qu'a rendu le grand-duc ces jours-ci?

FASIO.

Non.

LA MADDALENA.

Vraiment?

FASIO.

Sur l'honneur; quel est-il ?

LA MADDALENA.

Le voici :
Par nous défense est faite à tout amant fidèle
D'employer dans ses vers le mot de *tourterelle*.
Un homme en sa constance ayant vaincu l'oiseau,
Au lieu de *tourterelle*, on dira *Fasio*.

FASIO.

C'est la première fois que, pour ma pénitence,
J'entends par une femme accuser la constance.

LA MADDALENA.

Ne dites pas cela : je ne l'accuse point,
Et vous veux, monseigneur, détromper sur ce point.
Lorsqu'un homme possède un trésor aussi rare,
Il n'est point étonnant que, pareil à l'avare,
Nuit et jour, ardemment il le couve des yeux,
Et ne voie après lui rien de plus précieux.
Seulement, monseigneur, je regrette en mon âme,
Regrets bien naturels dans le cœur d'une femme
En voyant tant d'amour, que ne m'ait pas encor
Un avare pareil prise pour son trésor.

FASIO.

Eh bien, vous me quittez?

LA MADDALENA.

Oui, cet amour extrême
Me touche et me fait faire un retour sur moi-même;
Vous ne me verrez plus.

FASIO.

Ne plus vous voir, grand Dieu !

LA MADDALENA.

Oui, c'en est fait, je veux au monde dire adieu.

FASIO.

Et quel est le couvent où vos fautes divines
Vont chercher leur pardon?

LA MADDALENA.

Celui des Ursulines.

FASIO.

Vous allez prononcer d'indissolubles vœux?
Vous allez aux ciseaux livrer ces beaux cheveux
Dont un seul eût suffi, telle est notre faiblesse,
Pour nous conduire tous à votre suite en lesse ?

Oh ! vous n'en ferez rien, car on aura surpris
Votre religion.

LA MADDALENA.

Non, c'est un parti pris.

FASIO.

Et quel chagrin subit, quelle douleur profonde
A donc jeté son crêpe entre vous et le monde?
Sans indiscrétion, pourrait-on le savoir ?

LA MADDALENA.

Hélas ! c'est, monseigneur, un amour sans espoir.

FASIO.

Comment?

LA MADDALENA.

Par un valet voulez-vous faire dire
Au comte Lelio que, pour me reconduire,
Je l'attends?

FASIO.

Quoi ! déjà ?

LA MADDALENA.

Faites.

FASIO.

J'obéis.

LA MADDALENA.

Bien.

FASIO, revenant à elle.

Ce projet me confond, et je n'y comprends rien.
Un amour sans espoir, dites-vous? Sur mon âme,
De ma crédulité vous vous raillez, madame.

LA MADDALENA.

Non, c'est la vérité : je n'ai plus de salut
Que dans un cloître saint ! Vous savez ce que lut,
Aux portes de l'enfer, l'exilé de Florence :
« Vous qui passez le seuil, laissez-y l'espérance. »
Eh bien, cette légende, elle veut dire, hélas !
Que l'enfer est partout où l'espoir n'entre pas.
Or, n'ayant plus d'espoir, l'enfer est dans mon âme,
Et je vais prier Dieu d'en éteindre la flamme.

FASIO.

Et qui vous fit venir au cœur ce doute amer,
Que l'on pourrait vous voir et ne pas vous aimer ?
Oh ! vous, madame, vous, si charmante et si belle...

Vous, dans le monde entier, trouver un cœur rebelle?
Vous, vivante statue au suave contour,
Pour qui tout jusqu'au marbre a des regards d'amour,
Vous dédaignée?... Oh! non, impossible! un Dieu même
Mettrait à vos genoux sa puissance suprême,
S'il croyait vous fléchir par un tel abandon.
Oh! demeurez sans masque.

LA MADDALENA.

Oui, vous avez raison;
Il cacherait trop tard la rougeur de ma joue.

LE VALET.

Le comte Lelio fait répondre qu'il joue.

FASIO, joyeux.

Ah!

LA MADDALENA.

Vous voyez pour moi jusqu'où va le dédain!
Qu'il vienne seulement pour me donner la main
Jusques à ma litière; il sait, m'ayant conduite,
Que je suis dans ce bal sans valets et sans suite.

FASIO.

De tout concilier je vous offre un moyen.
Prenez mon bras, madame...

LA MADDALENA.

Allons, il le faut bien.

(Ils sortent par la porte à droite du spectateur.)

LE PODESTAT, à Francesca.

Mais, vraiment, tout ceci n'est que galanterie!

FRANCESCA.

Allez me le chercher, monseigneur, je vous prie.

LE PODESTAT.

J'y vais!

FRANCESCA.

J'attends ici

(Le Podestat sort.)

Pardon, mon Dieu! pardon!
Si, me plaignant parfois d'un frivole abandon,
Comme pour un malheur, dans nos jours de misère,
Je vous ai quelquefois adressé ma prière:
Je croyais pour si peu que l'on pouvait mourir;
Car je ne savais pas ce qu'on nomme souffrir.

Cette douleur par moi jusqu'alors incomprise,
Depuis une heure, hélas ! vous me l'avez apprise,
Et ce qu'on peut souffrir d'un réel abandon,
Je le sais maintenant. Pardon, mon Dieu! pardon!

SCÈNE V

FRANCESCA, FASIO, LE PODESTAT, qui reste au fond.

FASIO.

Me voici, Francesca; qu'avez-vous à me dire?

FRANCESCA.

C'est vous enfin!

FASIO.

C'est moi; je m'empresse à souscrire
Au désir que tu m'as fait transmettre.

FRANCESCA.

C'est bien!

FASIO.

Qu'as-tu donc, Francesca? Tu trembles!

FRANCESCA.

Je n'ai rien!

FASIO.

Si tu n'as rien, comment alors es-tu si pâle?

FRANCESCA.

Vous aviez tout à l'heure, au bras, dans cette salle,
Une femme masquée?

FASIO.

Oui.

FRANCESCA.

Savez-vous son nom?

FASIO.

Non, je ne le sais pas.

FRANCESCA.

Non?

FASIO.

Je vous dis que non!

FRANCESCA.

Eh bien, je le sais, moi; voulez-vous le connaître?

FASIO.

Alors, excepté vous, nul ne le sait, peut-être.

FRANCESCA.

Vous mentez, Fasio; cette Fornarina,
Vous le savez bien, vous! c'est la Maddalena.

FASIO.

Eh bien, après?

FRANCESCA.

Après?

FASIO.

Oui! quand ce serait-elle?

FRANCESCA.

Fasio! vous savez quelle crainte mortelle,
Dès l'heure où je la vis, cette femme toujours
Comme un voile de deuil jeta sur nos amours.
Vous savez qu'elle était, me poursuivant sans trêves,
Un démon à mes jours, un fantôme à mes rêves!
Vous savez que son nom devant moi prononcé
Allait frapper mon cœur, ainsi qu'un fer glacé,
Et vous savez encor que, si sur quelque place
Le hasard nous poussait toutes deux face à face,
Je reculais soudain plus pâle que celui
Qui voit sortir de terre un spectre devant lui :
Vous saviez tout cela? car ma voix et mes larmes
Vous ont redit cent fois mes jalouses alarmes,
Et pourtant sans pitié, Fasio, c'est bien mal,
Vous avez invité cette femme à ce bal!

FASIO.

Vous vous trompez.

FRANCESCA.

Comment?

FASIO.

Cette femme est venue
Conduite par quelqu'un. Je ne l'ai reconnue
Que trop tard.

FRANCESCA.

Ah! tant mieux! Puisqu'il en est ainsi,
Vous ne souffrirez pas qu'elle demeure ici,
Et vous la chasserez, comme une courtisane
Qui souille un temple saint de son aspect profane;
Car le toit d'une épouse est un temple écarté
Où, debout sur le seuil, veille la Chasteté!

FASIO.

Eh! oui, sans doute!
Tout ce que vous voudrez demain.

FRANCESCA.

Non, c'est ce soir.
Fasio, regardez mes pleurs, mon désespoir!
Fasio! ce n'est point une folle querelle
Que je viens vous chercher! non, l'heure est solennelle;
Car c'est l'heure qui doit briser ou réunir,
Et d'un même passé faire un double avenir.
Fasio, si chez vous cette femme demeure
Un seul instant de plus, Fasio, que je meure,
Si de votre maison ce n'est pas moi qui sors.
Quand je n'y serai plus, eh bien, eh bien, alors,
Vous pourrez recevoir ici qui bon vous semble!
Mais cette femme et moi... jamais... jamais ensemble!

FASIO.

Vous êtes la maîtresse... Ainsi donc, agissez
Librement.

FRANCESCA.

Songez donc...

FASIO, sortant.

Assez, madame, assez!

FRANCESCA, après une pause.

Prends garde, Fasio, qu'au feu de sa colère
Dieu ne brûle le toit qui couvre l'adultère.

(Elle s'éloigne.)

LE PODESTAT.

Que vois-je! Francesca quittant seule ce lieu?

FRANCESCA, du haut du perron.

Fasio, Fasio! tu m'as chassée... Adieu!...

ACTE QUATRIÈME

Le laboratoire de Fasio; à peu près le même caveau que celui qu'on a vu au deuxième acte, plus une cheminée, des instruments d'alchimie. Une fenêtre grillée par laquelle pénètre un rayon de lune. Au deuxième plan, à gauche, un grand escalier venant du magasin. Au premier plan, à droite, la porte conduisant au caveau de Grimaldi et gardant toutes les traces de l'explosion.

—

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCESCA, seule, descendant l'escalier, tenant à la main une torche.

Tout est dit, j'ai manqué de forces pour l'épreuve...
Et, mon mari vivant, voilà que je suis veuve!
Voilà que, comme s'il était dans le cercueil
Son amour expiré va m'habiller de deuil!
Quand de cette maison la porte s'est rouverte,
Mon ancienne existence à mes yeux s'est offerte,
Comme un fantôme aimé, pâle mais toujours beau,
A qui Dieu permettrait de sortir du tombeau.
En approchant du seuil, je me suis inclinée,
Car c'est là qu'il m'aima pendant toute une année;
Puis, seule, j'ai revu le logis déserté,
L'horloge marquant l'heure où nous l'avons quitté,
Le volet entr'ouvert et battu par les brises,
Le lit enveloppé de ses courtines grises;
Et j'ai, de ma douleur consolée à demi,
Reconnu chaque objet pour un ancien ami.
Puis j'ai voulu revoir tout ce qui m'a perdue;
Dans ce caveau fatal me voilà descendue.
Je vous y trouve encor, ô noirs creusets de fer,
Instruments tentateurs inventés par l'enfer,
Nourrissant son esprit d'une folle espérance;
C'est vous qui m'avez fait ma première souffrance,
Et pourtant jusqu'ici mon cœur vous a cherchés:
Vous m'êtes presque chers, sa main vous a touchés!
Oui, voilà les fourneaux éteints auprès de l'âtre,
La fenêtre par où de son rayon bleuâtre,
Tandis que j'espérais un avenir meilleur,

La lune visitait le nocturne veilleur.
Hélas! cet avenir que je crus tutélaire,
Il est venu, mon Dieu, conduit par ta colère;
Et le même rayon me voit au désespoir,
Assise au même siége où lui venait s'asseoir...
Tandis que, seule ici, je l'appelle et je pleure,
Ah! que fait-il là-bas dans sa riche demeure?
Sans doute, à cette femme il a déjà vingt fois
Comme il me le disait, avec sa douce voix,
Redit qu'elle est son bien et son bonheur suprême;
Qu'il ne m'aimait pas, moi; que c'est elle qui l'aime!
Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait pour tant souffrir? Mais non...
Peut-être qu'au contraire il prononce mon nom...
Qu'il s'aperçoit déjà que je manque à sa vie;
Qu'en me voyant sortir, de loin il m'a suivie!
Et qu'il vient...

(S'arrêtant et écoutant avec anxiété.)

Pardonnez, mon Dieu! j'entends des pas,
On s'approche...

(Un homme, enveloppé d'un manteau, paraît au haut de l'escalier.)

Quelqu'un! je ne me trompais pas.
Un homme! Fasio! mon Fasio! mon âme!

SCÈNE II

FRANCESCA, LE PODESTAT.

LE PODESTAT, laissant tomber son manteau.

Ce n'est point Fasio; vous vous trompez, madame!

FRANCESCA.

Oh! qui donc êtes-vous?

LE PODESTAT.

Un homme dont les yeux
Connaissent ce que vaut le trésor précieux
Que Fasio dédaigne en son indifférence.

(Il descend l'escalier.)

Je suis, après le duc, le premier de Florence.

FRANCESCA.

Le podestat! Seigneur, que voulez-vous de moi?
Oh! ne m'approchez pas...

LE PODESTAT.

D'où vous vient cet effroi?
Et comment à ce point craignez-vous la venue
D'un amant jusqu'ici si plein de retenue?

FRANCESCA.

Pourquoi m'avoir suivie, et pourquoi dans la nuit
Venez-vous?... Pas un pas, ou j'appelle!

LE PODESTAT.

Ah! du bruit!
Madame, pardonnez, je venais pour vous dire
Que la Maddalena...

(Il fait un pas pour se retirer.)

FRANCESCA, faisant un pas en avant.

Parlez!

LE PODESTAT.

Je me retire,
Dès lors que mon aspect vous fait si grande peur.

FRANCESCA.

Je n'ai plus peur de rien... Vous disiez, monseigneur,
Que la Maddalena...? Parlez donc! que fait-elle?

LE PODESTAT.

C'est trop au sérieux prendre une bagatelle.

FRANCESCA.

De grâce, monseigneur...

LE PODESTAT.

Parce que Fasio,
Remplaçant pour ce soir le comte Lelio,
A reconduit chez elle une femme sans suite...

FRANCESCA.

Ah! vous n'avez pas dit qu'il l'avait reconduite?

LE PODESTAT.

Je l'ai dit; car c'est vrai.

FRANCESCA.

Quoi! chez elle?

LE PODESTAT.

Oui, vraiment!

FRANCESCA.

Vous vous êtes, seigneur, trompé certainement;
Sans doute qu'il l'aura menée à sa litière:
Voilà tout!

LE PODESTAT.

Non, madame, il a fait route entière.

FRANCESCA.

Je n'en crois pas un mot.

LE PODESTAT.

Le fait est avéré;
D'ailleurs, ce n'est point tout : chez elle il est entré.

FRANCESCA.

Cette fois, monseigneur, l'imposture est trop forte.

LE PODESTAT.

J'ai vu pour eux s'ouvrir et se fermer la porte.
Est-ce clair maintenant?

FRANCESCA.

Monseigneur! monseigneur!
Vous raillez, n'est-ce pas?

LE PODESTAT.

Je l'ai vu, sur l'honneur!

FRANCESCA.

Oh! Fasio! toi, toi, pour une telle femme,
Trahir ta Francesca! Fasio, c'est infâme!
Si c'était pour quelqu'un qui pût t'aimer, hélas!
Mais elle! monseigneur, elle ne l'aime pas.
Comme tout cœur vénal et toute âme commune,
Ce qu'elle aime de lui, c'est sa seule fortune.
Mais que, cette fortune, il la perde aujourd'hui,
Cette femme demain passera près de lui,
Sans que son œil glacé se détourne ou s'abaisse
Sur l'amant qu'en ses bras à cette heure elle presse.

LE PODESTAT.

Oh! je ne doute pas un instant de ceci.

FRANCESCA.

N'est-ce pas, monseigneur, vous le croyez aussi,
Qu'en perdant sa fortune un instant possédée,
Mon Fasio vers moi reviendrait?...

(Portant ses deux mains à son front.)

Quelle idée!

LE PODESTAT.

Qu'avez-vous?

FRANCESCA.

O mon Dieu! je ne sais si l'éclair

Luit, descendant du ciel ou montant de l'enfer!
N'importe, je suivrai cette lumière fauve,
Mon Dieu! qu'elle me perde ou bien qu'elle me sauve!

LE PODESTAT.

Parlez donc.

FRANCESCA.

Est-il vrai, monsieur le podestat,
Que tout trésor sans maître appartienne à l'État?

LE PODESTAT.

Sans doute...

FRANCESCA.

Écoutez-moi...

LE PODESTAT.

Vous pâlissez..

FRANCESCA.

N'importe!
Écoutez-moi toujours.

(Il veut avancer un siége.)

Oh! non, non!... je suis forte.
On croit que Fasio, n'est-ce pas, fait de l'or?...
Il a d'un exilé retrouvé le trésor,
Un trésor oublié... sans maître, sans maîtresse;
Et c'est de ce trésor que lui vient sa richesse.
Eh bien, vous comprenez... ce trésor qu'il retient,
Puisqu'il était sans maître, à l'État appartient.

LE PODESTAT.

Avez-vous une preuve?

FRANCESCA.

Une preuve?

LE PODESTAT.

Sans doute!

FRANCESCA, arrachant la torche du pilier où elle l'avait fi
Prenez cette lumière...

(Ouvrant la porte du caveau.)

Entrez sous cette voûte;
Et vous trouverez tout, tout dans le même lieu,
Des meubles, des tableaux, une trappe au milieu...
La trappe où, renfermé, dormait cet or infâme,
Et dont il est sorti, pour perdre un jour mon âme.
Allez! examinez chaque chose de près;

Et nous verrons s'il faut d'autres preuves après!

(Le Podestat entre dans le caveau.)

Mon Dieu! pardonnez-moi, j'ai fait peut être un crime,
Mais, tombée où je suis, presque au bas de l'abîme,
Hélas! au plus profond, afin de ne pas choir,
Je me suis retenue à mon dernier espoir.
Pauvre, il était à moi... Meure donc sa richesse,
Qui seule lui donna palais, amis, maîtresse!...
Et vers l'humble maison quand, pauvre, il reviendra,
A genoux sur le seuil, il me retrouvera.

LE PODESTAT, rentrant pâle et très-agité.

Madame!

FRANCESCA.

Eh bien, la preuve était-elle certaine?

LE PODESTAT.

Si certaine, qu'il faut qu'à l'instant on l'amène!

FRANCESCA.

L'amener à l'instant?... Monseigneur, en ce cas,
Près d'elle, cette nuit, il ne restera pas.
Oh! courez, monseigneur, sans perdre une seconde!
Courez!

LE PODESTAT.

Mais où trouver quelqu'un qui me seconde?
Il me faut des soldats!

FRANCESCA, étendant la main.

Entendez-vous ce bruit?

LE PODESTAT.

Quel est-il?

FRANCESCA.

C'est celui de la garde de nuit!
Oh! courez, monseigneur! c'est Dieu qui vous l'envoie.

(Le Podestat monte l'escalier.)

Et puis, en l'arrêtant, accordez-moi la joie
Qu'à cette courtisane ils disent, vos soldats,
Que c'est moi qui lui prends son amant dans ses bras...
M'entendez-vous?...

(Le Podestat disparaît.)

Le ciel pour une même épreuve
Nous gardait : comme moi, maintenant elle est veuve.
Sans doute, ils sont partis, et vont, en se hâtant,

A ce palais maudit être dans un instant,
Et, le ciel soit béni, les surprendre avant même
Qu'il ait eu le loisir de lui dire qu'il l'aime!...
Oh! ce sera pour eux un moment singulier,
Alors qu'ils entendront des pas dans l'escalier,
Qu'ils se retourneront et qu'ils verront la porte
S'ouvrir donnant passage à l'étrange cohorte!...
Que ne suis-je présente à leur dernier adieu!
Comme j'en rirais!... ah!

(Elle commence un éclat de rire qu'elle achève en sanglotant.)

Que je souffre, mon Dieu!

(Elle jette ses bras autour de la colonne; pendant ce moment de silence, le Podestat redescend; Francesca l'aperçoit et dit.)

Est-ce fini?

LE PODESTAT, très-gravement.

Non! mais, tandis que la justice
A l'égard du coupable accomplit son office,
Je viens vous dire, à vous, qu'il vaudra mieux, je croi,
Que vous quittiez ce lieu que d'y rester.

FRANCESCA.

Pourquoi?

LE PODESTAT.

C'est qu'il va se passer, du moins, je le suppose,
Ici, dans un instant, madame, quelque chose
Que vous étiez bien loin de croire, assurément,
Quand vous m'avez parlé de ce trésor...

FRANCESCA.

Comment?
Qu'est-ce donc?

LE PODESTAT.

Je ne puis, madame, vous le dire;
Mais peut-être allez-vous bien tristement maudire
L'heure où vous avez cru que Dieu, comme un secours,
Vous offrait le moyen où vous eûtes recours.

FRANCESCA.

Mais qu'arrive-t-il donc, par pitié?

LE PODESTAT.

Sur mon âme,
Je vous l'ai déjà dit, vous ferez mieux, madame,
De fuir cette maison, que d'attendre pour voir
Ce qui va s'accomplir... Mais c'était mon devoir!

FRANCESCA.

Oh! vous m'épouvantez! Pour ce trésor funeste,
Court-il quelque danger?

LE PODESTAT.

Partez! partez!

FRANCESCA.

Je reste!
Lorsque j'ai fait le mal, je fuirais lâchement?
Oh! non pas!... il me faut ma part du châtiment.

LE PODESTAT.

J'aurais voulu vous voir pour vous moins inhumaine.

(On entend du bruit au haut de l'escalier.)

FRANCESCA.

Grand Dieu!... quel est ce bruit?

LE PODESTAT.

C'est lui que l'on amène;
Baissez donc votre voile. Et, puisque vous restez,
Cachez-vous du moins...

FRANCESCA, baissant son voile.

Mais qu'a-t'il fait?

LE PODESTAT.

Écoutez!...

SCÈNE III

LES MÊMES, FASIO, amené par des SOLDATS.

Fasio descend l'escalier du laboratoire, puis, avec le plus grand calme, regarde autour de lui, et voit le Podestat, ainsi que Francesca, debout contre la colonne et voilée.

FASIO.

Ah! c'est vous, monseigneur! j'avais peine à le croire.
Et comment suis-je ici conduit par vos valets,
Lorsque je vous croyais encor dans mon palais?

LE PODESTAT.

Je vous ai, Fasio, parlé dans la soirée
Du seigneur Grimaldi... Vous avez une entrée
Qui, percée autrefois, j'ignore en quel dessein,
Donne de ce caveau dans le caveau voisin;
Or, le caveau voisin, circonstance bizarre,
Est justement celui de notre vieil avare?...
Maintenant, il me semble étrange, en vérité,

Qu'étant ce caveau-ci par vous très-fréquenté,
Si fréquenté, la chose à Florence est notoire,
Que vous en aviez fait votre laboratoire;
Il est étrange donc, disais-je, dans ce cas,
Giraldi Fasio, que vous ne sachiez pas,
Ayant chez Grimaldi, cette porte secrète,
Ce qu'il est devenu... Maintenant, je m'arrête...
Répondez...

FASIO.

Monseigneur, j'ai longtemps ignoré
Ce passage, qu'un jour le hasard m'a montré:
Ce fut un accident dont la trace est visible,
Qui soudain, de caché, le rendit ostensible.
Et, la chose arriva la veille seulement
Du jour où j'ai quitté cet humble logement
Pour acheter d'un or, alchimique conquête,
Le palais où, ce soir, je donnais une fête.
Vous voyez, monseigneur, qu'il n'est pas étonnant
Qu'ainsi que je l'ai dit, j'ignore maintenant,
N'habitant plus ce lieu, mais la place du Dôme,
Ce qu'après mon départ est devenu cet homme!

LE PODESTAT.

Ainsi vous l'ignorez?

FASIO.

Tout à fait, monseigneur.

LE PODESTAT.

Eh bien, alors, c'est moi qui vais avoir l'honneur
De vous faire connaître une étrange nouvelle:
Frappé dans sa maison d'une atteinte mortelle,
Grimaldi, que l'on cherche et cherche vainement,
Est, à deux pas d'ici, mort misérablement;
Et ce que je vous dis, c'est la vérité pure,
Car le cadavre est là, resté sans sépulture
Près de la caisse vide! et vous le savez bien;
Car l'assassin, c'est vous!... et votre or, c'est le sien!

FRANCESCA, qui s'est levée lentement pendant ce qui vient d'être dit.

Mon Dieu!... que dit-il là?

FASIO.

Pardonnez si la honte
D'une accusation si fatale et si prompte
Est cause que je reste un instant interdit,

Avant de repousser ce que vous avez dit...
Mais le soupçon que j'ai commis ce crime infâme
N'a pas pris, monseigneur, naissance dans votre âme;
Et d'un lâche ennemi, d'avance méprisé,
La vengeance m'aura devant vous accusé.
Eh bien, moi, monseigneur, à mon tour je demande,
Et c'est mon droit, ainsi la faveur n'est pas grande,
A cet accusateur d'être ici confronté;
Et, plus encor que vil s'il n'est pas effronté,
Je m'engage, c'est prendre une facile tâche,
A lui faire à genoux crier qu'il est un lâche!...
Et que, lorsqu'il a dit ce rapport infamant,
Sa bouche, monseigneur, mentait impudemment.
Que l'on me donne donc moyen de le confondre.
Je n'ai pas, monseigneur, autre chose à répondre.

LE PODESTAT.

Regarde autour de toi, Fasio; suis-je seul?

FASIO, regardant autour de lui, et apercevant Francesca debout et toujours couverte de son voile.

Est-ce un spectre vengeur debout dans son linceul?
N'importe !... ce n'est pas contre moi qu'il se lève.

(Il va à Francesca et lui arrache son voile.)

Francesca!

(Reculant.)

Mais je fais sans doute quelque rêve
Fiévreux, épouvantable, et dont je vais bientôt
Sortir en m'éveillant...

LE PODESTAT.

Au pied de l'échafaud.

(Aux Soldats.)

Tout à l'heure en prison vous conduirez cet homme;
Moi, je vais chez le duc.

(Il sort.)

SCÈNE IV

FASIO, FRANCESCA, LES SOLDATS.

FASIO, continuant.

Si tu n'es qu'un fantôme,
Si tu n'es qu'un démon à me perdre obstiné,

De quel droit couvres-tu ta face de damné
Avec ce masque saint, dont l'infernal échange
Te donne, à toi, maudit, l'apparence d'un ange?...
Mais j'ai de t'éprouver un moyen solennel :
Francesca doit avoir un anneau qu'à l'autel
L'homme de Dieu bénit le jour du mariage.
Eh bien, écoute : au doigt si tu portes ce gage,
Et quand je l'aurai vu, si ta bouche redit
Même accusation, eh bien, alors, maudit,
Quand ta bouche serait la bouche d'un fantôme,
Je dirais, comme toi, que j'ai tué cet homme!...
Au nom du Dieu vivant, montre donc cet anneau.

FRANCESCA, tombant à genoux.

Oh! brise-moi le front sous ton pied, Fasio!

FASIO.

C'est elle!

FRANCESCA.

Oui! c'est moi.

FASIO.

Votre grâce est profonde,
O mon Dieu! qui daignez me retirer du monde,
Où le mal sur le bien l'emporte constamment;
Où toute âme trahit, où tout visage ment;
Où, semblable à l'aspic caché dans la corbeille,
On voit sortir la mort d'une bouche vermeille;
Où l'épouse aujourd'hui vous tue avec le bras
Qui vous pressait hier contre son cœur!

FRANCESCA.

Hélas!
C'est vrai, mon Fasio, je suis une maudite,
Et tout ce que tu peux dire, je le mérite.
Pourtant, si tu savais dans quelle intention
J'ai fait au podestat la révélation!
Oh! je ne serais plus par toi si condamnée.
Tu m'aimas tant, hélas! pendant toute une année,
Que, de ton changement n'accusant que ton or,
Je voulais t'appauvrir pour être aimée encor.
J'ai donc dans cet espoir, et c'est ce qui me navre,
Dénoncé le trésor... J'ignorais le cadavre...
Ah! voilà, Fasio! Que maintenant tes yeux
Redescendent vers moi miséricordieux...

Oh ! non, non, Fasio !... non, je suis trop coupable...
O Fasio ! pour moi sois un juge implacable !
Fasio, maudis-moi ; je l'ai bien mérité.
Fasio ! Fasio !... tout, hormis ta bonté !

FASIO, la relevant.

Oh ! pauvre délaissée ! à cette heure, moi-même,
Hélas ! j'ai trop besoin de la pitié suprême,
Pour être inexorable à ce cœur alarmé,
Dont tout le crime fut de m'avoir trop aimé.
Oh ! ce sera sans doute une terrible fête
Quand je verrai la hache au-dessus de ma tête,
Et que je songerai sous son tranchant éclair
Quelle main bien-aimée en aiguisa le fer !...
Mais oublions cela ; puisqu'il faut que l'on meure,
Qu'importe que retarde ou bien qu'avance l'heure ?
Qu'on expire en un lit, ou bien sur l'échafaud,
De quelque lieu qu'on parte, on se rejoint là-haut !

(Il veut l'embrasser.)

FRANCESCA.

Oh ! non, non, tes baisers me rendraient insensée :
Tes baisers... quand ta bouche est muette et glacée !...
Demain...

LE CHEF DES GARDES.

Il faut partir, monseigneur.

FRANCESCA, passant entre Fasio et le Garde.

Oh ! mon Dieu !
Laissez-moi donc le temps que je lui dise adieu...
Ou plutôt... oui, permets jusqu'à la dernière heure
Auprès de son époux que l'épouse demeure :
Jeune comme tu l'es, ton cœur n'est point encor
Glacé par l'égoïsme ou corrompu par l'or.
Oh ! laisse-toi toucher par ma douleur amère,
Frère, au nom de ta sœur, fils, au nom de ta mère !
Oh ! laisse-moi le suivre, et, partageant son sort,
Lui faire de mon sein son oreiller de mort !

LE CHEF DES GARDES.

On ne m'a sur ce point fait aucune défense,
Et vous pouvez venir.

FRANCESCA.

Que Dieu te récompense ;
Car, pauvre que je suis, je ne peux rien pour toi.

(Se retournant.)

Oh ! viens, mon Fasio !... Tu verras qu'avec moi
La prison te sera moins humide et moins noire;
Viens...

FASIO.

Ah ! ce n'était point, si j'ai bonne mémoire,
Avec cette main froide et ce frisson mortel,
Que je te conduisis, jeune vierge, à l'autel !

(Ils sortent entre les Gardes.)

ACTE CINQUIÈME

Une rue de Florence, aboutissant à la place du Palais-Vieux. A droite, entre le premier et le troisième plan, une rue; au troisième plan, une porte donnant dans une maison éclairée. A gauche, au premier plan, une Madone au deuxième plan et au troisième, le palais de la Maddalena, auquel on monte par six marches. Il est quatre heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

ALDINI, SPADA, RAFFAELLO, sortant de la maison éclairée; puis FRANCESCA.

SPADA.

C'est perdre son argent en fou, sur ma parole...

ALDINI.

Tu trouves qu'il le perd, et moi, qu'on le lui vole :
Aussi, je ne veux pas tremper dans le complot
En restant plus longtemps dans un pareil tripot.

RAFFAELLO.

Mais que fera-t-il donc, une fois sans fortune?

ALDINI.

Il fera, comme toi, des sonnets à la lune...

RAFFAELLO.

Ce pauvre Lelio...

(Francesca traverse la scène et frappe à la porte de la Maddalena.)

SPADA.

Tu le plains, que je croi...

Pardieu ! je voudrais bien être à sa place, moi,
Il a plus de bonheur cent fois qu'il ne mérite...
Fasio condamné, de ses biens il hérite,
Et le voilà trois fois plus riche, en vérité,
Que le duc Francesco ne l'a jamais été.

(Francesca frappe une seconde fois.)

UN PAGE, ouvrant.

Ma maîtresse est au bal...

FRANCESCA.

Et quand rentrera-t-elle?

LE PAGE.

Je ne sais...

FRANCESCA.

Oh ! mon Dieu !...

(Elle redescend.)

SPADA, l'arrêtant.

Non, par ici, ma belle...

FRANCESCA.

Laissez-moi...

ALDINI.

Mais, d'abord, en ce lieu, par ce temps,
Que faites-vous ici, ma charmante?...

FRANCESCA.

J'attends.

ALDINI, lui levant sa cape.

Vous attendez sans doute un aimable complice?...

FRANCESCA.

Non ! j'attends mon mari que l'on mène au supplice...

RAFFAELLO.

Eh ! mais... c'est Francesca...

ALDINI.

La femme du voleur.

SPADA.

De l'assassin...

RAFFAELLO.

Spada !...

FRANCESCA, allant à la Madone.

Mon Dieu ! pardonnez-leur...

ALDINI.

Il eut pour faire l'or un procédé commode,

S'il ne coûtait si cher...

RAFFAELLO.

Messieurs, vous agissez
Par trop cruellement.

SPADA.

Nous ?

RAFFAELLO.

Oui, messieurs, assez.

ALDINI.

Tu le prends avec nous d'une façon hautaine.

RAFFAELLO.

Je dois le prendre ainsi. Voilà trois jours à peine
Que j'ai de Fasio reçu ce collier d'or :
C'est dire, du moment où je le porte encor,
Que je ne laisserai personne, sur mon âme,
Insulter devant moi Fasio ni sa femme.

SPADA.

Vous avez dit deux mots dont nous nous souviendrons.

RAFFAELLO.

Eh bien, alors, demain nous en reparlerons.

(Aldini et Spada sortent.)

SCÈNE II

FRANCESCA, RAFFAELLO.

FRANCESCA, qui a entendu Raffaello prendre sa défense, allant à lui.

Oh ! vous êtes bon, vous ! et sur ma triste voie,
Pour me rendre l'espoir, c'est Dieu qui vous envoie.
Comme un ange du ciel, vous venez me trouver.
Dites-moi, monseigneur, pouvez-vous le sauver ?

RAFFAELLO.

Hélas ! je ne suis rien qu'un malheureux poëte ;
Pesonne dans l'État de moi ne s'inquiète ;
Et je transporterais ce palais loin de nous,
Avant de rien changer au sort de votre époux.
Mais, si le visiter dans sa triste demeure,
Si rester avec lui jusqu'à sa dernière heure,
Et lorsqu'elle viendra, si lui donner la main
Pour soutenir ses pas pendant tout le chemin,

Peut lui rendre la mort moins cruelle, madame,
Ordonnez, et je suis à vous de corps et d'âme.

FRANCESCA.

Merci; j'accepte. Allez, et qu'il sache en quel lieu
Vous m'avez à genoux trouvée implorant Dieu.
Dites-lui que je garde encor quelque espérance,
Et que, quand la pitié serait morte à Florence,
J'irais vers son tombeau menant un si grand deuil,
Qu'il lui faudrait pour moi sortir de son cercueil.

RAFFAELLO.

Je vais fidèlement remplir votre message;
Et que Dieu jusqu'au bout vous donne le courage!
Adieu, madame.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE III

FRANCESCA, seule.

Adieu! c'est un présage d'or,
Et tout cœur au démon n'appartient pas encor.
Oh! je supplierai tant cet homme et cette femme,
Qu'à moins qu'en les créant Dieu n'ait oublié l'âme,
Ils viendront avec moi, les yeux baignés de pleurs,
Vers celui qui d'un mot peut finir mes douleurs.
C'est par ici qu'il faut que chacun des deux passe.
Ah! voici le premier!

SCÈNE IV

FRANCESCA, LE PODESTAT, à cheval, précédé de deux ÉCUYERS portant, l'un la bannière, et l'autre l'épée; et suivi de GARDES.

FRANCESCA, se jetant à la bride du cheval.

Grâce, monseigneur, grâce!

LE PODESTAT, étonné.

Ah! qui donc êtes-vous?

FRANCESCA.

Qui je suis, juste Dieu?...
Et quelle autre que moi... par ce temps, en ce lieu...
Oh! quelle autre viendrait qu'une épouse éperdue,

Vous attendre la nuit au milieu d'une rue?...
Vous l'avez condamné si précipitamment,
Que vous devez douter de votre jugement.
Eh bien, moi, je vous dis qu'il n'était pas coupable.
Sans doute, je le sais, l'apparence l'accable;
Mais plus d'un innocent, que l'on crut criminel,
N'a-t-il pas transformé l'échafaud en autel?
Mon Dieu! cela se voit tous les jours, et le blâme
Retombe sur celui qui condamne...

LE PODESTAT.

Madame...
Nous avons, pour douter, trop de faits dans les mains!

FRANCESCA.

Ces faits!... qui les a vus?... Vos yeux!... des yeux humains!...
Quand le regard de Dieu parfois lui-même s'use
A pénétrer au fond de nos cœurs pleins de ruse...
Ah! .. vous ne doutez pas?... Eh bien, je vous le dis,
Ceux qui ne doutent pas d'avance sont maudits!...
Car ils ont une part de cet orgueil funeste,
Qui fit perdre à Satan le royaume céleste.
Vous ne connaissiez donc Fasio que de nom?
Oh! lui!... tuer quelqu'un!... lui, si doux!... lui, si bon!...
Lui!... comprenez-vous bien? commettre un crime infâme!...
Avec son âme d'ange, avec ses mains de femme!...
Oh! non, c'est impossible... Et vous ne pouvez pas,
Vous surtout, monseigneur, permettre son trépas,
Lorsque c'est moi qui crie à vos pieds que j'embrasse :
Oh! grâce, monseigneur!... monseigneur, grâce! grâce!

LE PODESTAT.

Mais sa grâce dépend de vous, si vous voulez...

FRANCESCA.

De moi!... de moi, sa grâce!... Oh! monseigneur, parlez!...
Je ne vous comprends pas; dites-moi ce mystère...
Dites, et vous serez pour moi Dieu sur la terre.
Nous avons un enfant, angélique trésor,
Dont la voix ne m'a pas fait tressaillir encor;
Dites, et cet enfant, pauvre fleur éphémère
Qui trempe sa racine en une source amère,
Cet enfant, qui déjà sait mon nom dans son cœur,
Il dira votre nom avec le mien, seigneur!

LE PODESTAT.

Vous ne devinez pas?... Vraiment, j'ai peine à croire
Que du passé sitôt vous perdiez la mémoire,
Et, m'ayant entendu cent fois dire à genoux,
Qu'en échange d'un mot, ma vie était à vous...
Vous ne compreniez pas... pour ce mot que j'envie,
Que plus facilement je donne une autre vie.

FRANCESCA, reculant.

Silence, monseigneur!... cela suffit... Adieu.

(S'appuyant sur la Madone.)

Vous l'avez entendu, sainte mère de Dieu!...
Vous qui vîtes, suivant ses tristes funérailles,
Clouer sur une croix le fruit de vos entrailles!
Vous l'avez entendu, l'étrange séducteur,
Qui prend un échafaud pour son entremetteur;
Mais votre fils, sans doute, au milieu des louanges
Que chantent sous ses pieds le triple chœur des anges,
De sa gloire infinie, hélas! préoccupé,
Ne l'a pas entendu... car il aurait frappé!...
C'est bien!... continuez votre funèbre tâche,
Préparez le billot, faites fourbir la hache!...
La pauvre Francesca préfère, monseigneur,
Le deuil de son époux au deuil de son honneur.

LE PODESTAT.

C'est votre dernier mot?

FRANCESCA.

Vierge sainte, il en doute!

LE PODESTAT.

Il suffit! Reprenons, messeigneurs, notre route

SCÈNE V

FRANCESCA, seule.

Hélas! c'était donc faux, ce qu'on m'a raconté,
Lorsque j'étais enfant, de traits d'humanité!
Les hommes, oui, leurs cœurs, ô mon Dieu! sont de pierre!
Insensibles aux pleurs et sourds à la prière.
Il n'en est point ainsi de nous, heureusement,
Et nos cœurs, faits d'amour, se fondent aisément.
Ce qu'un homme refuse, une femme l'accorde

Et je vais obtenir enfin miséricorde;
Car la voilà qui vient! Ah! pour la mieux prier,
Accordez-moi, mon Dieu, la force d'oublier.

SCÈNE VI

FRANCESCA, LA MADDALENA, dans une litière précédée de Valets portant des flambeaux.

Ceux qui portent la litière la déposent à terre. Ceux qui portent des flambeaux montent les marches et ouvrent la porte du palais.

LA MADDALENA, descendant, et faisant signe aux porteurs de la litière de s'éloigner.

C'est bien!

(Les porteurs s'éloignent. La Maddalena fait un pas et rencontre Francesca sur la première marche, la regardant.)

Est-ce un fantôme? ou bien est-ce une femme?
A moi, mes serviteurs!

FRANCESCA, marchant à elle.

Ne craignez rien, madame.

LA MADDALENA.

Si je n'ai rien à craindre, alors, ne reste pas
En silence, debout, levant ainsi les bras.
Parle!... mais parle donc!

FRANCESCA.

Hélas! pardon, excuse.
Je voudrais parler, oui; mais ma voix s'y refuse,
Madame, il ne faut pas m'en vouloir pour cela;
J'étouffe.

LA MADDALENA.

Alors, je rentre.

FRANCESCA, l'arrêtant.

Oh! non, non, restez là!
Je suis mieux maintenant... Pardonnez, j'étais folle;
Mais ma raison revient, et me rend la parole;
Vous ne savez donc pas?

LA MADDALENA.

Quoi?

FRANCESCA.

Mais c'est aujourd'hui
Que, condamné par eux, il va mourir.

LA MADDALENA.

Qui?

FRANCESCA.

Lui!

LA MADDALENA.

Mais, s'il est condamné, quelle est votre espérance?

FRANCESCA.

Votre beauté vous fait la reine de Florence;
Il n'est pas un seigneur qui n'attende à genoux
Un regard, un sourire, un signe, un mot de vous;
Leur foule, à votre voix, se presse, réunie;
Car votre voix renferme une telle harmonie,
Que, quand vous vous taisez, par excès de rigueur,
Ce silence pour nous est presque une douleur.

LA MADDALENA.

Et quel sera le but de ces vaines louanges?

FRANCESCA.

De vous prouver, madame, à vous, la sœur des anges
Que, si, de votre voix lui prêtant le secours,
Vous vouliez dire un mot en faveur de ses jours,
Un mot de cette voix par vous au ciel ravie,
Qui remplit l'air d'amour, lui sauverait la vie.

LA MADDALENA.

Vous êtes en délire, ou vous ne croyez pas
Que j'aie un tel pouvoir.

FRANCESCA.

Songez donc qu'à deux pas,
Voyez, dans ce palais, madame, un homme existe,
A qui tout est soumis! à qui rien ne résiste!
Qui, par le ciel élu pour régler notre sort,
Tient d'une main la vie, et de l'autre la mort.
Un homme enfin qui peut d'un signe de sa tête
Changer la joie en deuil, le désespoir en fête!
Eh bien, ce Dieu mortel, au pouvoir effrayant,
Je vous ai vue un jour lui parler en riant;
Oui, madame, en riant vous parliez à cet homme!
Oh! je m'en souviens bien, c'était place du Dôme,
Et lui, comme un lion par un enfant dompté,
Il vous laissait jouer avec sa majesté.
Allez trouver le duc, et dites-lui, madame,
Qu'un homme ayant, hélas! un enfant, une femme,

Et de se dire après, l'âme tranquille et fière :
« J'ai fait ce qu'avec moi Dieu lui seul pouvait faire. »

LA MADDALENA.

Femme, vous vous trompez ! et ce n'est point à moi
D'essayer ma puissance à désarmer la loi.
Ai-je appelé la mort qui menace sa tête?
Est-ce moi qui, partant au milieu de la fête,
Dans mon empressement à me venger de lui,
Ai fait l'aveu fatal qui le tue aujourd'hui?
Eh bien, que, disputant la victime au supplice,
Celle qui le perdit le sauve... c'est justice.

FRANCESCA.

Hélas! vous dites vrai, c'est moi qui l'ai perdu ;
Aussi, s'il est jamais au jour par vous rendu,
Je renonce d'avance à mes droits sur son âme.
Il ne m'appartient plus ; il est à vous, madame ;
De son amour futur je ne réclame rien...
C'est vous qui le sauvez ; donc, il est votre bien.
Il pourra vous aimer sans que j'en sois jalouse ;
Je serai l'étrangère, et vous serez l'épouse.
Seulement, par pitié, dans un coin du palais,
Vous me laisserez vivre au milieu des valets,
Pour qu'à travers mes pleurs encor je le revoie
Lorsque vous passerez tous les deux pleins de joie !

LA MADDALENA.

Que me dites-vous là? Vous m'insultez ! Comment !
J'irais à l'échafaud emprunter un amant!
Moi, la Maddalena, que le duc même encense,
Et qui traite avec lui de puissance à puissance !
Fi donc !...

FRANCESCA.

Et cependant hier... ah ! ne tremblez pas ;
Je comprends, madame... oui, je parlerai tout bas !
Hier, il vous ramenait jusqu'à votre demeure,
Et vous le receviez hier à cette même heure...

Il était près de vous, sur un divan soyeux,
Et vos yeux se noyaient aux flammes de ses yeux.
Maintenant, quel contraste!... il est couché, madame,
Au fond de son cachot, sur un grabat infâme;
Et, quand, après la nuit, va paraître le jour,
Au lieu de votre front incliné par l'amour,
Auquel il croyait lire un plus heureux présage,
Il verra se pencher un homme au dur visage,
Tenant de la main droite un fer hors du fourreau,
Et cet homme, oh! mon Dieu, ce sera le bourreau!

LA MADDALENA, avec colère.

Une dernière fois, vous êtes en délire,
Et je ne comprends point ce que vous voulez dire;
L'homme dont vous parlez comme de mon amant,
Je ne le connais pas : laissez-moi donc...

(Elle monte les degrés de son palais.)

FRANCESCA.

Vraiment!
Tu ne le connais pas, femme? Eh bien, je t'invite
Alors à ton balcon à prendre place... vite.
Tu vas le voir passer pour marcher au trépas,
Et peut-être qu'alors tu le reconnaîtras...

(La Maddalena rentre.)

SCÈNE VII

FRANCESCA, seule.

Maintenant, tout est dit, et cette femme emporte
Ma dernière espérance en fermant cette porte;
Je n'ai plus qu'à lui dire un éternel adieu!
Prenez pitié de moi, mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

(Elle tombe étendue sur les marches du palais.)

SCÈNE VIII

FRANCESCA, presque évanouie; LELIO, sortant de la maison de jeu.

LELIO.

En conscience, enfin, voilà la chose faite :
J'ai bravement lutté, mais en vain; la défaite

Et tout prêt à répondre à Dieu :

(Apercevant Francesca.)

Tiens ! une femme !
Peut-être que l'amour daigne faire à ma fin
L'aumône du plaisir... Cela se peut enfin.

(Allant à elle.)

Madame !

(Pause.)

Pas un mot !

(Se penchant vers Francesca.)

Elle est évanouie !
Sa main froide... son front... Ressemblance inouïe !

(La soulevant.)

On dirait Francesca ! Mais c'est elle, d'honneur !

FRANCESCA.

Vous ne vous trompez pas; oui, c'est moi, monseigneur.

LELIO.

Mais que faites-vous là, sur ce seuil abattue?

FRANCESCA.

Vous ne savez donc pas?... Dans une heure on le tue !

LELIO.

Qui donc ?...

FRANCESCA.

Mon Fasio !

LELIO.

Le tuer !... et pourquoi?

FRANCESCA.

Mais ils l'ont accusé, jugé, que sais-je, moi?
Jugé, vous savez bien... comme on juge à Florence,
En une seule nuit, sans témoins, en silence,
Comme on tue autre part.

LELIO.

Mais enfin, qu'a-t-il fait ?
De quoi l'accuse-t-on ?

FRANCESCA.

Oh ! du dernier forfait !

De ce que je vous dis... en le disant, je doute...
D'avoir assassiné Grimaldi...

LELIO.

Quoi!... j'écoute...
Et je n'y comprends rien... Fasio condamné
Pour avoir, dites-vous... comment!... assassiné
Mon oncle Grimaldi?... lui... Fasio?...

FRANCESCA.

Lui-même...
Vous ne le croyez pas, vous!... Oh! que je vous aime!
Mais quoi! vous ignoriez, restant au même lieu,
Tout ce qui s'est passé depuis deux jours, grand Dieu?...

LELIO.

C'est que, depuis deux jours, à ma honte, madame,
Je ne suis pas sorti de ce tripot infâme...
C'est que, depuis deux jours, tout à ce jeu maudit,
Je n'ai rien entendu de tout ce qu'on m'a dit.

FRANCESCA.

Écoutez, monseigneur!... écoutez, l'heure sonne...
(Elle compte tout bas, puis tout haut.)
Cinq... six...

LELIO.

Et Fasio n'a dénoncé personne?...

FRANCESCA.

Personne, monseigneur...

LELIO.

Est-ce certain, cela?

FRANCESCA.

(Apercevant les Pénitents.)
Personne!... Juste Dieu!...

LELIO.

Qu'avez-vous?

FRANCESCA.

Le voilà...
(Étendant la main.)
Des prêtres!... des soldats!... Ah! tout mon corps frissonne...

LELIO, pensif, au haut des marches.

Fasio va mourir, et n'a nommé personne...
(Il s'enveloppe dans son manteau et s'appuie contre la porte du palais.)

SOLDATS, MOINES, portant des torches, puis la bannière de la Vierge; FASIO, précédé des EXÉCUTEURS, et marchant entre UN PRÊTRE et RAFFAELLO; LELIO, sur les marches du palais; FRANCESCA, au bas des marches.

FASIO, s'arrêtant sans voir Francesca.

Merci, Raffaello, c'est déjà trop ainsi;
Il est temps, croyez-moi, de me quitter ici.
Je ne veux pas vous faire une plus lourde tâche.
(Montrant le Prêtre.)
Voilà celui qui doit me courber sous la hache!...
Adieu, poëte, adieu!... Prêtre, c'est à ton tour
A me parler du Christ et de son saint amour.

FRANCESCA, d'une voix suppliante.

Fasio!...

FASIO.

Francesca...

FRANCESCA, se jetant dans ses bras.

Fasio!...

FASIO, la pressant sur son cœur.

Pauvre femme...
J'espérais épargner ces adieux à ton âme,
Atteindre sans te voir cet échafaud hideux;
Mais, au lieu d'un martyr, le Seigneur en veut deux.
Puisqu'il t'a conviée à cette horrible fête,
Ici-bas... comme aux cieux sa volonté soit faite!

FRANCESCA.

Hélas!... j'ai cette nuit pour toi tout essayé,
Mais je n'ai rencontré que des cœurs sans pitié,
Et je me suis en vain, malheureux que nous sommes,
Courbée aux pieds de Dieu comme aux genoux des hommes...
Ni les hommes ni Dieu n'ont su me secourir,
Et nous n'avons plus rien à faire qu'à mourir.

FASIO.

Silence, Francesca!... De cette heure suprême
Écartons avec soin le doute ou le blasphème;
Et d'un cœur résigné songeons que je dois seul
Dormir enveloppé de mon sanglant linceul!...

Souviens-toi que ta vie, à l'avenir féconde,
Par des liens sacrés est retenue au monde,
Et que ce dévouement où ton cœur est enclin
Laisserait au berceau notre enfant orphelin...
Pauvre enfant isolé, qui n'aurait plus de mère
Qui lave avec ses pleurs la honte de son père!
Oui, sans doute je sais qu'il nous serait plus doux
D'attendre tous les deux, frappés des mêmes coups,
Côte à côte couchés, cette heure de lumière
Où Dieu des trépassés rouvrira la paupière,
Mais le Seigneur, hélas! pour nous, dans sa rigueur,
En décide autrement... Adorons le Seigneur.

FRANCESCA, tombant à genoux.

Fasio! Fasio!...

FASIO.

Ministre du supplice,
Déliez-moi les mains pour que je la bénisse.

(L'Exécuteur lui délie les mains.)

Merci, frère.

L'EXÉCUTEUR.

Hâtez-vous!

FASIO, regardant vers l'orient, qui se colore.

Je comprends... oui, le jour.

(Élevant les mains au-dessus de Francesca.)

O Vierge, épouse et mère! ô trinité d'amour!
Triple cœur réuni pour faire une seule âme,
Un pied sur les degrés de l'échafaud infâme,
A la face du ciel où nous serons unis,
Au nom du Dieu vivant, femme, je te bénis!
Lève-toi maintenant, il faut mourir... C'est l'heure.

FRANCESCA.

Pas encor!... pas encor!... non, Fasio, demeure.

FASIO.

Entends-tu?... par le ciel nous sommes invités
A marcher plus vite.

FRANCESCA.

Ah!

FASIO, se retournant.

Je suis prêt.

RAFFAELLO.

Avez-vous entendu, messieurs?... que dit cet homme?

LELIO.

Je dis, au nom du duc, messieurs, que je vous somme
De ne pas faire un pas de plus.

FRANCESCA.

Dieu tout-puissant!

LELIO.

Je dis que vous alliez tuer un innocent,
Si Dieu ne m'avait pas conduit sur votre route :
Voilà ce que je dis ; et, si quelqu'un en doute,
J'ajouterai deux mots qui doivent faire loi :
Je connais l'assassin... et l'assassin, c'est moi.

(Il descend les marches.)

FASIO.

Lelio !... juste ciel!

FRANCESCA.

Oh! j'en deviendrai folle!

LELIO, tendant la main à Fasio.

Fasio, l'on se peut fier à ta parole...
Merci!... mais je te veux prouver en ce moment
Que j'étais digne aussi d'un pareil dévouement;
Et, puisque vient à moi cette mort tant cherchée,
Je me décide enfin pour la tête tranchée.

(Se retournant.)

Je vous l'ai dit, messieurs, je suis le meurtrier;
Vous pouvez à l'instant partout le publier.
Ce n'est plus lui... c'est moi que regarde l'affaire;
Et c'est tout un procès, messeigneurs, à refaire.
Reconduisez-moi donc à sa place en prison.

FASIO, à demi-voix.

Mourir sur l'échafaud !... vous?... vous !

LELIO, tirant un flacon de sa poche.

J'ai du poison.

(Il va se remettre aux mains des Gardes.)

FRANCESCA, se jetant dans les bras de Fasio.

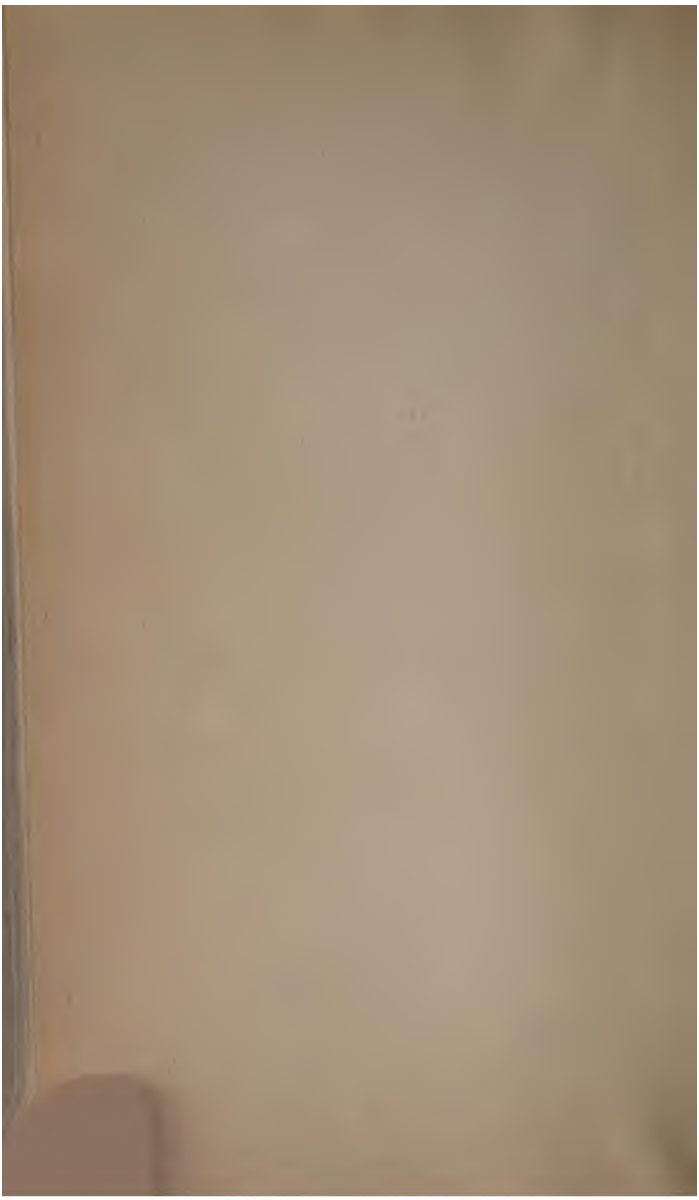
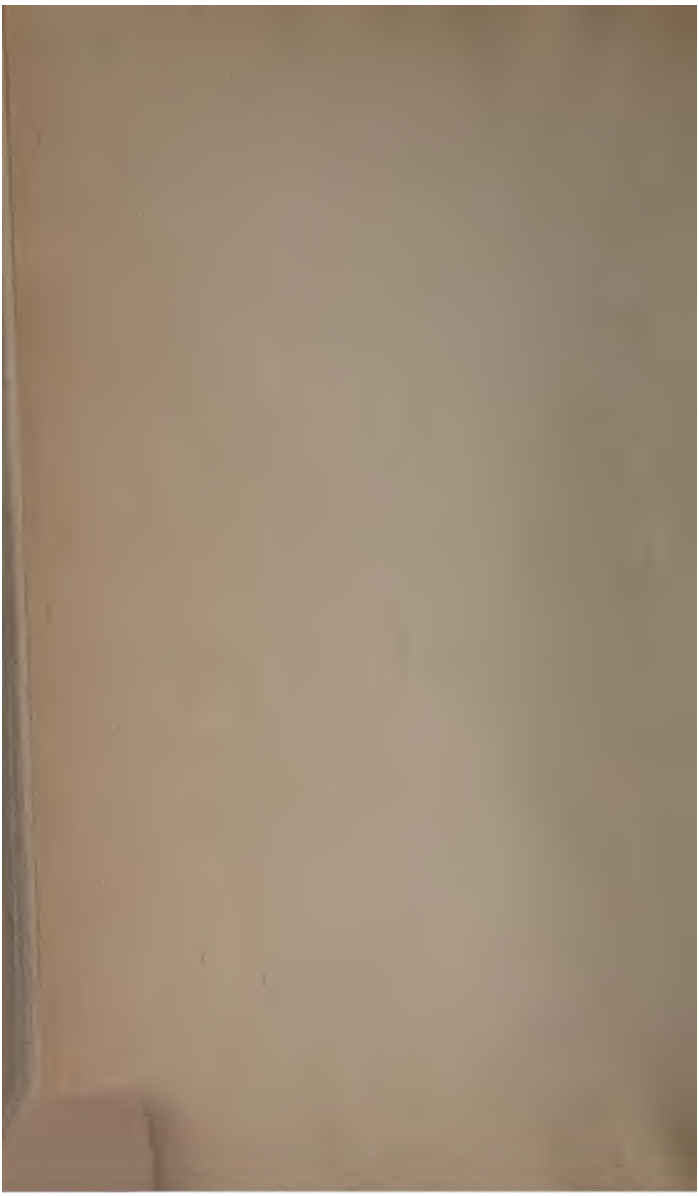
Fasio! Fasio!

FASIO.

Mon Dieu! je te rends grâce!
Tu m'as refusé l'or tant cherché; mais, en place,
Comme au fond d'un creuset par la flamme éprouvé,
Au fond de mon malheur, ô mon Dieu! j'ai trouvé
L'âme à la fois ardente, élevée et modeste...
Ce diamant tombé de ton écrin céleste!...

FIN DU TOME SIXIÈME

TABLE

A. . . . . .
)NES. . . . . .
MISTE. . . . . .

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny